

L'ARPO TRE



ED. CABANE

PETITE DANOISE

MAGAZINE CATHOLIQUE

Lecture pour tous, jeunes et vieux.

TEXTE

Page		
97	— Le jour du Seigneur.	J.-ALBERT FOISY.
99	— Combat d'un gladiateur contre un tigre.	ALEXANDRE GUIRAUD.
101	— Un nom ignoré	
110	— L'arithmétique des animaux.	
112	— Beethoven	J.-M. BOUILLAT (<i>Le Noël</i>).
116	— Chronique littéraire : " Dans la brise du Terroir "	FERDINAND BÉLANGER.
118	— Éphémérides canadiennes : octobre.	
122	— La machine humaine : La méningite.	LE VIEUX DOCTEUR.
124	— Radio : Les tubes à vide.	L.-M. BOLDOC, ptre.
127	— Nos morts	JEANNE LEFRANC.
127	— Boîte aux Lettres.	JEANNE LEFRANC.
128	— Rêver	ALICE.
129	— Bouillon—Pot-au-feu.	(<i>La cuisine à l'Ecole primaire</i>).
131	— Patrons de broderie, marque " Gorcy "	
132	— Le renouveau de l'apprentissage.	(<i>Le Travailleur</i>).
133	— Instruisons-nous!	MARGUERITE DELASSALLE (<i>La voix sociale</i>).
135	— Pour s'amuser	
136	— Pour les petits : Je n'ai pas peur !	(<i>L'ami des enfants</i>).
138	— Poème.	J.-ALCIDE JOYEL.
139	— Les livres.	
140	— Quand l'âme est droite (<i>feuilleton</i>)	MAURICE RIGAUX.

ILLUSTRATIONS

100	— Un paysage de chez-nous.
108	— Les nôtres au Japon.
111	— Un coin des Montagnes Rocheuses
119	— Feu l'abbé F.-X. Burque.
119	— M. le chanoine H.-A. Scott.
120	— S. G. Mgr Louis Rhéaume, O.M.I.
121	— L'hon. Louis-Philippe Brodeur.
123	— Les chanteurs romains à Québec.
126	— En canot sur la rivière des Mille-Iles
130	— Une vieille maison canadienne.

" L'Apôtre " est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, et par S. S. Benoît XV.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. " L'Apôtre " répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. " L'Apôtre " veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. " L'Apôtre " publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec.

VOLUME V

QUÉBEC, NOVEMBRE 1923.

No 3

Le jour du Seigneur

Les dimanches tu garderas
En servant Dieu dévotement.

VOILA un précepte auquel nul chrétien ne peut se soustraire.

Catholiques et protestants sont tenus de garder le jour du Seigneur. Ils doivent le garder de deux façons, en s'abstenant d'œuvres serviles et en accomplissant les devoirs de religion prescrits par l'Eglise.

Ce jour du Seigneur a toujours été observé par les adorateurs du vrai Dieu et sous l'ancienne loi, les violateurs du Sabbat étaient punis de mort comme les blasphémateurs.

Sous la loi nouvelle, la loi d'amour, l'observance du dimanche est aussi grave; mais elle n'est pas sanctionnée par la peine de mort. C'est sans doute à cause de cela qu'on viole si facilement ce commandement de Dieu.

*

* *

Chez les protestants, l'observance du dimanche, du moins extérieurement, en ce qui regarde les œuvres serviles, est mieux gardée que chez les catholiques; les provinces anglaises peuvent servir de modèles à la province de Québec et c'est une honte pour nous.

Qu'on ne lance pas en l'air les gros mots d'hypocrisie, de pharisaïsme, d'exagération. Les injures ne sont pas des arguments et les faits sont là pour prouver que les provinces protestantes manifestent plus de respect extérieur pour le dimanche, que la province de Québec.

Quels que soient les motifs à la base de ce respect extérieur, nous n'avons pas à les chercher, il suffit de constater qu'il existe et que nous

devrions, nous catholiques de la province de Québec, rougir d'être surpassés par des protestants.

Cependant, il ne faut pas condamner entièrement les catholiques canadiens-français de cette situation anormale et déshonorante.

Ceux qui travaillent le dimanche, les ouvriers, ne le font pas avec plaisir; ils ne le font pas volontairement; ils sont forcés de le faire par des patrons, la plupart protestants.

Pendant que ces pauvres ouvriers travaillent la nuit du samedi, pendant qu'ils s'en vont tristement à l'usine, le dimanche matin, pendant qu'un autre groupe va faire la relève, vers sept heures le dimanche soir, les patrons, les chefs, les "messieurs" de la compagnie se prélassent dignement dans leur lit ou dans les confortables fauteuils de leur salon, lisant les journaux illustrés du dimanche ou la Bible.

*

* *

C'est là une situation qui appelle un remède. Ce remède doit être immédiat et complet, ou bien, il y aura une vengeance.

Nous ne poussons pas à la vengeance, nous la déplorerons quand elle viendra; mais, il nous sera impossible de l'empêcher.

Quand on aura détourné l'ouvrier de l'Eglise, quand on lui aura fait oublier Dieu et ses devoirs envers Lui, il se dira que personne n'a le droit de jouir pendant qu'il trime; que personne n'a le droit de l'opprimer et de bénéficier de ses sueurs et le grand chambardement viendra.

Ce n'est pas une crainte vaine que nous signalons; elle s'est accomplie ailleurs et si nous continuons elle nous apparaîtra ici, avec la soudaineté d'un orage d'été.

Le travail du dimanche est la meilleure école du bolchevisme et de l'anarchie ; c'est la semence de la révolution, de la haine. Ce travail est maudit de Dieu et il est puni même en ce monde.

*

* *

Les ouvriers veulent employer le dimanche à servir Dieu et jouir des joies si rares de la famille.

Le public de la Province est scandalisé du mépris affiché par les grandes et les petites compagnies pour les convictions religieuses de quatre-vingt-dix pour cent de la population de cette province.

Verrons-nous la situation actuelle se prolonger indéfiniment ?

Verrons-nous, pendant longtemps, le Gouvernement de la seule Province catholique de l'Amérique du Nord, fermer les yeux ?

Nous ne le croyons pas nous sommes plutôt d'avis que les appels répétés des autorités religieuses et du public, par la voix des journaux et des associations seront entendus en haut lieu et que justice sera rendue.

*

* *

D'ailleurs, le Gouvernement, dans notre Province est tout aussi fort que dans les autres.

Si l'Ontario, par exemple, peut prohiber tout travail du dimanche et faire observer ses lois, est-ce que Québec n'en pourrait pas faire autant ?

Si les protestants dans l'Ontario s'arrangent très bien de la stricte observance du dimanche, est-ce qu'ils ne pourraient pas s'adapter aussi bien à des conditions semblables dans notre province ?

Est-ce parce que la population est catholique et qu'elle est obligée sous peine de péché, d'entendre la Messe et de s'abstenir des œuvres serviles, qu'on va la forcer de travailler ?

Est-ce qu'on serait, pour cela, plutôt disposé à accorder un jour complet de repos au milieu de la semaine, pourvu qu'on travaille le jour du Seigneur ?

Si tel est le cas, il est temps de le dire et ce ne sera pas long.

*

* *

Dans tous les cas, le public de notre province est décidé de voir le dimanche respecté, par les

riches et les puissants comme par les petits et les pauvres.

C'est la loi de Dieu et pour nous tous, la loi de Dieu est supérieure à la loi, surtout aux caprices des hommes.

On a commencé une campagne pour faire cesser ce travail maudit et la campagne ne cessera pas que le respect du dimanche ne se soit imposé à tous, comme au temps de nos pères.

Nous avons besoin de la religion pour avoir la paix sociale ; nous avons besoin de la religion pour élever nos enfants chrétiennement ; nous avons besoin de la religion pour attirer sur nos œuvres et nos travaux, les bénédictions de Dieu ; nous avons besoin de la religion pour rester un peuple civilisé, et la religion n'est possible qu'avec le respect du dimanche.

Depuis trop longtemps déjà cette situation anormale dure ; depuis trop longtemps les plaintes des ouvriers volés de leur seul jour de repos et de prière se font entendre, nous allons faire de l'agitation pour qu'enfin on rentre dans le droit sentier.

Sans doute, on comprend que l'agitation dans le peuple est une chose terrible ! C'est une arme dangereuse ; mais, vient un moment où il faut absolument la sortir pour remuer des apathies qui ont tout l'air d'être complices des contempteurs de la loi.

Nous nous faisons l'écho des autorités religieuses qui demandent le respect du dimanche. Nous prions les gouvernants de prêter l'oreille à notre voix ; c'est celle du peuple, c'est la voix du bon sens et de la prudence.

D'ailleurs, dans une chose de ce genre, le gouvernement qui voudra agir, aura, derrière lui, l'appui de toute la province, de tous les honnêtes gens.

J.-Albert FOISY.

LOGIQUE

Tommy à sa grand'mère :

— Pourquoi donc, bonne maman, chasse-t-on les tigres et les lions ?

— C'est parce qu'ils tuent les pauvres petits moutons.

Tommy, après un instant de réflexion :

— Alors, pourquoi ne chasse-t-on pas aussi les... bouchers ?

Combat d'un gladiateur contre un tigre

On avait établi, selon l'usage, surtout sous le ciel d'Afrique, au haut des gradins, des poteaux surmontés de piques dorées, auxquels étaient attachées des voiles de pourpre retenus par des nœuds de soie et d'or. Ces voiles étendus formaient au-dessus des spectateurs une vaste tente circulaire, dont les reflets éclatants donnaient à tous ces visages africains une teinte animée, en parfaite harmonie avec leur expression vive et passionnée. Au-dessus de l'arène, le ciel était libre et vide, et des flots de lumière qui en descendaient, comme par la coupole dans le Panthéon d'Agrippa, se répandaient largement de tous côtés, et ne laissaient rien perdre aux yeux ravis, ni des colonnes, ni des statues, ni des vases de bronze et d'or, ni de ces bijoux brillants dont les femmes et les jeunes filles étincelaient.

Soixante mille spectateurs avaient trouvé place ; soixante mille autres erraient autour de l'enceinte, et ils se renvoyaient les uns aux autres ce vague tumulte où rien n'est distinct, ni fureur, ni joie ; l'amphithéâtre ressemblait à un vaisseau dans lequel la vague a pénétré et qu'elle a rempli jusqu'au pont, tandis que d'autres vagues le battent à l'extérieur et se brisent en mugissant contre lui.

Un horrible rugissement, auquel répondirent les cris de la foule, annonça l'arrivée du tigre, car on venait d'ouvrir sa loge.

A l'une des extrémités, un homme était couché sur le sable, comme endormi, tant il se montrait insouciant de ce qui agitait si fort la multitude ; et, tandis que le tigre s'élançait de tous côtés dans l'arène vide, impatient de la proie attendue, lui, appuyé sur un coude, semblait fermer ses yeux pesants comme un moissonneur qui, fatigué d'un jour d'été, se couche et attend le sommeil.

Cependant plusieurs voix parties des gradins demandent à l'intendant des jeux de faire avancer la victime ; car, ou le tigre ne l'a point distinguée, ou il l'a dédaignée en la voyant si docile. Les préposés de l'arène, armés de longues piques, obéissent à la volonté du peuple, et, du bout de leur fer aigu, excitent le gladiateur. Mais à peine a-t-il ressenti

les atteintes de leurs lances qu'il se lève avec un cri terrible auquel répondent, en mugissant d'effroi, toutes les bêtes enfermées dans les cavernes de l'amphithéâtre. Saisissant aussitôt une des lances qui avaient ensanglanté sa peau, il l'arrache d'un seul effort à la main qui la tenait, la brise en deux portions, jette l'une à la tête de l'intendant qu'il renverse ; et, gardant celle qui est garnie de fer, il va lui-même avec cette arme au-devant de son sauvage ennemi.

Dès qu'il se fut levé et que le regard des spectateurs put mesurer sur le sable l'ombre que projetait sa taille colossale, un murmure d'étonnement circula dans toute l'assemblée, et plus d'une femme, le montrant du doigt avec une sorte d'orgueil, le nommait par son nom en racontant tous ses exploits du cirque et ses violences dans les séditions.

Le peuple était content : tigre et gladiateur, il jugeait les deux adversaires dignes l'un de l'autre.

Pendant ce temps, le gladiateur s'avancé lentement dans l'arène, se tournant parfois du côté de la loge impériale, en laissant tomber ses bras avec une sorte d'abattement, ou creusant la terre, qu'il allait bientôt ensanglanter, du bout de sa lance.

Comme il était d'usage que les criminels ne fussent pas armés, quelques voix crièrent : "Point d'arme au bestiaire ! le bestiaire sans armes !" Mais lui, brandissant le tronçon qu'il avait gardé et le montrant à cette multitude : "Venez le prendre !" disait-il, mais d'une bouche contractée avec des lèvres pâles et une voix rauque, presque étranglée par la colère. Les cris ayant redoublé cependant, il leva la tête, fit du regard le tour de l'assemblée, lui sourit dédaigneusement, et, brisant de nouveau entre ses mains l'arme qu'on lui demandait, il en jeta les débris à la tête du tigre qui aiguisait en ce moment ses dents et ses griffes contre le socle d'une colonne.

Ce fut là son défi.

L'animal, se sentant frappé, détourna la tête et, voyant son adversaire debout au milieu de l'arène, d'un bond il s'élança sur lui ; mais le gladiateur l'évita en se baissant jusqu'à terre et le tigre alla tomber en rugissant à quelques pas. Le gladiateur se releva, et trois fois il trompa par la même manœuvre la fureur de son sauvage ennemi. Enfin le

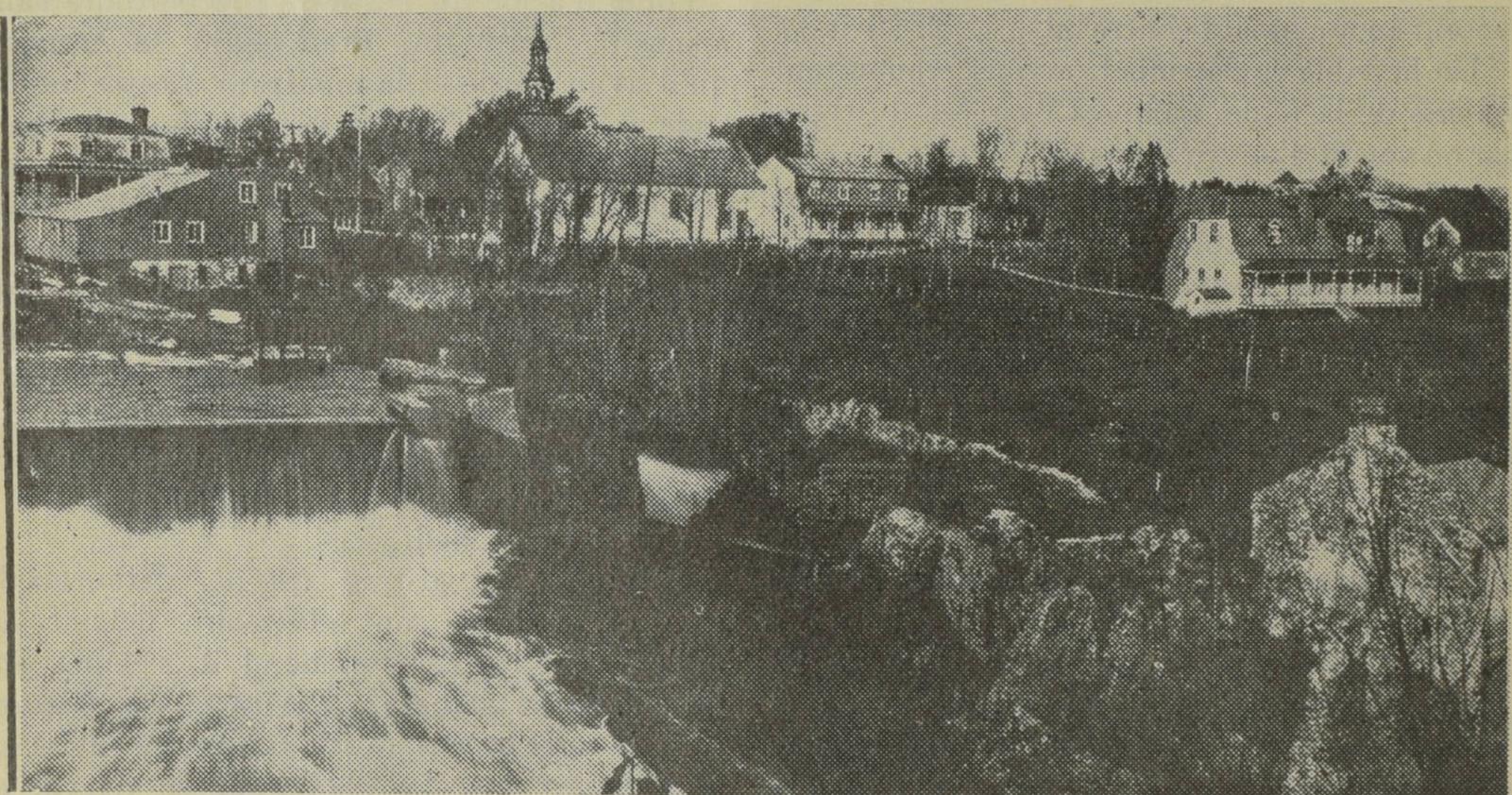
tigre vint à lui à pas comptés, les yeux étincelants, la queue droite, la langue déjà sanglante, montrant les dents et allongeant le museau. Mais cette fois ce fut le gladiateur qui, au moment où il allait le saisir, le franchit d'un saut, aux applaudissements de la foule, que l'émotion de cette lutte maîtrisait déjà tout entière.

Enfin, après avoir longtemps fatigué son ennemi furieux, plus excédé des encouragements que la foule semblait lui donner que des lenteurs d'un combat qui avait semblé d'abord si inégal, le gladiateur l'attendit de pied ferme ; et le tigre, tout haletant, courut à lui avec un rugissement de joie. Un cri d'horreur, ou peut-être de joie aussi, partit en même temps de tous les gradins, quand l'animal, se dressant sur ses pattes, posa ses griffes sur les épaules nues du gladiateur, et avança sa tête pour le dévorer, mais celui-ci jeta sa tête en arrière ; et, saisissant de ses deux bras raidis le cou soyeux de l'animal, il le serra avec une telle force que, sans lâcher prise, le tigre redressa son museau et le leva violemment pour laisser arriver jusqu'à ses poumons un peu d'air, dont les mains du gladiateur lui fermaient le passage, comme deux tenailles de forgeron.

Le gladiateur cependant, sentant ses forces faiblir et s'en aller avec son sang sous les griffes tenaces de l'animal, redoublait d'efforts pour en finir au plus tôt ; car la lutte, en se prolongeant, devait tourner contre lui. Se dressant donc sur ses deux pieds, et se laissant tomber de tout son poids sur son ennemi dont les jambes ployèrent sous le fardeau, il brisa ses côtes et fit rendre à sa poitrine écrasée un son qui s'échappa de sa gorge longtemps étreinte, avec des flots de sang et d'écume. Se relevant tout d'un coup à moitié et dégageant ses épaules dont un lambeau demeura attaché à l'une des griffes sanglantes, il posa un genou sur le flanc pantelant de l'animal ; et, le pressant avec une force que sa victoire avait doublée, il le sentit se débattre un moment sous lui ; et, le comprimant toujours, il vit ses muscles se raidir et sa tête, un moment redressée, retomber sur le sable, la gueule entr'ouverte et souillée d'écume, les dents serrées et les yeux éteints.

Une exclamation générale s'éleva aussitôt, et le gladiateur, dont le triomphe avait ranimé les forces, se redressa sur ses pieds, et, saisissant le monstrueux cadavre, le jeta de loin, comme un hommage, sous la loge impériale.

Alexandre GUIRAUD.



UN PAYSAGE DE CHEZ-NOUS

Le village des Hurons, à Lorette. On voit au premier plan, une partie de la chute de la rivière Saint-Charles et les ruines d'un vieux moulin.

Un nom ignoré

— I —

C'ÉTAIT dans les premiers jours d'août 1498. Un soleil ardent faisait resplendir dans la verdure les bâtiments de Saint-Wandrille, le beau monastère bénédictin, élevé sur les bords de cette gracieuse petite rivière normande, la Fontanelle.

Alors régnait à Saint-Wandrille l'illustre abbé dom Gérard de Villefranche. Sous sa domination déjà longue, l'abbaye se trouvait dans une période également florissante pour le spirituel et pour le temporel. Sa main puissante et sévère était aussi une main pieuse et bonne. Les domaines s'étendaient et prospéraient de jour en jour. Des recrues nouvelles se présentaient sans cesse à la porte du cloître. Tout récemment, le frère architecte avait dû faire aux bâtiments des additions considérables, pour qu'on ne fût pas obligé de rejeter dans le monde ceux qui demandaient à fuir ses fausses joies et ses vains bruits. Si nombreux que fussent les religieux profès, les novices, les convers, rien n'altérait parmi eux l'ordre, la paix, l'harmonie. Tous s'inclinaient de grand cœur sous l'autorité de l'abbé qu'ils vénéraient comme un père et comme un saint.

En ce jour que nous avons en vue, le prier, dom Benoît de Gombaville, se dirigeait vers le grand cabinet de travail où dom Gérard se tenait ordinairement.

L'abbé était là, en effet, occupé à coordonner divers documents. Il venait de poser sur un parchemin le sceau qui portait l'image de saint Wandrille et les lis royaux de France, lorsque le prier se présenta.

“ Dom Benoît, dit l'abbé, j'ai un important message pour le Curé de Caudebec. Ne voyant pour le moment personne à ma disposition, je me décide à en charger le frère Simplicius ; ayez la bonté de me l'envoyer.”

Dom Benoît fit tout d'abord une profonde inclination ; puis se rapprochant d'un pas :

“ Mais, mon très révérend Père, je crains fort que le bon Frère ne soit point capable de remplir cette mission. Vous avez bien eu vos raisons, je crois, lorsque vous lui avez imposé le nom de Simplicius, et il n'a pas

manqué de les justifier. Certes, je suis loin d'avoir contre lui des sujets de plaintes. Il est bon, doux, pieux, modeste. Il se livre avec zèle, et même avec une véritable entente du métier, à ses travaux de jardinage ; mais de rien autre il ne se soucie. Pour peu qu'on le sorte de ses fleurs et de ses légumes, c'est à peine s'il paraît avoir l'usage de sa raison. Depuis quinze ans qu'il est parmi nous, il n'a pas une seule fois dépassé les limites de l'abbaye. Plus j'y pense, mon révérend Père, et plus je crois qu'il n'arrivera pas jusqu'à Caudebec.

— Voilà, répondit dom Gérard, une chose que je tiens pour impossible. Le frère Simplicius est né à Caudebec, il y a passé toute sa première jeunesse, il n'en est sorti que pour venir ici, et il avait alors, si je ne me trompe, vingt-trois à vingt-quatre ans. Je vous le rappelle, car vous parlez comme s'il avait eu deux ans. Jamais on ne me persuadera qu'un homme, fût-il encore plus simple, soit incapable de retrouver sa ville natale, la seule qu'il ait habitée, lorsque surtout cette ville est à une lieue de distance, et par un chemin tout droit !

— En thèse générale, vous avez parfaitement raison, mon Père. Mais l'homme dont nous parlons ne ressemble, je pense, à aucun autre ; il est tellement tourné en lui-même qu'il ne voit rien, à moins que ce ne soit une fleur, un légume, une graine, ou bien encore une chenille, une fourmi, un limaçon. Ne serait-il pas bien que j'allasse demander s'il y aurait quelqu'un de libre à l'économat ?

— Non ! conclut l'abbé, dont le visage et le ton devenaient sévères. J'ai dit : frère Simplicius, et je le maintiens. La lettre contient de l'or, je ne puis la remettre qu'à une personne de confiance ; et je trouve du reste, mon cher Père, que vous raisonnez beaucoup aujourd'hui.”

Dom Benoît se retira humblement. Supérieur lui-même, il n'en devait pas moins à son propre supérieur le respect et l'obéissance. Il se dirigea vers le potager, et quelques minutes plus tard l'ordre de l'abbé était transmis.

Le frère jardinier reçut cet ordre sans répondre un mot. Il posa sa bêche, se lava les mains, étancha la sueur de son front, rajusta sa robe qu'il avait relevée dans la ceinture pour ne pas être entravé et retardé

par le long et lourd vêtement ; puis, toujours en silence, il suivit le prieur.

Celui-ci le mena jusqu'à la porte de dom Gérard et abandonna à la Providence le soin de ce qui suivrait.

— II —

Quelles que fussent les pensées entretenues par dom Benoît de Gombaville, le frère jardinier de l'abbaye ne tournait point le dos à sa destination.

Après avoir franchi la porte cintrée des murs d'enceinte, il s'engagea sous les peupliers et les saules qui bordaient le rivage charmant de la Fontanelle, tout justement dans le chemin que prenait, pour se rendre à Caudebec, tout homme en pleine possession de son bon sens.

Et cependant c'était bien vrai qu'il ne paraissait guère avoir conscience de son action. Il marchait comme dans un songe. La chaleur de midi, qui menaçait d'étouffer toute vie dans la nature, ne produisait pas sur lui plus d'impression que sur une statue de marbre. En vain les fleurs, ses favorites, laissaient tomber lamentablement leurs petites têtes souffrantes, il ne leur accordait pas même un regard.

La marche avait duré trois-quarts d'heure environ, lorsqu'il s'arrêta sous un hêtre et tourna vers le monastère un visage hâlé et fatigué, mais qui néanmoins gardait l'empreinte de la jeunesse et d'une virile beauté.

“ O mon Dieu, dit-il à demi-voix, j'avais tant espéré mourir au fond de cette sainte solitude, sans avoir jamais remis dans le monde même le bout de mon pied ! J'avais si bien cru ne plus jamais revoir le passé, si ce n'est dans mes prières ! J'avais si bien compté ne plus jamais m'entretenir qu'avec vous, et avec les plantes, vos douces créatures ! Vous en avez décidé autrement, Seigneur ; que votre volonté s'accomplisse ! ”

Le moine inclina la tête et ferma douloureusement ses yeux, d'où coulèrent deux larmes lourdes et lentes. Une expression de profonde tristesse était répandue sur ses nobles traits. Il passa la main sur son front, comme pour chasser les pensées envahissantes. Encore un regard au clocher de Saint-Wandrille, qui s'élevait là-bas, par-dessus les arbres... et,

en réparation de cette halte, la course est reprise vigoureusement.

Voici les rives de la Seine. Alors comme aujourd'hui, des rochers, des bois, des coteaux revêtus de verdure se reflétaient dans les flots glissant vers la mer. Mais les châteaux et les cloîtres devant les ruines desquels le voyageur s'arrête aujourd'hui en admirant et en s'attristant, étaient alors en pleine magnificence. De tous côtés on voyait surgir, dans les arbres et les taillis, clochers et clochetons, tours et tourelles. Des embarcations nombreuses voguaient sur les flots, assez mouvementés pour les porter, assez calmes pour ne leur imprimer aucune secousse. Les cris joyeux des bateliers venaient de temps à autre animer le rivage, où régnait d'ailleurs ce silence caractéristique de la campagne endormie par la chaleur.

Un moment vint, où le bon frère se permit encore une halte.

Mer ou fleuve, lac, torrent, ruisseau, fontaine, l'eau exerce d'ordinaire une attraction mystérieuse sur les âmes douées d'élévation et de sensibilité.

Cet humble jardinier, cet homme si simple qu'on pouvait le croire réduit à un absolu dénûment d'esprit, était-il capable d'éprouver cette attraction ?

Tandis qu'il restait là, debout, en contemplation devant le beau fleuve, son visage se rassérénait, les plis se détendaient sur son front.

La haute marée commençait à faire sentir son influence et repoussait en amont les flots récalcitrants. Ceux-ci se pressaient, en grondant, les uns les autres, et venaient se briser contre les rochers. Singulièrement, magiquement éclairés par les feux intenses du soleil, les blancs flocons d'écume rejaillissaient entre les angles aigus, au long des parois étincelantes. Une douce brise les poussait jusqu'aux pieds de l'immobile contemplateur.

Que de fois il avait assisté à cette lutte des flots ! Que d'années s'étaient enfuies depuis lors ! En ce temps-là, — au temps où il portait un autre nom, — il s'était tenu bien souvent à cette même place, les yeux fixés sur ce même tableau. Avec quel plaisir il écoutait le bruit des grandes vagues ! Avec quel plaisir il regardait la marée monter et remplir graduellement la vaste étendue où il lui est permis de se mou-

voir ! Et voici qu'aujourd'hui, en retrouvant ce spectacle, il revoyait son heureuse jeunesse tout entière... Un frisson parcourut ses membres, il serra convulsivement sa main droite contre son cœur ; et, lorsqu'il se remit précipitamment en marche, le voile de douleur couvrait de nouveau ses traits.

Le petit voyage touchait à son terme. Bientôt apparurent les premières maisons du faubourg de Caudebec : habitations basses et modestes, appuyées au rocher, enguirlandées de rosiers et de vigne vierge ; toits familiers, sous lesquels jadis il n'y avait pas un enfant que le bon frère ne nommât par son nom. Lui aussi était enfant alors, et là demeuraient presque tous les compagnons de ses jeux.

La plus profonde tranquillité régnait partout. On ne voyait personne dans la rue. A cette heure de chaleur excessive, les habitants s'étaient réfugiés dans l'ombre des maisons fraîches. Unique symptôme de vie et de travail, des filets de pêche séchaient, pendus aux murailles.

Le jardinier de Saint-Wandrille passa le pont-levis et franchit la porte cintrée des fortifications, sur lesquelles les boulets anglais avaient imprimé leurs traces(1).

Les gardes ne s'occupèrent point de lui ; ils avaient tiré à l'ombre une lourde table de chêne, aux pieds artistement tournés, et ils faisaient une partie de dés en buvant.

La ville ne paraissait guère plus vivante que le faubourg. De très loin en très loin, du côté de l'ombre, une porte entr'ouverte. Ici, deux ou trois voisines flaient ensemble sur le seuil. Là, quelques jeunes filles cousaient

des gants de fine peau. Au milieu d'une petite place, sous un tilleul large et touffu, cinq ou six vieux marins devisaient. Ils saluèrent cordialement le frère à son passage et se communiquèrent ensuite la remarque que ce n'était ni le frère Anselme ni le frère Mathias, les messagers habituels de l'abbé de Saint-Wandrille. Pourquoi auraient-ils davantage pris souci de ce Bénédictin ? Pas un d'entre eux ne l'avait reconnu.

Le frère Simplicius se dirigea vers l'église, dans le dessein de chercher, à son pan septentrional, le presbytère y attenant. Quelle fut sa surprise, lorsqu'il ne le trouva plus ! De son temps, c'était une ravissante petite maison, que celle où habitait le Curé de Notre-Dame. On l'avait acquise de l'abbaye de Saint-Wandrille, suzeraine de Caudebec et des rives de la Seine, moyennant une rente annuelle de cinq livres et deux poulets. Qu'il avait alors un aspect riant et hospitalier, le blanc presbytère avec sa porte et ses fenêtres que le lierre enguirlandait ! A sa place se dressaient maintenant d'énormes échafaudages assujettis au mur extérieur de l'église. Le messenger de l'abbaye s'arrêta un instant, comme pour examiner ces échafaudages. Mais ce qu'il regardait en réalité, ce n'était point ce qui se trouvait là, c'était ce qui ne s'y trouvait plus... Il lui semblait qu'une main cruelle arrachait de son cœur un morceau de ses chers souvenirs.

Tout près de là, un enfant de sept à huit ans jouait sur une grande dalle ; il construisait avec de petites pierres, une église à sa façon.

Le frère lui demanda la demeure du curé ; elle était située au côté opposé de l'église ; l'enfant n'avait pas connaissance qu'elle eût jamais occupé une autre place.

Ce petit être gracieux et vif, dont les beaux cheveux blonds contrastaient avec ses yeux foncés, plut au bon moine qui s'informa de son nom.

“ Je m'appelle Robert Letellier. Nous demeurons là, en face, voyez-vous ? La grand'maison aux belles fleurs. Voulez-vous que je vous conduise à mon père ? ”

Combien l'enfant fut surpris, et comme il se demanda, dans son bon petit cœur, quel mal il avait pu commettre, quand il vit l'étranger frissonner de la tête aux pieds et le quitter

(1) En 1419, Caudebec opposa une résistance héroïque aux capitaines Warwick et Talbot. Assiégeants et assiégés échangèrent pendant six mois des défis en vers, rapportés par l'abbé Miette dans son histoire manuscrite de Caudebec. Les Anglais écrivaient aux habitants et aux soldats enfermés dans la place :

On mettra vos peaux en perche
Si longuement vous persistez
Et promptement ne vous rendez.

A quoi les assiégés répliquaient :

Votre grand orgueil abattons,
Soyez-en sûrs comme de mort,
Et bien les peaux fourbirons.

Caudebec ne capitula qu'à la dernière extrémité. Les Anglais en firent une de leurs principales places fortes. Lorsqu'ils furent expulsés de la Normandie, Charles VII entra solennellement dans la bonne ville, qui avait bien mérité cet honneur.

brusquement, sans plus lui accorder un mot ni un regard !

Il put constater que, du moins, son indication n'avait pas été perdue ; le heurtoir de cuivre était mis en mouvement, la porte du presbytère s'ouvrait et donnait entrée au bizarre et impressionnable interrogateur.

Robert Letellier regardait encore, tout en ne pouvant plus rien voir, sinon la porte close ; et déjà le frère Simplicius était introduit devant le Curé de Notre-Dame.

C'était un prêtre assez âgé, au visage grave et vénérable, en même temps que très doux. Posant sur la petite table près de laquelle il était assis les feuillets qu'il était en train de lire, il se leva avec empressement et reçut la missive de l'abbé de Saint-Wandrille avec autant de joie et de respect que si c'eût été une missive royale.

Sous les fils de soie, la cire et le sceau abbatial, se trouvait un parchemin rempli de pièces d'or, et portant ces mots :

“ A Notre-Dame-de-Caudebec. Offert pour l'achèvement de son église et la construction de la flèche de sa tour.”

Un autre feuillet portait des lignes plus nombreuses.

“ Mon bon Frère, dit le Curé, je voudrais lire tout de suite, et cependant avec soin, la lettre du révérend abbé. Je voudrais même, s'il était possible, vous charger de ma réponse. Pouvez-vous m'accorder une petite heure ?

— Certainement, seigneur curé ; avec plaisir.

Le vénérable prêtre entr'ouvrit sa porte et appelant son domestique :

“ Pierre, conduisez à la salle à manger le bon frère de Saint-Wandrille, et servez-lui quelques aliments avec une cruche du meilleur cidre.”

Mais ni les plus bienveillances instances, ni la fatigue et la soif causées nécessairement par cette course et cette chaleur ne purent décider le frère Simplicius à passer au presbytère son heure d'attente.

Il demanda la permission de se rendre à l'église et d'y rester jusqu'à ce que la réponse fût achevée.

Quand il fut sorti de la chambre, le curé lut attentivement ce que lui mandait dom Gérard de Villefranche et compta les pièces d'or. Comme la seule pesanteur l'avait déjà mis à même de le pressentir, c'était là, en vérité,

un magnifique présent pour “ la chère Notre-Dame ”.

Ensuite venait la seconde et plus difficile partie de l'opération.

Le pasteur de Notre-Dame choisit, avec la sage lenteur particulière aux Normands, une feuille de parchemin irréprochable, tailla sa meilleure plume, se fit apporter l'encre noire et l'encre rouge, la cire, le grand sceau de la cure de Caudebec. Le tout étant rassemblé, il se livra quelques instants à ses réflexions, et il entama une missive bien conçue, bien rédigée, pour le révérend abbé de Saint-Wandrille.

— III —

Donc l'église Notre-Dame-de-Caudebec n'était point achevée. Sans doute le chœur existait, avec son pourtour, ses ravissantes chapelles. On avait construit aussi la grande nef et les nefs latérales. Mais il n'y avait pas de transept (omission devant se perpétuer d'ailleurs) ; et, ce qui préoccupait surtout l'opinion publique aussi bien que les constructeurs, il ne surgissait point de flèche sur la tour occidentale ; le soubassement massif, quadrangulaire, gardait, au milieu de ces travaux chaleureusement poursuivis, l'aspect d'une œuvre abandonnée.

A cette exception près, l'activité régnait de toutes parts. Les plans étaient exactement et soigneusement exécutés. Les sculptures naissaient l'une après l'autre. Ici l'on s'occupait des arcades et du triforium ; là, on paraît les voûtes d'or, de pourpre et d'azur. Ici, on élevait sur leurs gracieux piédestaux des statues artistement fouillées ; là, on adoucissait par des vitraux de couleur la clarté trop éclatante du jour ; on ménageait harmonieusement le contraste entre les masses grises de la pierre et les grands espaces lumineux.

Mais lorsque le frère Simplicius entra dans l'église, toute occupation se trouvait suspendue ; les ouvriers s'étaient absentés pour le dîner, auquel succédait un temps de repos. La solitude et le silence demeuraient maîtres de l'édifice. Dès l'entrée, un parfum d'encens et de roses avertissait que l'une de ces parties au moins était employée au culte divin.

Le visiteur s'arrêta d'abord, comme s'il éprouvait le besoin ou de rassembler ses forces ou de s'habituer au mystérieux demi-

jour. Puis il se dirigea sans hésiter vers une chapelle fermée par une grille en fer ouvragé. Derrière cette grille, la lampe allumée lui annonça la présence de l'Hôte divin, de l'Ami qui attend toujours. Il s'agenouilla et se plongea dans une muette adoration.

Un quart d'heure pouvait ainsi s'être écoulé, quand il se releva et s'adossa contre une colonne, à la façon de quelqu'un que la fatigue domine trop pour lui permettre de rester debout sans appui.

Ses yeux se mirent à briller singulièrement en parcourant les magnificences de l'édifice, en se fixant tantôt sur celle-ci, tantôt sur celle-là.

Qu'est-ce que ce regard étrange exprimait surtout ? Était-ce le ravissement ? Était-ce une douleur profonde comme l'abîme ? Qui le dira ?

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en ce moment les religieux de Saint-Wandrille auraient eu peine à se convaincre que c'était bien là leur jardinier. Sans doute, avec un peu d'attention, ils eussent retrouvé les mêmes traits ; mais ces traits, en vérité, ne semblaient plus composer le même visage. Un autre esprit paraissait être descendu sous leur enveloppe et les avoir transfigurés.

Le frère avait contemplé de la sorte les faisceaux de colonnes élancées, les voûtes jetées avec hardiesse, les merveilleuses fenêtres. (2) Tout à coup son attention fut complètement absorbée par un vitrail qui représentait, avec des couleurs admirables, la mort de la sainte Vierge.

Sur une couche très simple, mais du dessin le plus pur, la Mère de Dieu reposait. Les apôtres l'entouraient avec respect et désolation. Sur le devant, saint Pierre, en costume papal, disait les prières des agonisants.

(2) Le vaisseau de l'église, composé de vingt arcades et d'autant de fenêtres à compartiments, présente, au premier coup d'œil, une pureté et une régularité parfaites. Dix-neuf colonnes rondes, à chapiteaux de feuilles de vigne, soutiennent de grandes ogives décorées de tores ; au-dessus de ces colonnes jaillissent des colonnettes rondes qui s'élancent jusqu'aux voûtes pour en recevoir les nervures prismatiques. Ces colonnettes sont soutenues par autant de cariatides, ou personnages accroupis, fort curieuses à étudier. Peut-être y reconnaîtrait-on les différentes corporations qui peuplaient la ville au xve siècle et qui contribuèrent à l'érection de l'église. Quelques voûtes ont des écussons, d'autres des pendentifs. Les dix-neuf colonnes qui portent la nef et le chœur étaient autrefois chargées de statues colossales des apôtres. [L'abbé Cochet, *La Seine historique et archéologique.*]

Ah ! elles avaient réellement vécu, ces figures, mais sous d'autres vêtements. Comme on les reconnaissait bien ! Ce n'était pas par hasard que l'artiste, auteur du vitrail, avait ainsi représenté les deux principaux personnages : Marie, avec ces traits doux et virginaux éclairés déjà par la glorification céleste, par la béatitude infinie de la réunion si prochaine à son Dieu et Fils bien-aimé ; le Prince des apôtres, avec ce visage sillonné par la douleur ; douleur ancienne mais toujours présente de son renoncement pardonné, mais inconsolé ; douleur nouvelle de la séparation qui allait lui ravir la Mère de son cher et divin Seigneur.

Oui, il les reconnaissait, le pauvre frère Simplicius... Il serra ses deux mains sur son visage, et il pleura.

Après un instant de douloureuse immobilité, il se dirigea lentement, en chancelant, vers la sortie, les yeux fixés sur le sol, comme pour chercher quelque chose.

Au milieu de la nef principale, une grande dalle était ménagée dans le pavé ; ce fut là que le visiteur s'arrêta. Il s'agenouilla et considéra très attentivement la dalle.

C'était une de ces pierres tombales, comme on en rencontre si souvent dans les églises du moyen âge ; mais celle-ci était travaillée avec un art tout spécial.

A la partie supérieure, le plan, soigneusement gravé, de l'église même ou se trouvait la tombe. Aux angles et dans le bas, les emblèmes de l'architecture : équerre, ciseau, maillet, etc. Au milieu, dans une couronne de feuillage, exactement adaptée au style de l'édifice, cette inscription :

“ Ici repose en Dieu, Guillaume Letellier de Fontaines, près Falaise, architecte de l'église Notre-Dame-de-Caudebec. Plus de trente ans il dirigea infatigablement la construction de cette maison de Dieu, et il acheva le portail avec la grande rose, la nef principale et les nefs latérales, ainsi que le chœur avec ses chapelles. Il décéda le 31 août 1484. Priez Dieu pour son âme.”

A côté de cette dalle, une autre beaucoup plus petite, en marbre blanc, portait ces simples mots :

“ Ici repose Marie-Robertine Letellier. Elle mourut jeune fille, le 31 août 1483. Priez Dieu pour son âme.”

Longtemps le frère Simplicius resta agenouillé sur les tombes de ces deux morts... ceux-là mêmes que le vitrail lui avait tout à l'heure fait revoir.

A l'Apôtre vieilli et désolé, l'artiste avait donné les traits de maître Guillaume, l'architecte de l'église ; à la sainte Vierge expirante, les traits de Robertine, fille de Guillaume.

Robertine était morte dans la fleur virginale de sa beauté. A l'anniversaire du jour où il l'avait vue partir de ce monde, son vieux père était allé la rejoindre. Cette simple histoire d'une âme cueillie et d'un cœur brisé avait déjà quatorze ans de date...

Un bruit à la porte fit tressaillir le moine, comme si on le réveillait en sursaut. Il se leva et s'éloigna des tombes. Une bonne vieille, vêtue de noir, appuyée sur son bâton, entra d'un pas incertain. En passant tout à côté de la place qui venait d'être abandonnée, elle aurait pu voir sur la pierre les traces de larmes abondamment versées. Mais l'âge et le chagrin avaient affaibli ses yeux, et c'était déjà beaucoup pour elle d'atteindre sans se tromper de route son but quotidien : la chapelle du Saint-Sacrement.

En voulant fuir cette rencontre, le frère se trouva devant la sacristie toute grande ouverte. Il ne put s'empêcher d'y jeter un regard, et il eut bientôt constaté qu'elle était vide. Différents objets épars sur une table attirèrent fortement son attention : c'étaient des crayons, des compas, des règles, des équerres, et de nombreuses feuilles de parchemin, les unes jaunes et fanées, les autres neuves et dans toute leur blancheur. Ces feuilles portaient des plans, des chiffres, des notices et surtout les esquisses plus ou moins avancées d'une vingtaine de tours avec leur flèche. La tour massive, quadrangulaire, restait constamment la même ; mais la flèche variait toujours.

Le religieux prit successivement dans sa main toutes ces esquisses, les examina dans tous leurs détails, les compara, puis enfin les rejeta et secoua la tête avec chagrin, en murmurant :

“ Non, non, tout cela ce n'est point le vrai projet. Mais que t'importe, jardinier de Saint-Wandrille ? Et de quoi prétends-tu te mêler ? ”

A ce moment, deux heures sonnèrent. Le repos des ouvriers était achevé ; déjà des voix retentissaient vers le portail, l'air s'ébran-

lait aux premiers coups de marteau. Le visiteur s'empressa de quitter l'église ; il ne voulait pas être vu des ouvriers et moins encore de l'architecte.

Maintenant qu'il ne regardait plus vers le côté de l'ancien presbytère, la place n'offrait à ses yeux aucun changement. Elle restait toujours debout, la vieille fontaine de pierre, devant laquelle, jeune apprenti et par la suite premier garçon jardinier, il étalait, le matin des jours de marché, les fleurs que son maître l'envoyait vendre à la ville.

Ce commerce était relativement considérable. Un usage cher à la Normandie voulait que l'on ornât de fleurs les fenêtres des maisons ; et cet usage s'était d'autant mieux établi chez les habitants de Caudebec que leur cité, très peuplée et resserrée par les fortifications, ne renfermait pas un seul jardin.

Bien située, soigneusement entretenue, la maison de maître Guillaume Letellier, — celle-là même que l'enfant avait indiquée tout à l'heure, — se distinguait, en ce temps aussi, par son luxe végétal. Des rosiers blancs, de la vigne et du chèvrefeuille s'enlaçaient en montant jusqu'au faite ; et il ne se passait pas un jour de marché sans que Robertine et sa grand'mère descendissent sur la place pour acheter de nouvelles plantes en pot.

Cinq années durant, le jeune jardinier leur avait vendu sa meilleure marchandise ; et toujours il avait reçu, outre l'argent pour son maître, un salut amical et un bon sourire pour lui-même. Au bout de ce temps, il s'était passé quelque chose qu'on ne saurait appeler un événement, tant ce fut simple... Mais enfin ce fut quelque chose qui décida de son avenir.

Un jour, la grand'mère était descendue sans Robertine. Une voisine la rejoignit devant la boutique attrayante et embaumée. Tout en examinant, tout en choisissant, on causait. La voisine demanda des nouvelles de la jeune fille et ajouta un compliment sur sa bonne mine, sur sa beauté florissante.

“ Avec sa beauté et sa richesse, conclut-elle, votre Robertine épousera au moins un bourgeois.”

Mais la grand'mère s'était mise à rire et avait répondu :

“ Vous vous trompez au dernier point. Jamais son père ne la donnera qu'à un homme

habile en architecture, fût-il d'ailleurs pauvre comme un rat d'église. Et cela, j'en suis certaine comme si c'était déjà fait. Mon fils aime tant son art, il en est si fier qu'il ne met rien au-dessus."

Le lendemain le jeune jardinier s'était présenté devant son maître et avait demandé son congé. Ni instances, ni promesses ne purent le décider à rester. Le maître perdit avec un véritable chagrin cet aide actif, intelligent, qui ne lui avait jamais donné le moindre sujet de plainte, ni pour le travail, ni pour la probité, ni pour le caractère. Quelle eût été sa surprise, s'il l'avait vu, quelques heures plus tard, frapper à la porte de maître Guillaume Letellier ?

Oui vraiment, le jardinier venait prier le grand architecte de vouloir bien l'accepter comme apprenti.

Maître Guillaume hocha très gravement la tête. Il ne comprenait pas comment un jeune homme de dix-neuf ans, sans fortune, sans parents, sans protecteurs, pouvait tout à coup prendre fantaisie de quitter un bon métier. Cela ressemblait tout à fait, — et il ne tenta pas le moindre effort pour le lui dissimuler, — cela ressemblait de la façon la plus frappante à un acte de folie. Ayant passé ses meilleures années à travailler la terre, ce serait déjà beaucoup que l'on fit de lui un maçon médiocre ; et il prétendait devenir architecte !

Mais Colin Letellier, le fils du maître, embrassa chaleureusement le parti de son contemporain :

"Je vous assure, mon père, que ce jardinier n'est point un ignorant comme vous pouvez le croire. Quand nous allions ensemble à l'école monastique, je l'ai constamment vu le premier. Pour l'intelligence, pour l'assiduité, il nous était supérieur à tous ; et, avec cela, un si bon, si aimable garçon !"

Maître Guillaume ne se fiait pas précisément à l'expérience de son fils. Cependant il se laissa toucher, sinon convaincre, et il permit un essai.

Cet essai ne devait pas être suivi de repentir.

Le nouvel élève manifesta des dispositions si rares que le père et le fils prirent bientôt également à cœur de les développer.

Sûreté de coup d'œil, force de conception, délicatesse de goût, habileté de la main :

voilà ce que possédait par nature cet enfant du peuple, et ce qu'il mettait en œuvre avec une indomptable énergie.

Bientôt il sut dessiner, esquisser ; bientôt personne ne s'entendit mieux que lui à tailler, à poser la pierre. Matinal comme l'alouette, il se rendait le premier sur le chantier. Diligent comme l'abeille, il ajouta plus d'une fois à sa propre tâche une partie du travail de Colin.

Quoi d'étonnant, si le maître fit à cet élève une large place dans son estime et son affection, si Colin, heureux et fier d'avoir favorisé son entrée, le traita en ami intime, si la grand-mère témoigna un intérêt maternel à ce jeune homme modeste, serviable et doux ? C'était le temps où l'apprenti mangeait à la table du maître et comptait pour un membre de la famille. On pouvait donc non seulement apprécier son talent, mais aussi sa conduite et son caractère. Il subissait le jugement de la mère de famille comme celui du professeur.

Et Robertine ? Entrevoyait-elle le motif qui avait pu arracher le jeune jardinier à sa profession, à ses fleurs ? Peut-être ; mais jamais il ne s'était permis de lui en dire un seul mot.

Quatre années passèrent ainsi, sans que l'harmonie fût troublée un seul instant. Maître Guillaume n'avait pas, dans ses travaux de Notre-Dame un collaborateur plus précieux que cet élève dont il s'était si peu soucié d'abord. Depuis longtemps, père et grand-mère avaient deviné le secret et décidé qu'ils ne frustreraient point cette touchante ambition. Le moment arrivait. Bien volontiers et sans nulle inquiétude, ils allaient donner leur Robertine, leur cher trésor, à celui qui l'aimait si tendrement, qui avait su la conquérir si vaillamment. Tout était arrangé : les deux frères termineraient ensemble l'œuvre paternelle ; maître Guillaume ne leur refuserait pas, à l'occasion, un bon conseil, mais il n'aurait plus, en somme, qu'à se reposer dans un bonheur presque capable de réparer les tristesses de son veuvage.

La froide main de la mort avait déchiré ce plan radieux. Un matin de septembre, Robertine s'était couchée pour son dernier sommeil, dans l'église bâtie par son père avec l'aide de son fiancé.

Après les funérailles, celui-ci était venu trouver maître Guillaume et lui avait annoncé

son dessein de quitter le monde, sans en emporter rien autre chose que le souvenir de son court bonheur.

Le maître l'avait serré dans ses bras et lui avait dit :

“ Je n'essaierai pas de te retenir, mon fils ; je te comprends, et moi-même je me retirerais de grand cœur dans un monastère... Mais j'ai une vieille mère, j'ai un fils qui se passerait encore difficilement de moi... Plus tard, qui sait si nous ne nous rejoignons pas ? ”

Qui le savait, en effet ? Qui sait d'avance les choses de la terre ?

Ils ne se revirent jamais.

L'année suivante, maître Guillaume alla dormir, lui aussi, sous le pavé de Notre-Dame, en attendant le réveil du dernier jour.

.....

Le frère Simplicius était resté trois ou quatre minutes appuyé sur le bord de la fontaine.

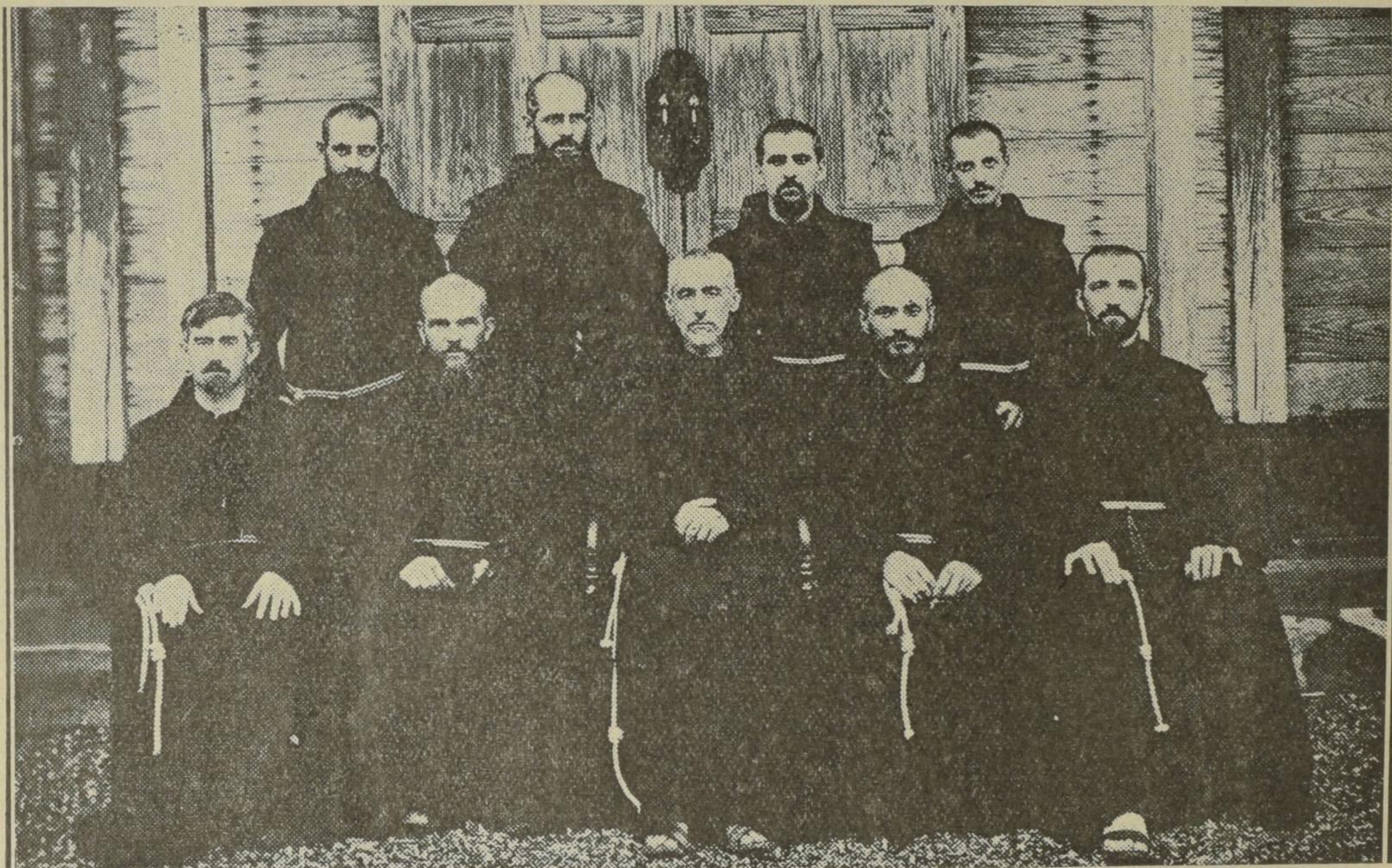
En ce court espace de temps, tout ce passé avait revécu.

Les fenêtres de la maison Letellier étaient parées de fleurs, exactement comme autrefois. Derrière les fleurs, on apercevait de rians visages d'enfants.

Un homme jeune et robuste sortit de la maison et se dirigea vers l'église. Le pauvre moine se reprocha amèrement de ne s'être pas retiré assez vite... Son cœur battit à rompre sa poitrine...

Appréhension inutile ! Le maître architecte, voyant un Bénédictin tout seul sur la place, le salua courtoisement et continua de se rendre en toute hâte à son travail. Colin Letellier n'avait pas reconnu son ami, presque son frère.

Au même instant, le domestique sortait du presbytère, et allait, lui aussi, se diriger vers l'église. Mais, apercevant au dehors celui qu'il cherchait, il s'approcha et lui fit part que la réponse était prête.



LES NÔTRES AU JAPON

Groupe de Franciscains canadiens réunis à Kagoshima. Assis, de gauche à droite : les RR. PP. PIE-Guenette, CALIXTE-Gélinas, MAURICE-Bertin (Français), URBAIN-MARIE-Cloutier, LÉOPOLD-Boiteau.

Debout, les frères ODILON-Belzile, CONRAD-Gélinas, le R. P. FIRMIN-Lachapelle, et le frère BENJAMIN-Beauregard.

Le messager de Saint-Wandrille fut de nouveau introduit en présence du vieux pasteur.

Celui-ci lui demanda, — un peu pour dire quelque chose, — s'il avait bien examiné les constructions.

— Certainement, seigneur curé, j'ai tout considéré avec soin ; d'autant plus que je n'étais pas venu à Caudebec depuis l'époque où le défunt maître Guillaume acheva la belle voûte au-dessus du maître-autel.

— Vraiment ? Vous vous en souvenez ? Eh bien ! alors, puisque vous êtes si connaisseur, que pensez-vous de notre église ?

— Oh ! elle est belle, admirablement belle ! Seulement la tour attend bien longtemps sa flèche.

— Hélas ! je ne le sais que trop, et tout le pays avec moi. En vain je reçois des offrandes pour cet achèvement tant désiré ; il nous manque un dessin... C'est un grand malheur que maître Guillaume ne l'ait pas joint à tous ses plans. On assure qu'il avait dit à mon prédécesseur : "Ma flèche est trouvée." Mais, quelque soin que l'on ait mis à inspecter tous ses papiers, à explorer tous ses meubles, tous ses effets, on n'a rien pu découvrir.

— Eh bien ! alors, Colin... maître Colin vous fera un dessin.

— Maître Colin m'a présenté plus de vingt esquisses ; mais aucune ne me contente, et lui-même est encore moins satisfait que moi. C'est d'ailleurs un si habile artiste, un si excellent travailleur ! Il poursuit avec tant de soin l'œuvre de son père ! Je serais vraiment affligé de lui donner un rival, qui peut-être aurait plus de bonheur et nous fournirait un bon projet. Enfin, à la volonté de Dieu ! Ces soucis vous importent peu, mon bon frère, et je ne veux point vous retarder inutilement. Dites au très révérend Abbé que je ne serai pas longtemps sans me rendre à Saint-Wandrille et portez-lui, en attendant, mes meilleures salutations, aussi bien que l'assurance de mon plus profond respect."

Ayant ainsi conclu, il remit le parchemin bien et dûment scellé au fidèle messager.

Celui-ci reprit aussitôt le chemin de son monastère.

Lorsque les cloches de Caudebec sonnèrent l'Angelus, elles ne parvinrent plus à ses oreilles que comme un son affaibli. Un vent impétueux

s'était élevé ; des nuages noirs envahissaient le ciel : la poussière tourbillonnait ; les oiseaux effrayés se réfugiaient dans leurs plus sûrs abris.

Le frère Simplicius pressa le pas, et il mettait justement le pied sur le seuil du cloître lorsque l'orage éclata.

Une heure plus tard, le calme était revenu dans la nature. Le soleil couchant changeait en diamants les milliers de gouttes et de gouttelettes suspendues aux feuilles, aux fleurs, aux brins d'herbe. Un moine, appuyé sur sa bêche, levait vers le ciel un visage pâle et triste et demandait avec ferveur la lumière et la consolation. — (*A suivre.*)

LE LANGAGE DU CŒUR

Trois petits garçons parlent ensemble de ce qui les a le plus charmés.

— Moi, dit l'un d'eux, ce que j'ai vu de plus joli, c'est un magnifique oiseau de toutes les couleurs, qui est chez grand-papa, dans la volière.

— Et moi, fait le second, ce que j'ai trouvé de plus beau, c'est un petit poney noir qui était au cirque, tout caparaçonné de velours rouge et d'or.

— Et toi ? demande-t-on au plus petit.

— Moi, répond celui-ci, la plus jolie chose que j'aie jamais vue, c'est le visage de maman.

TOUTES DEUX PAREILLES

Le petit Jean va faire une visite avec sa mère. Avant de sortir, celle-ci inspecte la toilette de son fils.

— Tu as oublié tes gants, va vite les chercher.

Jean disparaît et revient quelques minutes après.

— Voilà, maman !

— Petit étourdi ! s'écrie la maman, regarde ce que tu as fait. Tu as mis un gant gris et un gant jaune.

— Oui, maman, répond Jean tout penaud, je l'ai bien vu, mais l'autre paire est pareille...

L'arithmétique des animaux

Un médecin russe a fait sur quelques animaux des observations très intéressantes.

Son chien avait la manie d'enfourer ses os, mais dans des cachettes distinctes. Un jour, le médecin lui fit présent de vingt-six gros os, que le chien s'empressa d'enterrer en vingt-six places différentes. Le lendemain le médecin ne donna rien à manger à son chien et le laissa dans le jardin. Le chien se mit sur-le-champ en devoir de déterrer les os. Il en sortit ainsi dix, mais il s'arrêta pour quelques secondes, le regard fixe, comme s'il calculait combien d'os il lui restait encore en réserve, puis il se remit à l'ouvrage.

Cette fois il retira l'un après l'autre des os au nombre de neuf, et, après un moment de réflexion, il en déterra encore six. Il dut considérer sa besogne comme terminée, car il se mit à dormir. Mais tout à coup, comme s'il se rappelait qu'il devait lui rester un os, il se leva, courut dans le jardin et finit par rapporter le vingt-sixième os.

Il était évident que le nombre vingt-six était au-dessus de l'intelligence canine ; c'est pourquoi le chien l'avait divisé dans sa tête en trois parts, comptant chacune séparément ; malgré cette précaution, il avait commis une erreur, et ce n'est qu'après mûre réflexion qu'il s'aperçut de sa faute et put la réparer.

Le chat est moins fort en arithmétique que le chien et ne peut compter jusqu'à dix.

Avant de donner à son chat son morceau favori, le docteur russe le lui mettait devant le museau et le retirait aussitôt. De cette manière il habitua le chat à ne recevoir son repas qu'après avoir été induit en erreur six fois. L'animal s'accoutuma à ces cérémonies ; il assistait impassible aux cinq premières offres, et ce n'est qu'après la sixième qu'il bondissait pour recevoir le morceau.

Le médecin a renouvelé ces expériences pendant deux semaines, et le chat ne s'est pas trompé une seule fois. Mais, quand le médecin essaya de multiplier jusqu'à dix ses offres dérisoires, Mimi ne pouvait plus deviner le moment où cessait son supplice, et il s'élançait trop tôt pour happer le morceau.

Les expériences sur les chevaux sont encore plus curieuses. Notre docteur a observé un cheval de paysan qui avait pris l'habitude de

faire une halte, pendant qu'il labourait, après avoir tracé vingt sillons. L'intelligent animal comptait et ne se reposait point lorsqu'il était fatigué, mais il faisait une halte après le vingtième sillon, quelle que fût la longueur du champ. Le laboureur lui-même comptait ses sillons d'après le nombre des haltes de son cheval.

On a vu aussi un cheval qui avait été habitué à recevoir sa nourriture dans l'écurie dès que l'horloge voisine sonnait midi, et on a pu constater qu'à chaque coup de l'horloge le cheval dressait l'oreille et écoutait ; il baissait avec mécontentement la tête lorsque l'horloge frappait moins de douze coups ; il manifestait clairement sa satisfaction lorsque, enfin, les douze coups annonçaient l'heure du repas.

LIS... TOI-MÊME !

Papa surprend bébé au moment où il griffonne sur son papier à lettres.

— Que fais-tu là ?

— Je t'écris.

— Mais tu ne sais pas écrire.

— Si.

— Alors, lis-moi ce que tu m'écris.

Bébé reste un moment confondu ; mais, se remettant :

— Voyons, papa, c'est pas ceux qui écrivent des lettres qui doivent les lire ; c'est ceux qui les reçoivent... Alors, lis toi-même !...

LA VICTIME

Servir, se donner, se dévouer, c'est bien beau ;
Servir, se donner, se dévouer en aimant, c'est
[encore plus beau ;

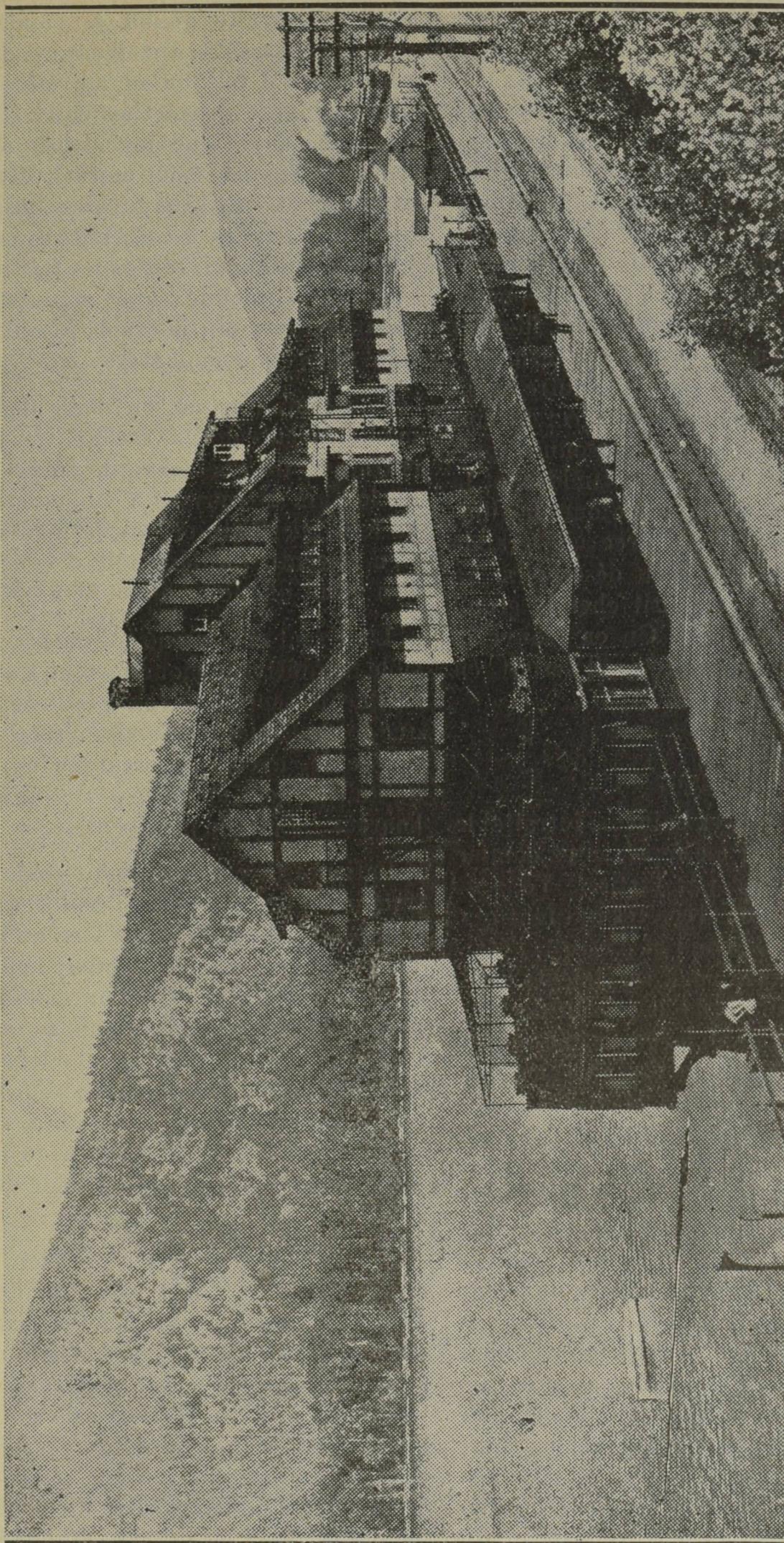
Servir, se donner, se dévouer, aimer en
[en souffrant, c'est encore, encore plus beau,
Eh bien, mon Dieu ! simplement, généreuse-
{ment, affectueusement, je viens vous dire :

Pour souffrir,

Me voici !

Je n'ose rien demander, rien prévoir, j'accepte,

Me voici !



UN COIN DES MONTAGNES ROCHEUSES

L'HÔTEL DE SICAMOUS, SITUÉ SUR LES BORDS DU LAC SHUSWAP, EN COLOMBIE ANGLAISE.

Beethoven

(fin)

IV. — LES ÉPREUVES DE BEETHOVEN

Un artiste qui semblait né tout exprès pour faire entendre sa musique au monde enthousiasmé, perdre le sens de l'ouïe ! C'était bien, il faut en convenir, la plus accablante épreuve pour un homme comme Beethoven, à qui il restait tant d'idées à exprimer, tant de conceptions à faire éclore, et qui sentait bouillonner dans son cerveau comme une mer d'harmonie. Est-il nécessaire de rechercher une autre explication de la misanthropie dont parut atteint dès lors l'auteur de *Fidelio*? Les personnes souffrant d'une infirmité deviennent timides, et la défiance accompagne presque toujours la timidité. De là aussi procèdent, avec une grande tristesse, des moments de réels désespoirs. La surdité de Beethoven produisit chez le grand compositeur tous ces effets. On en trouve la preuve dans la lettre suivante qu'il écrivit, en 1802, en guise de testament :

A mon frère Charles.

O hommes qui me croyez haineux, intraitable ou misanthrope, et qui me représentez comme tel, vous ne me rendez pas justice ! Vous ne connaissez pas les raisons secrètes qui font que je vous parais ainsi. De cœur et d'esprit, j'étais porté, dès mon enfance, aux sentiments bienveillants ; j'éprouvais même le besoin de faire quelques belles actions. Mais songez que, depuis six ans, je suis dans un triste état de santé, aggravé encore par d'ignorants médecins ; que, bercé d'année en année par l'espoir d'une amélioration, j'en suis réduit à la perspective d'un mal double, dont la guérison sera longue, et peut être impossible. Né avec un tempérament vif et ardent, susceptible de sentir les agréments de la société, j'ai été obligé de m'en séparer de bonne heure et de vivre dans la solitude ; et quand je voulais me mettre au-dessus de cela et oublier mon infirmité, j'en étais repoussé avec un redoublement de tristesse par suite de ma difficulté d'entendre. Il m'était impossible pourtant de dire aux hommes : Parlez plus haut, criez, car je suis sourd ! Ah ! comment était-il possible d'avouer la faiblesse d'un sens, qui aurait dû être plus parfait chez moi que chez les autres ?

Pardonnez-moi donc si vous me voyez vivre dans la retraite quand je voudrais être au milieu de vous. Mon malheur est d'autant plus pénible qu'il fait qu'on me méconnaît. Pour moi, point de distraction dans la société des hommes, dans leur ingénieuse conversation, dans leur épanchement mutuel. Vivant presque entièrement seul, sans autres relations que celles qu'une impérieuse nécessité commande, semblable à un banni, toutes les fois que je m'approche du monde, une affreuse inquiétude s'empare de moi ; je crains à tout instant d'y faire apercevoir mon état.

Pourtant, lorsque, en dépit des motifs qui m'éloignaient de la société, je m'y laissais entraîner, de quel chagrin j'étais saisi quand quelqu'un, se trouvant à côté de moi, entendait de loin une flûte, et que je n'entendais rien ! J'en ressentis un désespoir si violent, que peu s'en fallut que je ne misse fin à ma vie !

L'art seul m'a retenu ; il me semblait impossible de quitter le monde avant d'avoir produit ce que je sentais devoir produire. C'est ainsi que je continuais cette vie misérable, oh ! bien misérable, avec une organisation si nerveuse qu'un rien peut me faire passer de l'état le plus heureux à l'état le plus pénible.

Patience ! c'est le nom du guide que je dois prendre et que j'ai pris ; j'espère que ma résolution sera durable jusqu'à ce qu'il plaise aux Parques impitoyables de briser le fil de ma vie. Peut-être, éprouverai-je un mieux, peut-être non ; n'importe, je suis résolu à souffrir. Devenir philosophe à l'âge de vingt-huit ans, cela n'est pas facile, moins encore pour l'artiste que pour qui que ce soit. — Divinité, tu vois d'en haut mon cœur, tu le connais, tu sais qu'il ne respire que la philanthropie et le désir de faire bien. . . .

Il est difficile de n'être pas ému à la lecture de ces lignes où l'on sent passer l'âme désolée du grand compositeur. Quoique catholique et élevé dans des sentiments chrétiens, Beethoven, à cette époque de sa vie, négligeait la pratique religieuse. L'étude exclusive de son art, la fréquentation de pseudo-philosophes et la lecture des œuvres païennes avaient amené chez lui ce résultat déplorable. A la fin de sa vie, il se rappela, il est vrai, les principes fondamentaux du catholicisme et les mit en pratique. Mais selon

la remarque de Clément(1), combien le maître eût été consolé, plus calme et relativement plus heureux s'il avait cherché dans la vraie religion les secours qu'on y trouve !

«Nul doute, dit-il, que si Beethoven se fût adressé au véritable Auteur de toute consolation de préférence aux Parques inexorables, à Plutarque et à la nature, il eût été moins malheureux. C'est dans ces sortes d'épreuves que la foi du charbonnier est plus utile que ces invocations à une divinité vague et abstraite.»

L'art de guérir ne put arrêter les progrès de la surdité du maître. Il en arriva, à la fin de son existence, à ne plus entendre le moindre son. Ce fut pour lui la cause de plusieurs mésaventures fâcheuses.

En 1822, à la reprise de *Fidelio*, il voulut obstinément conduire l'orchestre. Mais bientôt on s'aperçut que son oreille ne pouvait plus le servir suffisamment. Tout s'arrêta, et personne n'osait lui faire connaître l'horreur de cette situation. Enfin, à sa demande, Schindler, l'un des derniers et des plus fidèles amis du compositeur, écrivit quelques mots sur son agenda. Aussitôt le malheureux artiste quitte le pupitre et s'élança dans le parterre en criant avec force :

— Dehors, vite ! allons ! vite dehors !

Il s'enfuit, et Schindler le trouva jeté sur son divan, les mains sur le visage, accablé et ne pouvant prononcer une parole. Ce coup affreux acheva de l'abattre, et il ne put, comme il l'avait fait tant de fois, retrouver la force de se résigner à sa triste destinée. Ils transcrivit sur son agenda ces vers de *l'Odyssée* :

«Mon cœur est depuis longtemps rompu aux souffrances, car j'ai beaucoup éprouvé et beaucoup souffert.»

En 1824, pour la première exécution de *la Symphonie avec chœurs*, il se tint près du chef de l'orchestre et dirigea le mouvement. Quoique l'exécution laissât beaucoup à désirer, le succès fut grand et les applaudissements unanimes. Beethoven ne les entendit pas, et, Mlle Ungher lui ayant fait connaître les acclamations de la salle, il se retourna pour saluer le public, qui, devant tant de génie et tant d'infortune, redoubla les preuves de sympathique admiration.

Cette cruelle infirmité, qui lui fut une entrave dans la pratique de son art, qui nuisit à son caractère en le rendant plus méfiant et plus irri-

table, eut cependant un bon résultat. Elle permit au maître de concentrer toutes ses forces en se renfermant en lui-même. Qui oserait dire que ce génie ne dut pas au moins, une partie de sa force et de sa grandeur à cet isolement du monde, à cette nécessité de vivre presque constamment avec ses livres et de creuser plus profondément ses pensées ? Mais il est certain que si le génie de Beethoven prit à cette rude école de vastes proportions, la torture fut effroyable et faillit dépasser les forces de l'homme. Le testament cité plus haut en est une preuve lamentable.

Toutefois, les épreuves qui arrachaient au compositeur des plaintes si poignantes ne lui venaient pas uniquement de sa surdité. Il y avait une autre source de souffrances.

Ayant perdu son père et sa mère, l'artiste, à peine fixé à Vienne, y appela ses deux frères. Il ne recula devant aucune difficulté, devant aucune dépense, pour leur procurer une situation honorable. Il obtint pour l'un, Charles, une place de caissier à la banque d'Autriche, et lui donna 10,000 florins pour adoucir sa vie. Quant à l'autre, Jean, il lui acheta une pharmacie. Celui-ci finit par faire fortune en dirigeant une entreprise de fournitures pour l'armée française. Par malheur, ces deux individus, avides et d'une nature vulgaire, ne songèrent qu'à exploiter l'homme si haut placé par son génie. Ils s'efforcèrent de le confisquer à leur profit, éloignant ses vrais amis, et enveloppant l'artiste d'un réseau de basses intrigues. Quand l'abus était trop criant, quand Breuning, Wegeler, Amenda et Schindler mettaient le doigt sur la plaie vive, le malheureux Beethoven ne savait que répondre :

— Et pourtant, ce sont mes frères !

De même, quand on lui demandait ce qu'étaient devenus tel présent, tel objet précieux, il disait encore, après un moment de réflexion : « Je ne sais pas », refusant de désigner les coupables, qui lui tenaient de si près.

Par surcroît, son frère Charles mourut à la fin de 1814 et lui légua la tutelle de son fils unique, au préjudice de la mère, dont la conduite était mauvaise. Servir de père à son neveu fut pour le maître un devoir qu'il regarda comme sacré. Il y mit toute son âme et, dès ce jour, ne songea qu'à l'avenir et à la fortune de son enfant d'adoption. Cette préoccupation fut assez grave pour l'arracher aux travaux de

(1) *Musiciens célèbres*, p. 275.

son art. Pendant quatre ans, il n'écrivit pas une note. Tout entier à des procès interminables, aux soins de l'éducation de son neveu, il mena une existence tourmentée, amère et sans profit pour l'art. Ce fut précisément à l'occasion d'un de ces procès que l'avocat de la partie adverse poussa un jour l'insolence jusqu'à dénier à Beethoven son titre de noblesse ; c'en était trop. Indigné, le grand compositeur, montrant alternativement sa tête et son cœur, s'écria :

— Ma noblesse, elle est là et là !

Enfin, en 1820, les juges donnèrent gain de cause à l'oncle contre la mère, et déboutèrent celle-ci de ses prétentions. Le jeune Charles Beethoven, en vertu d'une décision judiciaire, conforme d'ailleurs à l'esprit du testament paternel, fut remis à son oncle qui l'adopta et, dès lors, n'épargna rien pour lui. Ce que cachait de bonté native et d'affectueuse tendresse la rude écorce du compositeur "toujours brusque", on peut s'en faire une idée par la façon dont il comprit et remplit ses devoirs à l'égard de son fils adoptif. Soins malheureusement stériles ! Tendresse prodiguée à un ingrat, qui consuma sa vie dans l'oisiveté et le désordre !

V.— LA MORT DE BEETHOVEN

On a dit avec raison "qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre" ; cette vérité peut s'appliquer à beaucoup de personnages célèbres ; mais il en est peu à qui elle convienne aussi bien qu'à Beethoven. Tous ceux qui ont vécu dans son intimité s'entendent à dire que, comme homme privé, il était insupportable. Son ami et biographe, Schindler, ne cache pas que le maître, qui lui inspire une si profonde admiration, avait des manies bizarres qui le rendait insociable.

Au physique, Beethoven était d'une taille audessous de la moyenne, mais d'une constitution très solide. De tournure dégagée et grand marcheur, il avait une organisation excessivement nerveuse, des mouvements brusques, impatients et saccadés. De là une maladresse et une gaucherie excessives. Sa tête était forte et son vaste front apparaissait couronné d'une épaisse et blonde chevelure, dont il prenait peu de soin. Son regard était puissant, concentré et pénétrant. Lorsque la méditation ou l'inspiration le possédaient, sa face prenait une indigne expression de force, de noblesse et de ravissement. On ne l'a vu sourire que rarement, mais

chez lui le sourire pouvait se comparer, d'après M. de Lenz, "à une douce lumière éclairant les abîmes de la pensée."

Beethoven se levait avec le jour et se couchait à 10 heures. Jusqu'au déjeuner, il demeurait à sa table de travail. Après déjeuner, il sortait ordinairement, soit pour se promener à travers les champs, quand il était à la campagne, soit pour faire deux fois le tour de Vienne, s'il était dans cette ville.

Ses fréquentes promenades l'avaient fait connaître de tous les Viennois. En le voyant passer, chacun disait :

— Voilà Beethoven !

Un sentiment d'admiration pour le sublime talent avait pénétré jusque dans les classes les moins élevées ; tous les passants se rangeaient avec respect pour ne pas troubler ses méditations dans ses courses silencieuses ; on dit même qu'un jour une troupe de charbonniers chargés de lourds fardeaux s'arrêtèrent pour le laisser passer. Ces exercices hygiéniques favorisaient la verve de son génie. Comme il avait toujours avec lui son agenda de poche, on le voyait souvent s'arrêter et écrire à la hâte quelques notes, qui devenaient parfois le motif des plus belles inspirations. L'artiste était très distrait ; quand l'inspiration le saisissait, il oubliait tout, même de prendre sa nourriture.

Un jour, à Vienne, il entre chez un restaurateur pour y dîner. Il s'assied près d'une table prend la carte des mets du jour et la parcourt pour y choisir quelque chose. Pendant ce temps, une idée musicale le saisit. Il tire son crayon, retourne la carte sur laquelle il écrit des portées de musique. Le voilà rêvant, écrivant, tout entier à son idée, sans plus se soucier ni du lieu où il est ni de l'objet qui l'a amené. Quand il a fait de la carte une partition, il la met dans sa poche et sort de sa rêverie. S'adressant au garçon, il lui demande ce qu'il lui doit.

— Mais, Monsieur, vous ne me devez rien, puisque vous n'avez pas dîné.

— Vous croyez que je n'ai pas dîné ?

— Non, assurément.

— Eh bien ! donnez-moi quelque chose.

— Que désirez-vous ?

— Ce que vous voudrez.

La colère de Beethoven éclatait souvent dans les répétitions et parfois même dans les concerts. Chef d'orchestre assez médiocre, il n'indiquait pas toujours bien la mesure ; préoccupé de l'ef-

fet qu'il aurait voulu produire, il suspendait quelquefois le mouvement de son bras sans le remarquer. Dans un concert où il faisait exécuter pour la première fois sa Fantaisie pour piano avec orchestre et chœur, la clarinette fit une faute : elle fut d'autant plus sensible qu'à ce passage peu d'instruments se faisaient entendre. Beethoven se leva aussitôt en fureur et, se tournant vers l'orchestre, adressa aux musiciens des injures qui furent entendues de tout l'auditoire.

— Recommençons, s'écria-t-il d'une voix tonnante.

Interdit, fasciné par le regard et la voix du maître, l'orchestre obéit. Cette fois l'exécution fut irréprochable et le succès complet.

Cependant, de ces travers de caractère et de leurs funestes conséquences, il ne faudrait pas conclure que l'illustre artiste ne rencontrât pas de sympathie sur le chemin de son existence. Nul homme au monde, au contraire, ne reçut plus d'encouragement de toutes les classes de la société. L'intérêt général qu'il inspirait sa manifesta d'une manière touchante pendant la maladie qui devait le conduire au tombeau. L'inquiétude était sur tous les visages ; la foule obstruait les abords de son logement pour apprendre de ses nouvelles ; les plus grands personnages se faisaient inscrire à sa porte. Le bruit du danger qui le menaçait s'était répandu avec rapidité ; il parvint bientôt à Weimar où se trouvait Himmel, qui partit à l'instant pour Vienne, dans le dessein de se réconcilier avec Beethoven. En entrant dans la chambre, Himmel fondit en larmes ; Beethoven lui tendit la main, et ces deux hommes célèbres ne se séparèrent que comme deux vrais amis.

“Une maladie de poumon, sur laquelle on se trompa à l'origine, dit Clément, maladie qui fut traitée comme une hydropisie, l'emporta le 26 mars 1827, à l'âge de 57 ans. Sur son lit de mort, il manifesta les plus vifs sentiments de piété, et reçut les sacrements de l'Église, à l'édification de tous les assistants.”

Quand on sut la triste nouvelle, une consternation générale se répandit dans la ville. Plus de trente mille personnes suivirent le convoi funèbre ; huit maîtres de chapelle portaient le drap mortuaire et trente-six artistes tenaient des flambeaux à la main. Le *Requiem* de Mozart fut exécuté pour les obsèques dans l'église des Augustins. Les restes du grand homme furent

déposés au cimetière de Währing, près de Vienne, et peu de temps après un monument fut élevé sur sa tombe.

Trois hommes aussi différents par le génie que par le caractère, dit Scudo, ont créé la musique instrumentale, et ce magnifique poème qu'on nomme la symphonie : ce sont Haydn, Mozart et Beethoven. . . Celui-ci dépasse ses deux immortels prédécesseurs par la sublimité de l'inspiration lyrique, par le pittoresque de l'instrumentation, par le charme irrésistible d'une fantaisie puissante, dont les mirages s'entremêlent au pathétique de la passion. C'est ce caractère qu'on trouve dans les compositions instrumentales de Beethoven, qui le distingue d'Haydn et de Mozart, et qui rattache ce merveilleux génie au XIXe siècle(2).

“Beethoven a élevé à son plus haut degré de perfection l'art difficile de mélanger les timbres, de manier les forces instrumentales. Avec lui l'ancienne symphonie a dit son dernier mot, et, pour trouver des effets nouveaux, les compositeurs ont dû altérer ce genre et entrer dans une voie que le grand maître lui-même a indiquée(3).”

“Symphonique entre tous, le génie de Beethoven, dit M. C. Bellaigue, l'est deux fois et comme à deux degrés. Il l'est premièrement par la polyphonie même, c'est-à-dire par la multiplicité des instruments ou des parties. Il l'est encore, et peut-être davantage, par une faculté essentiellement allemande et que Beethoven a possédée au plus haut point : la faculté de suivre une pensée, et tout en la suivant, de la développer et de l'accroître ; d'en déduire ou d'en arracher, fût-ce par la violence, tout ce qu'elle contient. Beethoven a décrit lui-même cette opération, qui, chez lui, n'était pas seulement une habitude de l'esprit, mais de l'âme : “ Du foyer de l'enthousiasme, disait-il, je laisse échapper de tout côté la mélodie ; haletant, je la poursuis, je la rejoins : elle s'envole de nouveau, elle disparaît, elle plonge dans une foule d'émotions diverses ; je l'atteins encore ; plein d'un ravissement fougueux, je la saisis avec délire ; rien ne saurait plus m'en séparer ; je la multiplie dans toutes les modulations, et au dernier moment je triomphe enfin de ma première idée musicale. C'est là la symphonie.”

(Le Noël)

J.-M. BOUILLAT

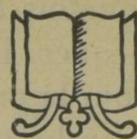
(2) SCUDO, *Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1857.

(3) LA VOIX, *Histoire de l'instrumentation*, p. 357.



CHRONIQUE LITTÉRAIRE

“Dans la brise du Terroir”



MONSIEUR Alphonse Désilets nous a donné, l'automne dernier, *Dans la brise du Terroir*, quelques soixante poèmes dont trente-trois avaient été couronnés au concours d'Action Intellectuelle en 1921. Il eut, à cette occasion, l'amabilité de m'adresser, avec ses hommages personnels, un exemplaire de son ouvrage. Journaliste imberbe et nouveau venu, j'en fus, comme vous pensez bien, fort flatté. Et, dès ce moment, je me promis de consacrer à ces poèmes une étude aussi complète que me le permettrait mes moyens et l'espace où je loge dans l'Apôtre, ma chronique mensuelle.

Je me l'étais promis, le loisir m'a manqué. Ayant eu, un peu plus tard, le plaisir de connaître l'auteur, je m'excusai à ma courte honte, mais en avouant que, peut-être, le scrupule de répandre autour de ses vers, que j'aimais, une prose trop quelconque, m'avait un peu paralysé. Et je reçus alors la plus aimable des permissions. J'en profite, aujourd'hui, pour causer, à la bonne franquette avec mon lecteur, de l'œuvre de M. Désilets.

*

* *

On a écrit récemment que M. Désilets avait pour maître Louis Mercier. Le choix est beau. Mercier, poète rural, dont l'œuvre est toute pleine d'humanité et de foi, et à qui un critique sérieux ne donne d'autre parenté poétique que celle de Virgile, Dante et Mistral, est l'un des plus grands poètes de la France contemporaine. Oublié ou méconnu des lettrés qui font les réputations littéraires, parce que poète d'aucun clan, et parce qu'il dédaignait de se rendre intéressant, lui et son catholicisme, en torturant la syntaxe française comme Claudel et Péguy, Mercier avec un beau talent, a décrit les impressions, les images évoquées dans sa grande âme, par la nature agreste, la maison paysanne, la ferme ancestrale, les sublimes splendeurs de sa foi.

Ce poète a dédaigné les applaudissements de l'heure, la publicité à la Rostand, il sera cependant en bonne place dans l'histoire littéraire, et

jamais il n'a manqué de lecteurs. Ses Pierres sacrées jetées dans le public, après la guerre, en sont, déjà, à leur sixième ou septième édition.

On ne peut donc reprocher à M. Désilets un choix aussi judicieux. D'autant que Mercier, son talent — nourri à une civilisation avancée — mis à part, par son origine paysanne, sa foi catholique, et sa pensée imprimée, est presque de chez nous.

Mais M. Albert Lozeau reproche au disciple de suivre le maître de trop près, de l'imiter servilement. Et M. Lozeau a raison, si l'on est sévère. Néanmoins on commet tant de plus gros péchés en ce genre ! Récemment Louis Latzarus nous apprenait, dans la Revue Hebdomadaire qu'Anatole France a emprunté trois pages entières à Grégoire de Tours et sans leur faire subir la moindre transformation. Enfin M. Désilets serait mieux de se montrer plus original, s'il le veut bien.

*

* *

N'allez pas croire, toutefois, que, même à la suite de Mercier, un poète quelconque pouvait nous donner *Dans la brise du Terroir*.

Se choisir un bon maître est un grand mérite ; se montrer disciple de talent vaut mieux. L'inspiration de M. Désilets n'est pas toujours égale, sans doute, et il ne faut pas s'en scandaliser, puisque le bon Homère lui-même quelquefois sommeille, mais il nous procure parfois de véritables jouissances. Ainsi lorsqu'il parle d'une voix virile et vibrante du labour de la terre, de “ la maison ” :

“ Fidèle au souvenir des jours laborieux,
Où j'ai peiné conformément au dur précepte,
Je reverrai surgir de terre, sous nos yeux,
La forêt primitive et dont l'ombre intercepte
La lumière joyeuse et douce du matin,
Et notre humble maison, le berceau de ma race
Telle que je la vie en un rêve lointain,
Me réapparaîtra faraute dans sa grâce.”

(Page 141)

Le poète est terrien, en effet, amoureux de la terre jusque par vocation. Sous des couleurs que notre pauvreté artistique ignorait, il nous invite à quitter la ville et nous présente la "grande amie", avec une dilection charmante. Il nous émeut lorsqu'il dit avec tant de vérité:

" Laisse derrière toi la cité turbulente
Et n'en regrette pas le confort énervant. . .

.....
Viens-t'en goûter un peu de bonheurs moins factices!
.....

.....
Nous partirons tous deux à travers les campagnes.
Je te découvrirai des sites merveilleux
De pâturages gras au penchant des montagnes
Où paissent des moutons, des chevaux et des bœufs.

(Page 46)

Cet air sain et vivifiant qui circule, ici, à travers la pensée rythmée et mesurée du poète, rappelle les parfums de la terre labourée et fumante sous le soleil du printemps, ou la senteur des foins coupés. Et la simplicité de l'"invitation" fait un peu songer aux poèmes d'un autre rural, Paul Harel, le poète aubergiste.

Et puis, si vous voulez connaître toute l'affection de M. Désilets pour "l'habitant" et les choses de chez nous, lisez la pièce "Le feu sous la cendre" et cette autre "La genèse du pain" que M. Lozeau trouve trop apparentée à la "Genèse du vin" de Mercier. Parcourez "A l'homme des champs" et "Mon jardinnet", et encore les douze vers du "Le laboureur l'a dit" — cette dernière pièce malheureusement, par le rythme, la disposition des vers, et même la pensée, trop proche de pièces similaires du maître.

*

* *

Et le poète n'est pas moins heureux, du reste, tout au contraire, s'il chante la forêt canadienne, la mer, nos pêcheurs. M. Lozeau a remarqué "La rentrée des pêcheurs":

" La mer sera méchante au large
Les pieds-de-vent l'ont annoncé
Et la mouette a devancé
Les signaux du maître-de-barge.

(Page 103)

Ce poème est peut-être le meilleur du recueil Dans la brise du Terroir si l'on note qu'ici la personnalité du poète s'accuse nettement, et sans l'ombre d'un trait qui lui soit étranger.

Voyez encore cependant le beau morceau intitulé "Les bois de mon pays"

" Les bois de mon pays sont tout un monde intime
Où les arbres sont doux, religieux et grands ; . . .

.....
Les chênes sont pleins de choses mystérieuses
Qui hantent leur mémoire fidèle au passé.
Car, naguère, combien de luttes ténébreuses
Ont jeté de l'effroi dans leurs cœurs offensés !"

(Page 110)

*

* *

La rime qui ennuyait tant le vieux Boileau, semble toute riante et facile pour M. Désilets. Mais il arrive aussi — revers de médaille — que son vers soit de construction trop facile, et la langue du poète floue ou maladroite. A moins qu'elle ne soit coquette. Car le poète commet avec beaucoup d'esprit des riens aimables, de petites pièces remplies d'ajeterie, et qui n'ont pas évidemment le souffle vigoureux des strophes sur la terre canadienne, ses forêts, ses lacs et ses baies.

*

* *

Né dans le comté de Lotbinière, comme Lemay, le vieux poète de notre terroir, M. Désilets me paraît de taille à recueillir sa succession, et à nous donner mieux même que les Gouttelles.

Car M. Desilets possède son métier et le travail lui apportera, certes, une syntaxe plus sure, une langue plus concise. Qu'il garde donc le maître si bien choisi ; qu'il l'imite dans son dédain du travail d'orfèvrerie sur des riens ; qu'il caresse comme Mercier le vers rempli jusqu'au bord par l'idée saine, et d'où se dégage la senteur des choses du terroir : mais qu'il devienne plus ferme et plus personnel, et nous saluerons joyeusement en M. Désilets, l'un des meilleurs poètes de chez nous.

Ferdinand BÉLANGER.

LA POMME

Bébé a une superbe pomme. Sa sœur Lili en a fort envie.

Lili — Dis, Bébé, jouons à Adam et Eve, veux-tu ?

Bébé — Oui, tu me tenteras... et moi... je mangerai la pomme !

EPHEMERIDES CANADIENNES

OCTOBRE 1923

1 — Le R. Père Dumas, visiteur général des Clercs Saint-Viateur au Canada, est nommé provincial de cet ordre à la place du R. Père Charlebois qui devient supérieur du Collège de Joliette.

— On croit que les pertes dans la faillite de la "Home Bank of Canada" atteindront la somme de \$20,000,000.

— Deux projets de loi adoptés à la dernière session fédérale, entrent en force avec le premier de ce mois : la loi des faillites, qui abolit les syndic autorisés, et la loi de l'Accise obligeant l'apposition d'un timbre spécial sur les chèques, les reçus, etc., à la place des timbres-poste.

2 — On annonce qu'un nouveau monastère des Sœurs Adoratrices du Précieux Sang va d'établir bientôt dans la ville épiscopale de Prince-Albert, en Saskatchewan. Les fondatrices sont fournies en partie par le monastère du Précieux-Sang de Joliette.

— Les religieuses enseignantes de la Providence de Saint-Brieuc, qui ont plusieurs pensionnats dans l'ouest canadien, viennent de fonder un noviciat de leur ordre à Prud'homme, en Saskatchewan.

— A une réunion des délégués de l'Union régionale de Québec des Caisses Populaires, on décide de créer une Caisse centrale dans la région de Québec.

3 — A la suite du rapport fait par le curateur de la défunte "Home Bank of Canada", le président Daly, les directeurs Gough, Russell et Wood, ainsi que le comptable en chef Smith, sont arrêtés. Ils sont remis en liberté sous de forts cautionnements.

4 — "L'Arctic", commandé par le capitaine Bernier, arrive à Québec après un voyage de près de trois mois dans les régions polaires.

— M. l'abbé H.-A. Scott, curé de Sainte-Foy, est nommé chanoine honoraire du Chapitre métropolitain de Québec.

— Au cours du mois de septembre dernier, cinquante navires océaniques ont fait escale à Québec, ce qui représente une légère diminution sur le mois d'août précédent. Jusqu'à date, 3,289,197 minots de grain ont été amenés à notre port, d'où il en a été expédié déjà 2,800,706 minots.

6 — M. Lloyd George, ex-premier ministre de la Grande-Bretagne, accompagné de sa femme et de sa fille, arrive à Montréal, où il est reçu princièrement.

— A Nicolet, à l'âge de 82 ans, décède M. l'abbé Thomas Quinn, ancien curé de Saint-Thomas de Pierreville. C'est lui qui, lors du Congrès de la Langue française à Québec, en 1912, prononça un discours qui provoqua une si vive émotion.

7 — A Saint-Hyacinthe, ont lieu des fêtes solennelles à l'occasion du cinquantenaire de l'arrivée des Dominicains au Canada. Mgr Félix Couturier, O.P., évêque d'Alexandria, célèbre la messe pontificalement à l'église de Notre-Dame du Rosaire, et le R. R. Père Proulx, provincial des Dominicains, prononce le sermon.

8 — Devant une assistance de 10,000 personnes, à l'Aréna de Montréal, M. Lloyd George célèbre les grandeurs et les mérites du Canada qui s'est illustré dans la guerre de 1914-1918.

9 — Dans la ville de Joliette, sous la présidence de S. G. Mgr Guillaume Forbes, se tient un congrès diocésain du Tiers-Ordre franciscain. Sa Grandeur célèbre la messe d'ouverture et Mgr Eustache Dugas, V.G., curé de St-Lin des Laurentides, prononce le sermon. Le diocèse compte 4,800 tertiaires.

— L'hon. juge L.-P. Brodeur prend congé de ses collègues de la Cour Suprême. Il est officiellement annoncé qu'il a accepté le poste de lieutenant-gouverneur de la province de Québec. Il prêtera serment d'office le 31 octobre prochain.

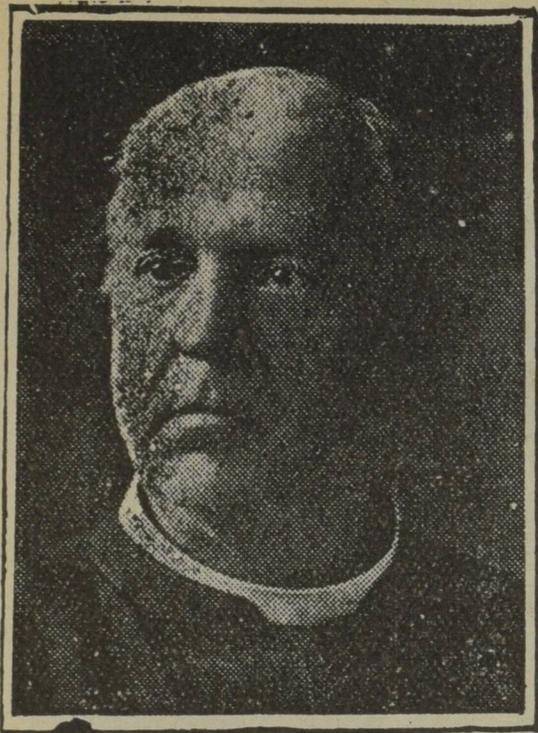
— S. M. le roi George V donne audience à notre premier-ministre fédéral, le T. Hon. M. Mackenzie King, en son palais de Buckingham.

— Le ministère des Finances, à Ottawa, confirme la nouvelle, annoncée de Londres, que la Roumanie vient d'effectuer un premier paiement de \$479,000 en acompte sur le prêt que lui avait fait le Canada.

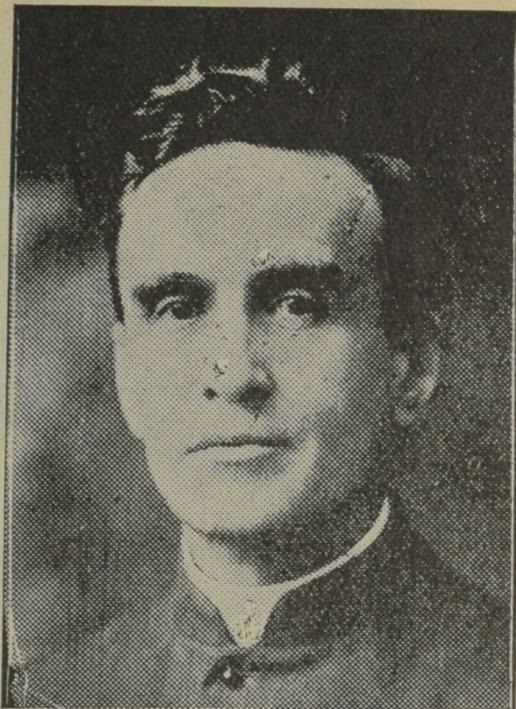
10 — A Québec, dans la chapelle extérieure du Séminaire, la cathédrale *pro tempore*, s'ouvre le Synode diocésain. Mgr C.-A. Marois, doyen du chapitre, chante la messe d'ouverture, et M. le chanoine H.-A. Scott, curé de Sainte-Foy, prononce le sermon. Le Synode se terminera demain.

12 — Le feu détruit l'entrepôt de la Cie Georges Tanguay Limitée, marchand de grain de la ville de Québec.

13 — S. A. R. le Prince de Galles, qui a passé un mois sur un ranch qu'il possède dans l'Ouest canadien, s'embarque à Québec pour



FEU L'ABBÉ F.-X. BURQUE



M. LE CHANOINE H.-A. SCOTT

l'Angleterre à bord de l' "Empress of France". Le prince voyage incognito sous le nom de Lord Renfrew.

— A un mille de Chippewa, Ont., a lieu le dévoilement d'un monument élevé sur le champ de bataille de 1812. Le plan de ce monument a été fourni par la Commission des sites historiques et des monuments du Canada.

16 — On annonce que les chanteurs romains, sous la direction de Mgr A. Rella, sous-directeur musical de la Chapelle Sixtine, qui sont actuellement en tournée aux États-Unis, viendront donner un concert sacré à Québec le 3 novembre prochain.

18 — Dans la basilique d'Ottawa, a lieu la consécration épiscopale de S. G. Mgr Louis Rhéaume, O.M.I., évêque d'Haileybury. S. G. Mgr Emard, est l'évêque consécrateur ; il est assisté de NN. SS. Scollard et Limoges.

Le sermon est prononcé en français par S. G. Mgr Rouleau, O.P., évêque de Valleyfield, et en anglais, par M. le chanoine Cavanagh, curé d'Almonte.

19 — Le Réseau National Canadien a chargé et fait circuler, entre le premier et le quinze octobre courant, 15,533 wagons de grain, soit 3,341 de plus qu'au cours de la période correspondante, l'an passé.

20 — " Je ne crois pas que le gouvernement ni le peuple du Canada soient en mesure de prendre au sérieux le projet de canalisation maritime du Saint-Laurent supérieur, jusqu'à ce que l'entreprise ait été scrutée à fond par une commission d'ingénieurs représentant les intérêts canadiens ", vient de déclarer l'honorable M. King, ministre des Travaux publics dans le gouvernement du Canada.

— Le gouvernement canadien reçoit par Sir Leicester Harmsworth, en mémoire de son frère Lord Northcliffe, plusieurs documents historiques de la plus haute importance au sujet du Canada. Ces documents sont actuellement étudiés par le Dr A.-G. Doughty, archivist canadien.

21 — A Montréal, dans l'église Notre-Dame, se tient un congrès de zélateurs et de zélatrices de la Propagation de la Foi. Les délégués représentent environ quatre-vingts paroisses.

22 — Aux élections complémentaires qui ont lieu aujourd'hui dans quatre comtés de la Province de Québec, Abitibi, Brome, Yamaska et Richmond, les quatre candidats du gouvernement Taschereau l'emportent avec de bonnes majorités.

— A sa résidence de Saint-François d'Assise, Québec, décède, à l'âge de 72 ans et 6 mois, M. l'abbé F.-X. Burque, ancien curé de Fort-Kent, Maine. Feu M. Burque habitait Québec depuis dix-huit ans. Le défunt était un savant distingué et un littérateur de marque.

23 — On apprend qu'une pulperie sera bientôt établie, à Cap-Rouge, à deux pas de Québec. Cette nouvelle usine serait construite par la Saint Regis Pulp Co., qui possède plusieurs moulins dans le bas du fleuve.

— La Commission Royale d'enquête sur le transport du grain arrive à Québec, et ses séances commenceront demain aux bureaux de la Chambre de Commerce.

24 — Deux jeunes gens de notre région, M. l'abbé Jules Falardeau, de Québec, et M. Antonio Desjardins, de Saint-Philippe de Néri, partent pour la Belgique. Ils s'en vont au noviciat des Bénédictins de Saint-Wandrille, à Conques. On sait qu'une maison de cet ordre



S. G. MGR LOUIS RHÉAUME, O.M.I.
le nouvel évêque d'Haileybury.

existe au Canada, à Saint-Benoît du Lac, au comté de Brome.

— A l'observatoire de l'Université McGill, à Montréal, on enregistre, dans la journée, une chute de 2.80 pouces de pluie. C'est la plus forte proportion, pour le mois d'octobre, qu'ait jamais connue l'observatoire, depuis sa fondation. Vers 10 heures de l'avant-midi, l'averse donnait une moyenne d'eau de $1\frac{1}{2}$ pouce à l'heure.

25 — On vient de connaître le résultat du recensement que viennent de faire les évaluateurs de Québec. La population de notre ville est de 116,488 âmes, soit une augmentation de plus de six mille âmes sur le résultats du dernier recensement.

— On apprend de Stockholm que le prix Nobel, pour la médecine, est décerné, cette année, au Dr F.-G. Banting et au Dr J.-J.-R. MacLeod, de Toronto, qui ont découvert l'in-

suline. C'est la première fois qu'un canadien obtient ce prix.

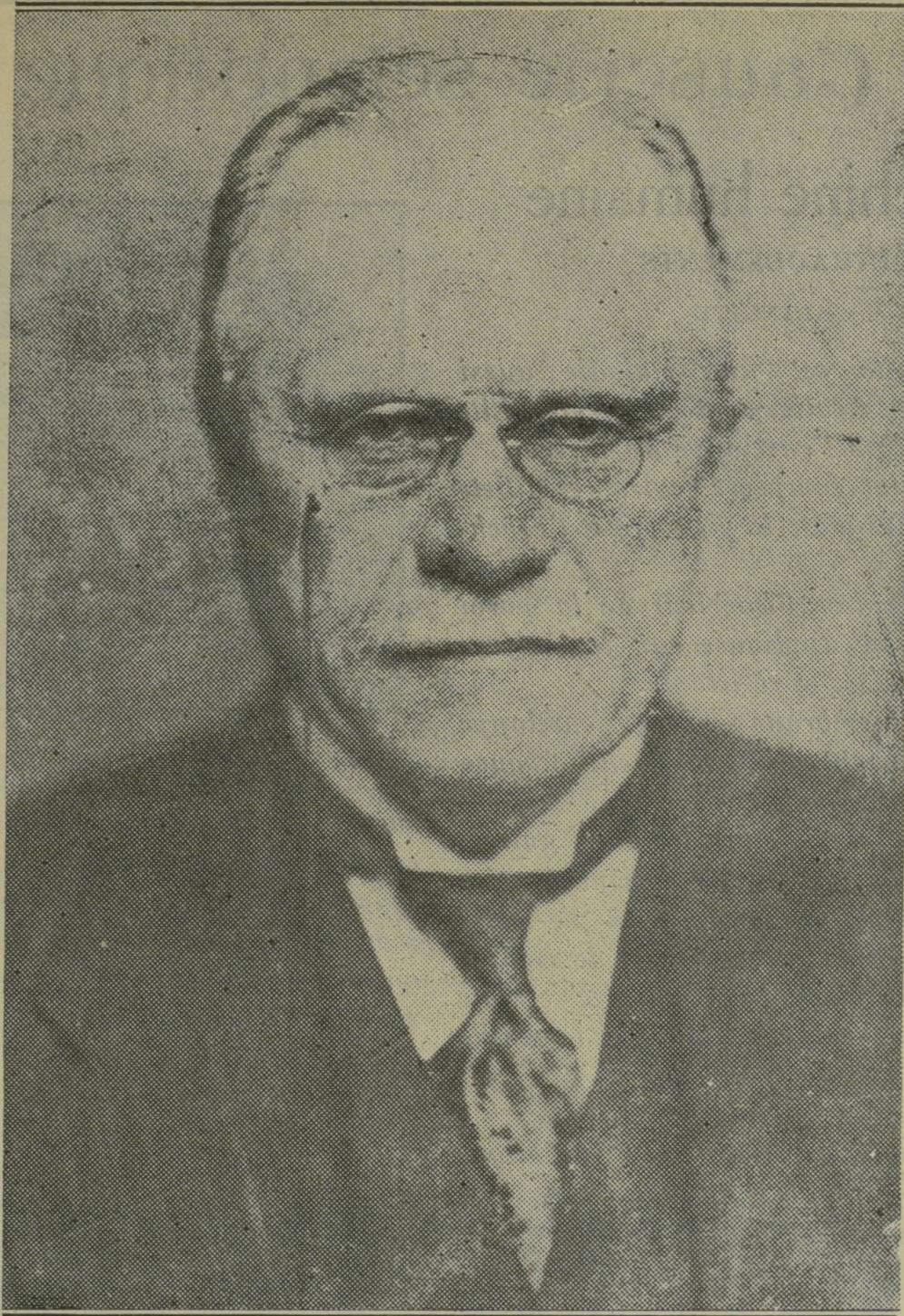
28 — L'Église de Québec célèbre le trentecinquième anniversaire de la consécration épiscopale de son auguste chef, Son Éminence le cardinal Bégin.

— A l'Hôtel-Dieu de Campbellton, N. B., décède à l'âge de 71 ans, M. Auguste-T. Léger, depuis six ans député fédéral de Kent, N. B.

— M. le chanoine J.-N. Gignac, du Séminaire de Québec, est nommé par le Saint Siège, président du Conseil national du Canada oriental pour la Propagation de la Foi.

— M. Frédéric Dorion, avocat de Québec, est élu président du Comité régional québécois de l'A. C. J. C., en remplacement de M. Édouard Coulombe, démissionnaire, au congrès régional qui a lieu aujourd'hui à Loretteville.

— Au Patronage de la Côte d'Abraham, à Québec, on célèbre le 25ème anniversaire de la



L'HONORABLE LOUIS-PHILIPPE BRODEUR
le nouveau lieutenant-gouverneur de la province de
Québec.

fondation de la Maison de famille, œuvre destinée à secourir les orphelins-apprentis.

30 — S. G. Mgr F.-X. Ross convoque à Saint-Bonaventure une assemblée des principaux citoyens de son diocèse. On y remarque la présence des députés fédéraux et provinciaux de la Gaspésie, de l'hon. J.-H. Kelly, conseiller législatif, de Sir Henry Thornton, président, et de plusieurs autres officiers des Chemins de fer nationaux. Le but de cette assemblée est de montrer l'importance de la péninsule gaspésienne et de demander à la Commission des C. N. R. d'acquiescer les voies ferrées de la Gaspésie.

31 — L'hon. L.-P. Brodeur, le nouveau lieutenant-gouverneur de la Province de Québec, entre en fonction aujourd'hui après avoir

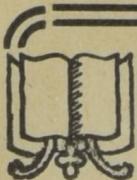
prêté serment entre les mains de M. Lemaire, greffier du Conseil privé.

— A la réunion du cabinet provincial, l'ouverture de la session à Québec est fixée au 17 décembre.

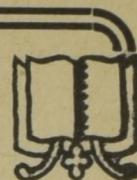
PAR CE TEMPS DE VIE CHÈRE

Le maître — Vous aurez cinq cents vers à copier !...

L'élève — Ah ! bien, maman ne voudra jamais ; le papier est trop cher !...



Gauserie scientifique



La machine humaine

SES DÉTRAQUEMENTS

LA MÉNINGITE

LA méningite est une maladie aussi grave que relativement fréquente. Elle a pour siège l'enveloppe du cerveau. Celle-ci est composée de trois feuillets superposés : la dure-mère, la pie-mère et l'arachnoïde.

La dure-mère tapisse l'intérieur de la paroi crânienne. Fortement appliquée sur la surface osseuse, elle est épaisse et résistante.

La pie-mère, membrane mince, enveloppe le cerveau proprement dit, dont elle épouse toutes les anfractuosités.

L'arachnoïde est placée entre les deux autres. Elle forme une poche dont les parois sont accolées l'une à la dure-mère, et l'autre à la pie-mère. C'est dans cette poche que se trouve le liquide appelé céphalo-rachidien, parce qu'il circule à la fois autour du cerveau et autour de la moelle épinière.

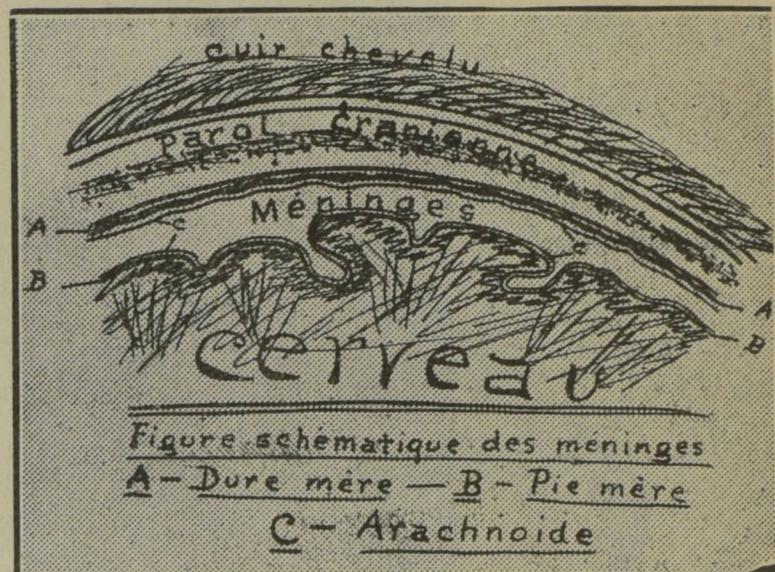
La méningite vulgaire, celle que l'on désigne d'ordinaire sous ce nom, est constituée par l'inflammation de la pie-mère, et du feuillet arachnoïdien qui y est accolé. L'inflammation de la dure-mère est très rare.

* * *

Les coups, les chutes, les insolation, les refroidissements peuvent la causer. Mais beaucoup plus souvent elle est due à une infection. Elle peut donc éclater au cours de toutes les maladies microbiennes ; l'inflammation de poumons, surtout d'origine grippale, et la fièvre typhoïde sont les affections au cours desquelles elle se rencontre le plus fréquemment.

Mais le microbe qui, dans la grande majorité des cas provoque la méningite, est le bacille de Koch. La méningite tuberculeuse est donc la plus fréquente.

Sa renommée est sinistre, car beaucoup ont eu l'occasion d'en observer l'évolution.



La méningite éclate parfois brusquement, surtout à la suite de coups ; mais lorsqu'elle est d'origine tuberculeuse, ce qui arrive le plus souvent, son début est lent, et pendant plusieurs semaines les compagnons ordinaires du malade ont l'occasion de remarquer qu'il devient triste et change de caractère.

* * *

La maladie déclarée se caractérise par trois grands symptômes : le mal de tête, la constipation, les vomissements.

Le mal de tête est violent, persistant.

La constipation est opiniâtre, rebelle aux médicaments.

Les vomissements se produisent avec la plus grande facilité, quel que soit l'état du tube digestif.

Le délire est fréquent ; il est bruyant et parfois furieux. La fièvre est moyenne. Les contractures (crampes) peuvent frapper un grand nombre de muscles, d'où résultent, surtout à la figure, des apparences spéciales. Souvent le noir de l'œil n'a pas la même grandeur dans les deux yeux ; souvent aussi, il y a strabisme, c'est-à-dire que le malade louche.

Un autre signe particulier est le cri tout à fait caractéristique que poussent presque continuellement les malades, surtout les jeunes. Ce cri, bref et plaintif, se répète à intervalles plus

ou moins rapprochés. On lui a donné le nom de cri hydrencéphalique.

* * *

Les symptômes que nous venons de décrire sont ceux de la première période, appelée période d'excitation, et qui dure de quelques jours à deux semaines.

La seconde période est celle de la dépression. Elle donne souvent aux parents un faux espoir car l'état du malade paraît s'améliorer. Le mal de tête diminue ; les vomissements se calment, puis disparaissent. La fièvre tombe. L'agitation fait place à un calme qui devient bientôt de la torpeur. Le ventre, surtout chez l'enfant, est rétracté, "creusé en bateau". Le malade paraît parfois oublier de respirer. C'est cependant à cette période qu'apparaissent les convulsions, soit généralisées, soit localisées à un côté, à un membre.

Puis le plus souvent ces convulsions sont suivies de paralysies, qui annoncent la troisième

période. Ces paralysies affectent un côté du corps, ou un membre, ou un organe. La fièvre reparait ensuite, le pouls devient rapide, le ventre se ballone, la respiration s'embarrasse, le malade perd connaissance et meurt le plus souvent, emporté par les progrès de l'asphyxie.

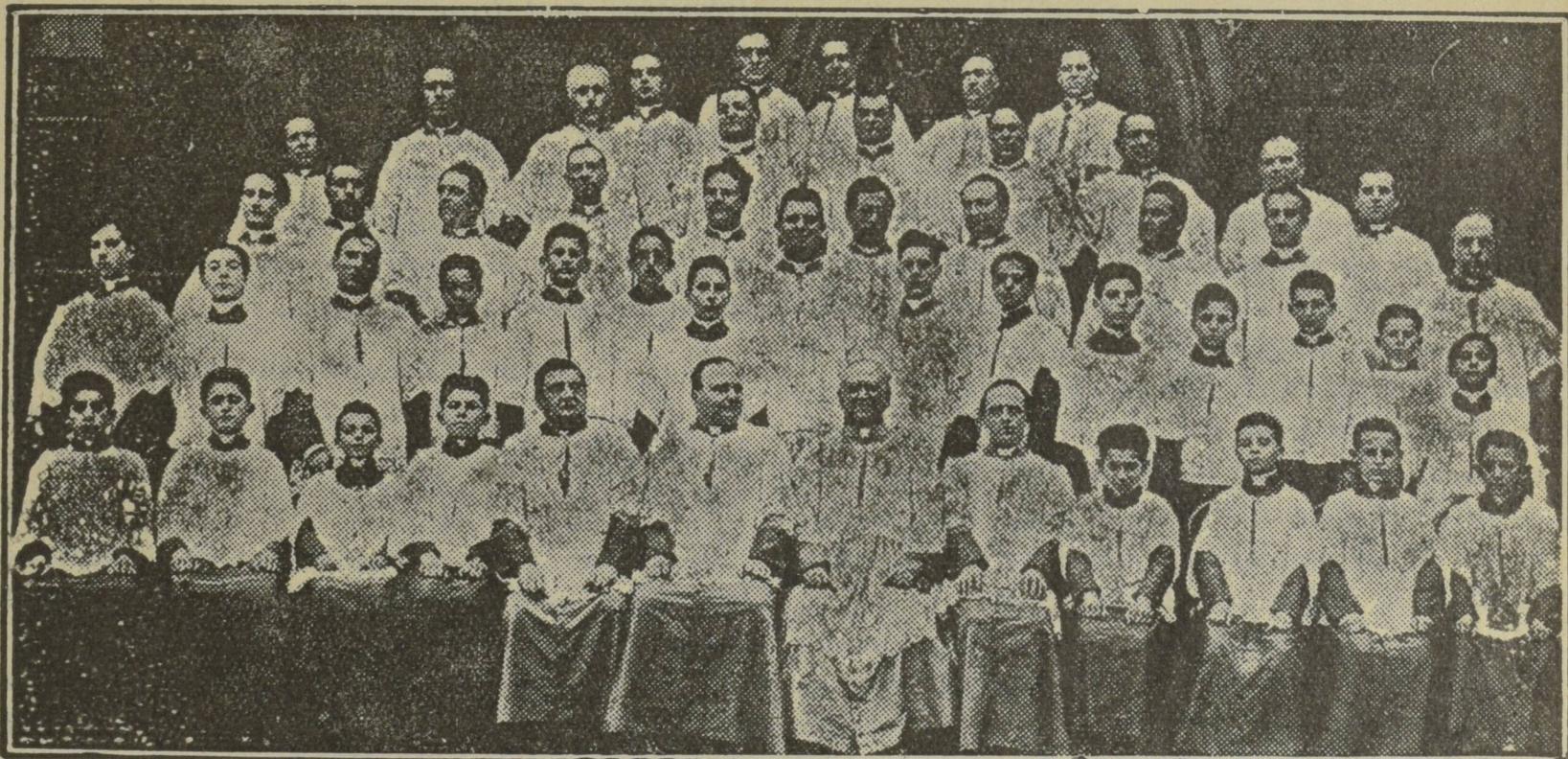
* * *

Les guérisons sont relativement rares, et lorsqu'elles se produisent, la maladie laisse très souvent des traces, dont les principales sont les paralysies, l'aliénation mentale, ou du moins l'affaiblissement de l'intelligence.

La convalescence — chez ceux qui guérissent — est toujours exceptionnellement longue.

La médecine est pratiquement impuissante devant cette terrible maladie. Depuis un certain temps la chirurgie commence à entrer en scène avec quelque succès, non pas tant pour guérir la maladie aiguë, que pour améliorer l'état d'un malade qui lui a résisté.

LE VIEUX DOCTEUR.



LES CHANTEURS ROMAINS A QUÉBEC

On voit au centre Mgr A. Rella, sous-directeur perpétuel de la Chapelle Sixtine.

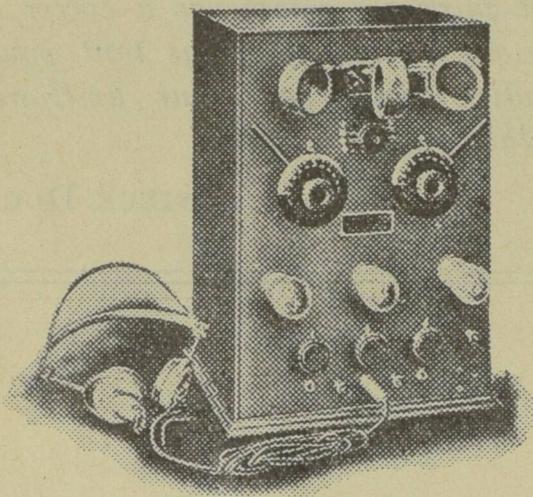
RADIO

— I —

LES TUBES A VIDE

CE qui frappe davantage l'attention du profane qui, pour la première fois, jette la vue sur le mécanisme intérieur d'un appareil de Radio, ce sont : les lampes.— Ces lampes, de quoi sont-elles faites, quel rôle viennent-elles jouer dans la réception à distance de la parole ou de la musique.

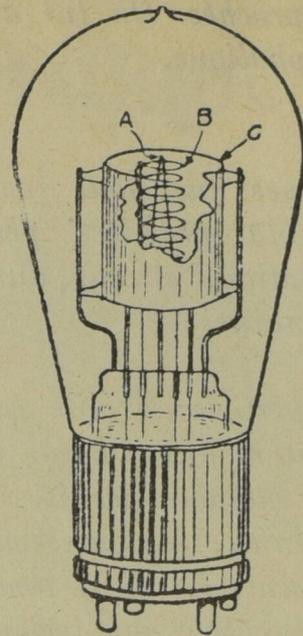
C'est ce que nous allons essayer d'expliquer le plus simplement possible.



Appareil récepteur avec lampes

1° CONSTRUCTION DE LA LAMPE

La lampe utilisée dans le Radio ressemble beaucoup, au moins dans sa forme extérieure, à nos ampoules électriques ordinaires. Elle consiste en une ampoule en verre, où on a fait le vide à un haut degré. Elle contient trois éléments : le filament, la grille et la plaque. Dans la figure ci-dessous (a) est le filament, fait généralement de fil de tungsten ; (b) est la grille qui consiste en un fil fin enroulé en spirale autour du filament, sans cependant lui toucher ; (c) est la plaque : feuille métallique très mince qui entoure la grille et le filament.— A la base du tube, on voit quatre points de contact, dont le premier pour la grille, le second pour la plaque, et les deux autres pour chacune des deux extrémités du filament.



Tube à vide : audion

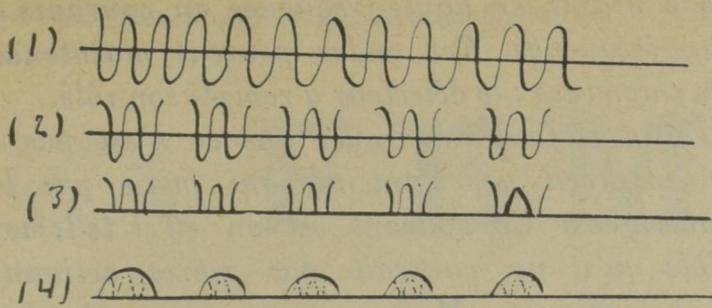
2° RÔLE DE LA LAMPE COMME DÉTECTRICE

Dans la réception du Radio, c'est, non pas l'effet lumineux de la lampe qu'on utilise, mais plutôt son effet calorifique interne ainsi que quelques autres propriétés dues à sa construction spéciale.

Les ondes transmises par les postes d'émission et absorbées par l'antenne du poste de réception sont des courants alternatifs oscillants, dont la fréquence s'élève à au-delà de 1,000,000 de vibrations par seconde. Ces courants de haute fréquence sont trop rapides pour actionner le diaphragme des acoustiques; ils sont aussi de beaucoup au-dessus de l'audibilité de nos oreilles qui ne peuvent percevoir guère au-delà de 10,000 vibrations par seconde. De plus ces courants alternatifs tendent à se neutraliser par leurs actions successivement contraires sur le diaphragme des acoustiques.

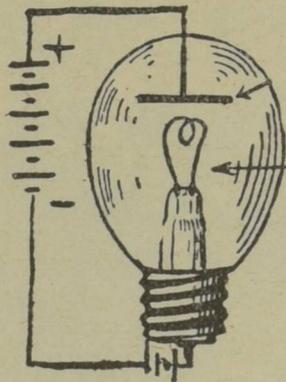
Il faut donc pour entendre un signal de Radio un dispositif quelconque qui diminue et rectifie les vibrations reçues par l'antenne ; et ce dispositif s'appelle : un détecteur.

Dans la figure ci-dessous le N° 1 indique les ondes oscillants à haute fréquence, telles que reçues par l'antenne ; le N° 2 représente ces ondes divisées en groupes se succédant à une rapidité de basse fréquence, par conséquent devenues audibles ; le N° 3 nous montre ces mêmes ondes après leur rectification, et enfin le N° 4, la manière dont répondent les acoustiques



De tous les détecteurs inventés, à partir du tube à limaille de fer de Branly jusqu'au détecteur à cristal de galène, il n'y en a pas de plus efficace que celui du tube à vide ou de la lampe audion. C'est vraiment cette lampe qui a permis la radio-téléphonie, c'est par elle aussi que le Radio, en général, a fait ce pas de géant dont on s'étonne encore.

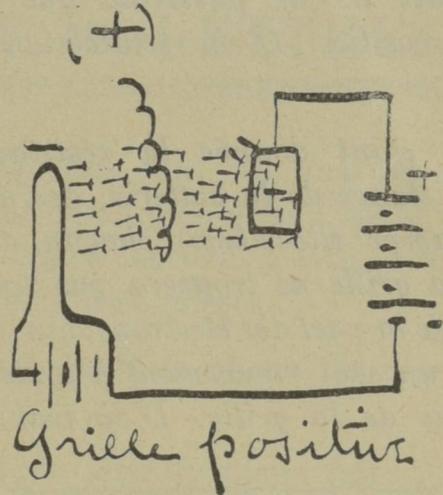
Il y a plusieurs années, Edison avait découvert que lorsqu'on chauffe au moyen d'une pile le filament d'une ampoule électrique dans laquelle on a, au préalable, introduit une plaque métallique, le courant d'une batterie extérieure reliée au filament et à cette plaque, passe de l'un à l'autre mais toujours dans une seule et même direction. Plus tard Fleming, un savant anglais, appliqua cette découverte au Radio, et il en retira un excellent détecteur qu'il appella lui-même : valve de Fleming, à cause précisément de cette propriété qu'elle avait de rectifier les courants alternatifs.



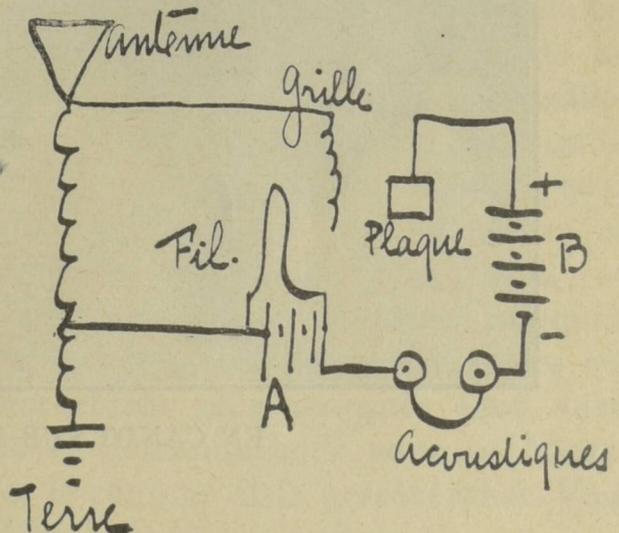
Effet d'Edison et valve de Fleming

De Forest, un expérimentateur américain, vint, quelque temps après, ajouter à la valve de Fleming un troisième élément, qui en a fait la lampe d'aujourd'hui. Cet élément, c'est la grille.— La grille interposée entre le filament et la plaque sert de contrôle aux courants qui passent entre ces deux éléments ; c'est l'officier de police qui contrôle la circulation des électrons à l'intérieur de l'ampoule. Lorsque le filament est allumé et que la plaque est chargée d'un potentiel positif, les électrons (c'est-à-dire les

charges négatives) sautent du filament à la plaque : car les charges de noms contraires s'attirent. Interposons maintenant la grille entre ces deux éléments, et chargeons-la d'électricité positive, elle va augmenter la puissance d'attraction qu'a la plaque sur les électrons. Si au contraire, on la charge d'électricité négative, elle va mettre comme un obstacle à leur passage ; car les charges de mêmes noms se repoussent.



Pour comprendre maintenant l'action de la lampe comme détectrice, nous n'avons plus qu'à étendre le circuit ci-dessous :



Les courants de haute fréquence sont reçus par le circuit "antenne-terre". La grille de la lampe, qui est reliée à ce circuit, reçoit des charges alternativement positives et négatives, semblables à celles transmises par le poste d'émission.

Considérons maintenant le circuit, plaque batterie, acoustiques, filament. La plaque étant positive, les électrons du filament vont être attirés; mais ils ne passeront que lorsque la grille sera positive. D'où rectification du courant.

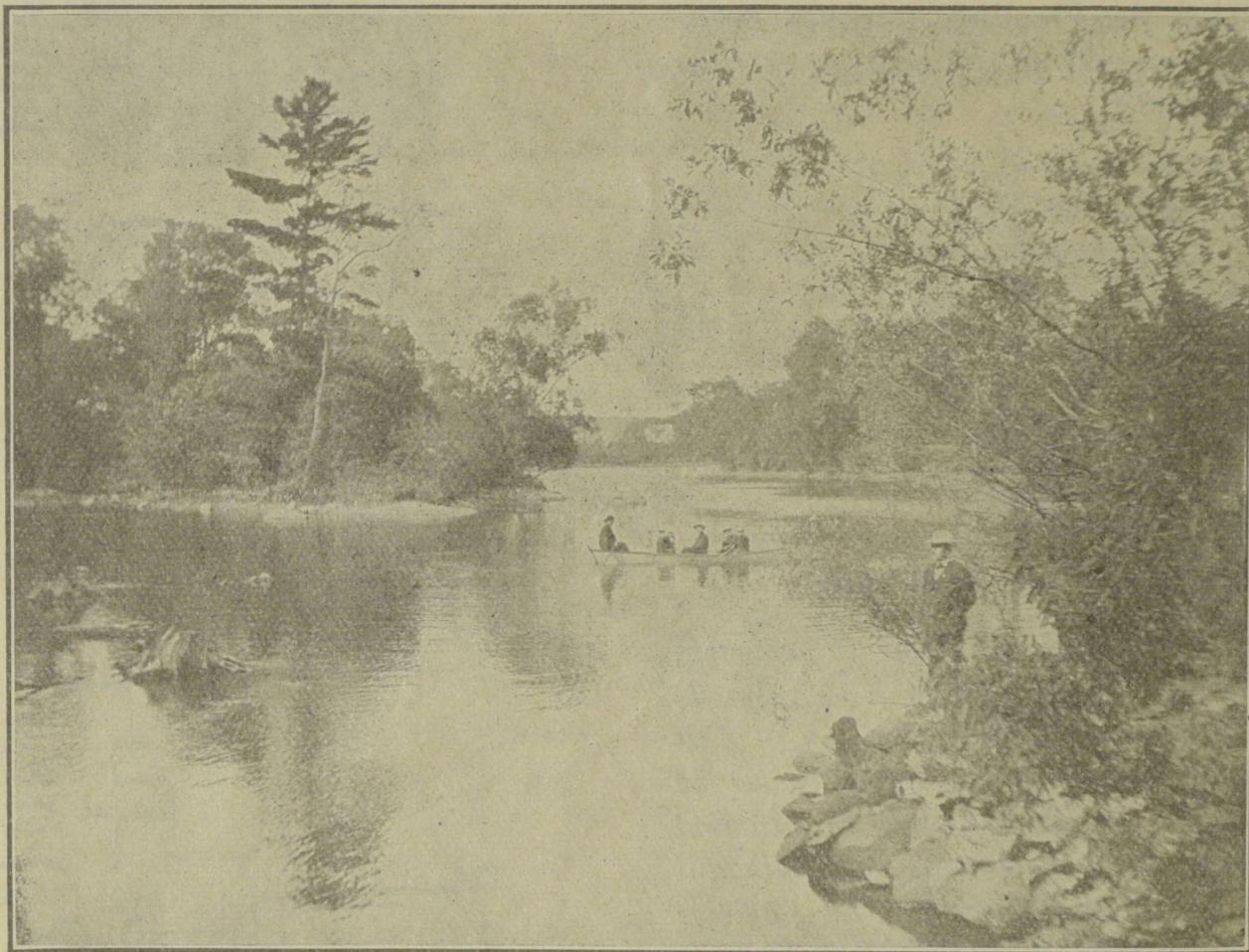
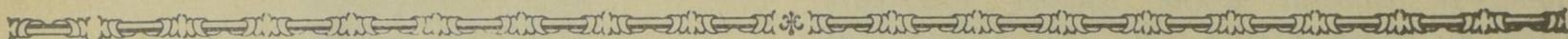
De plus étant donnée la résistance de ce circuit (résistance de la batterie, des acoustiques et de la lampe elle-même) chacun des mouvements de la grille ne trouvera pas une réponse immédiate de la part des électrons, qui répondront plutôt par un seul mouvement à toute une série d'oscillations de la grille. D'où transformation

des courants de haute-fréquence en courants de basse-fréquence. Ces ondes peuvent maintenant être entendues: le détecteur a rempli son rôle.

Enfin il faut remarquer que ce n'est pas le courant reçu par l'antenne qui passe par les acoustiques. Ce courant est en effet tellement faible qu'il ne pourrait pas même actionner les acoustiques. Mais ce que nous entendons c'est le propre courant d'une batterie locale qui est contrôlé par le courant extérieur de l'antenne.

Et voilà pour le rôle de la lampe audion comme détectrice. Généralement on voit dans les appareils deux autres lampes qui apparemment ne diffèrent pas de la première. Ces deux autres lampes, quoique de facture semblable à la détectrice, jouent un rôle tout différent: ce sont les amplificatrices; nous en parlerons dans un prochain article.

L.-M. BOLDOC, ptre.



EN CANOT SUR LA RIVIÈRE DES MILLE-ILES

FEMINA

Nos morts

NOVEMBRE est le mois du souvenir, des prières ferventes pour ceux que nous aimions et qui ne sont plus. Où la mort n'a-t-elle pas creusé des vides? Combien d'existences promises au bonheur, à la vie, au soutien d'êtres chers n'a-t-elle pas fauchées?

Les morts vont vite, dit une vieille ballade oui, les morts vont vite, ils se pressent devant nos yeux, nous les reconnaissons; ils furent la douceur et le charme de nos heures, ils ont souri de nos joies, ils nous ont aimés; nous évoquons leur souvenir et nos regards voilés de larmes semblent revoir les traits chéris, idéalisés par l'absence. A quoi nous servirait d'évoquer douloureusement la vision aimée de ceux qui nous furent chers, de nous reporter par la pensée au temps où nous jouissions de leur présence si notre rêverie devenait déprimante et stérile?

En face de l'irréparable, alors qu'il n'est plus temps de leur manifester notre respect, notre tendresse ou notre dévouement, sachons nous souvenir. Pensons à la présence possible, presque certaine au milieu des flammes purifiantes du purgatoire, de ceux que nous aimions. Pensons à leurs tourments dont le plus cruel est sans doute d'attendre le moment de Dieu. Prions pour les nôtres, c'est un devoir de reconnaissance, prions pour les inconnus, les délaissés, pour ceux qui furent nos amis, c'est un devoir de charité et de justice.

Le divin Maître, amant de ces âmes sanctifiées par la douleur, aura des grâces spéciales pour ceux qui auront conduit vers le séjour de la Lumière, ces âmes désireuses de jouir enfin de sa radieuse présence.

JEANNE LE FRANC.

BOITE aux LETTRES

THÉRÈSE.— Quelles sont les qualités d'une bonne lecture, me demandez-vous?

Je crois que toute lecture, c'est-à-dire tout livre ou article bon, doit laisser :

Dans l'esprit : quelque chose de reposant, de sain ;

Dans le cœur : le désir de mieux faire ;

Dans l'âme : une semence de vertu.

Il faut choisir ses lectures, il y a tant de bonnes et belles choses à lire que ce serait dommage de perdre un temps précieux dans les banalités offertes partout à notre imagination trop curieuse...

Votre appréciation me fait plaisir, je vous garderai tout l'hiver et même tout l'été si... vous vous plaisez à notre foyer.

INSTITUTRICE.— Il existe plusieurs moyens de connaître le caractère des enfants ou de "savoir les prendre" comme vous dites.

Il faut d'abord la connaissance de la psychologie, le retour réfléchi... sur le passé personnel, — les enfants sont toujours un peu ce que nous avons été, — l'examen attentif de leur conduite, les effets produits sur eux par le succès ou l'échec, la louange ou le blâme. Surveillez surtout les enfants à la récréation sans qu'ils s'en doutent, vous connaîtrez bientôt ceux d'entre eux qui agissent par douceur ou dureté, droiture ou fraude, obstination ou docilité, complaisance ou égoïsme mesquin, courage ou lâcheté, etc. Des notes prises sur certains caractères plus marqués sont aussi très utiles. Je demande pour vous au Maître des maîtres le courage et la persévérance. Vous avez une bien belle tâche, petite amie.

RÊVER



DOLORÈS.— Lorsque la douleur nous visite, loin de fuir, saluons en amie cette envoyée céleste, c'est notre Père qui vient à nous, c'est notre meilleur Ami qui nous demande de lui aider à porter sa croix. Soyez heureuse de souffrir un peu pour Lui, il a tant souffert pour nous !

Soyez courageuse et résignée, Jésus est avec vous.

ANXIEUSE.— L'une des premières, vous venez à notre Foyer où vous trouverez toujours, je veux le croire " la grande amie des petites. " Je ferai bon accueil à toutes et au coin du feu, tout en causant, nous nous reposerons un peu.

Les articles devant paraître dans la revue sont choisis par la Direction de l'Apôtre, la revue à tout à y gagner.

Je garde votre pseudo et votre " coin " choisi.

ALICE.— Vous avez une manière gentille de vous introduire auprès de votre nouvelle amie et j'aurais mauvaise grâce à vous refuser le " gentil coin ", objet de vos désirs.

Je vous compte parmi nos fidèles lectrices, ai-je tort ou raison ?

ISABELLE.— Vous avez bien raison d'aimer la vie, même lorsqu'elle se fait un peu méchante; ne soyons pas de ceux qui se plaignent de ce que Dieu a mis des épines aux roses; ne devrions-nous pas Le remercier d'avoir semé des roses sur les buissons épineux ?

La Patrie a besoin de vaillantes, de femmes fortes, soyons de celles-là. Notre tâche sociale est fort belle et nous en comprenons la grandeur. Je trouve préférable que les jeunes filles restent chez elles, au foyer familial, à donner l'exemple du travail sérieux, de la vie utile, je les admire dans leur intérieur où leur influence peut être si grande, si utile et si forte tout en n'employant que la persuasion et la douceur. Je serai heureuse de vous relire.

JEANNE LE FRANC.

Je regarde, désireuse de voir surgir les grandes ailes vaporeuses du rêve, voltigeant à l'horizon, par où l'âme du jour s'est enfuit; comme le regard d'un ami qu'on aime et qui vient de mourir. Et en son vêtement d'azur et de vermeil, le crépuscule là-bas se prolonge vers l'infini tout comme s'il s'entêtait à ne pas vouloir finir. C'est l'heure du recueillement, c'est l'heure où l'oiseau fait sa prière dans les branches, l'heure où l'abeille regagne sa ruche et le laboureur son foyer. C'est le moment où l'âme bercée par toutes les splendeurs de la nature, s'endort, oublie et ne vit que d'idéal; enfin, c'est le moment de rêver !

C'est l'instant de revoir à travers les brumes de l'oubli cette figure adorée, dont le sourire connu goûte encore l'ivresse. C'est l'instant de chercher au fond de son cœur le reflet d'un œil noir ou bleu, dont la vue nous fit naguère tressaillir. Enfin ! c'est l'instant de croire encore pour un moment en cette étreinte de mains amicales, où dans un regard profond, l'on se dit à plus tard ! C'est l'instant des souvenirs, c'est celui de l'oubli, c'est voire même celui du pardon !

ALICE.

UNE MÉNAGÈRE CONSCIENCIEUSE

Jeannine est une petite ménagère de dix ans, déjà assez experte dans l'art culinaire.

L'autre jour, sa maman, obligée de sortir, lui dit :

" Jeannine, pendant mon absence, tu feras le gâteau. Tu auras soin de goûter de temps en temps la pâte, afin de te rendre compte si elle est bien sucrée.

— Bien, maman."

A son retour, la maman se rend à la cuisine. Point de gâteau.

" Qu'as-tu donc fait du gâteau ? dit-elle à Jeannine.

— Rien, maman, dit la fillette : je l'ai tout goûté !..."

Bouillon — Pot-au-feu

“ Les mets les plus ordinaires ont encore de la saveur lorsqu'ils sont bien préparés.”

Le bouillon est un aliment liquide que l'on prépare en faisant bouillir dans de l'eau des substances animales, et le plus ordinairement de la chair de bœuf ou quelquefois seulement des légumes et des herbes.

Le bouillon le plus parfait est le bouillon de viande, qu'on appelle d'une façon bien caractéristique pot-au-feu, sans doute parce qu'il doit rester longtemps à cuire sur un feu lent et doux. C'est vraiment un problème à résoudre que de faire du bon bouillon et un bon bouilli. L'un doit être forcément sacrifié à l'autre si l'on cherche la perfection de l'un d'eux. Voici une préparation moyenne qui est la plus ordinaire.

CONDITION PREMIÈRE POUR FAIRE UN BON POT-AU-FEU.— La première condition pour faire un bon pot-au-feu est d'avoir une bonne marmite. Défectueuse est la marmite en terre, souvent employée, qui ne ferme pas hermétiquement et qui laisse échapper l'arôme du bouillon. La marmite en fer battu, à fond épais, est préférable à toute autre. Elle ne s'imprègne d'aucune odeur, se nettoie parfaitement et ferme le mieux possible.

MORCEAUX EMPLOYÉS.— Les meilleurs morceaux pour le pot-au-feu sont l'épaule, la plate-côte, la tranche, la culotte. Pour le bouillon, le flanchet, la bavette d'aloïau, le harret et le gigot. On peut aussi ajouter des carcasses et des débris de volailles, des os à la moelle, gésiers et pattes de poules, des parures de viande. Il faut proportionner la quantité de bœuf à la quantité de bouillon qu'on veut obtenir et mettre environ une livre de viande par pinte d'eau froide. Dans le pot-au-feu, on emploie autant de livres de viande que l'on désire de pintes de liquide une fois le pot-au-feu terminé ; ce qui exige ordinairement le double de la quantité d'eau, en le mettant au feu. D'ailleurs il faut que l'eau soit en quantité suffisante pour que la viande et les légumes soient submergés. La viande perd, par sa cuisson dans l'eau, environ la moitié de son poids.

MANIÈRE DE FAIRE UN POT-AU-FEU.— On place d'abord les os dans le fond de la marmite, puis la viande dessus et enfin l'eau, le sel. Les os, en donnant de la gélatine au bouillon le rendent plus moelleux.

Si l'on veut faire un excellent bouillon, dissoudre en grande partie les sucs nutritifs de la viande, il faut éviter la coagulation rapide de l'albumine. On met donc la viande dans l'eau froide salée de façon à dissoudre l'albumine, et l'on part la cuisson très lentement. Dès que l'ébullition commence, l'écume monte à la surface en une nappe légère. La plupart des ménagères enlèvent cette écume ; les hommes de science le défendent car les écumes sont formées des parties nutritives de la viande. Quand l'écume a été enlevée (si vous vous en tenez aux vieux usages) et que le bouillon est devenu clair, on ajoute les légumes.

LÉGUMES DU POT-AU-FEU.— Les légumes dont on garnit le pot-au-feu sont les suivants : carottes, navets, poireaux, oignons, céleri, choux. Il faut que leurs différents arômes se combinent, sans qu'aucun d'eux domine les autres et s'ajoutent à l'arôme du bouillon pour former un tout harmonieux et appétissant. Lorsque, après la mise des légumes, on a ramené l'eau à l'ébullition, il convient de modérer le feu, pour maintenir le bouillon dans un léger frémissement de telle sorte qu'aucune vapeur ne sorte de la marmite. Le pot-au-feu demande ordinairement 4 à 5 heures de cuisson.

DÉGRAISSAGE DU BOUILLON.— On doit, avant de passer le bouillon, le dégraisser. On prend le dessus avec une cuillère à potage et on le verse dans une assiette. La graisse se fige en refroidissant ; on la met dans le pot de graisse à friture tandis que le bouillon qu'on a enlevé avec la graisse est remis dans la marmite. Ensuite on passe le bouillon au tamis fin.

L'opération de couler ou passer le bouillon peut se faire au-dessus d'un récipient évasé, afin d'obtenir un prompt refroidissement ; il faut aussi éviter de laisser les os avec le bouillon dans la marmite. Le lendemain, lorsque le bouillon est complètement refroidi, on enlève ce qui reste de graisse et on prend la quantité nécessaire au repas du jour. Il est plus économique de faire le bouillon pour 2 ou 3 jours.

On joint au bouillon des légumes ou des racines pour en relever le goût, du pain, du riz, du vermicelle, du tapioca, et autres pâtes qui donnent du corps au bouillon et le rendent plus nourrissant : c'est ce qu'on appelle un potage.

VALEUR NUTRITIVE.— Le bouillon est un bon aliment si on en use avec modération ; il a surtout un rôle excitant comme le thé et le café et il agit sur la circulation du sang et la digestion. C'est un fait d'une constatation journalière qu'il relève rapidement les forces sans fatiguer l'estomac ; il excite l'appétit et se prend à toute heure froid ou chaud.

AUTRE MANIÈRE DE FAIRE LE POT-AU-FEU.— En mettant la viande dans l'eau en ébullition, les tissus se contractent immédiatement, il s'ensuit que les sucs de la viande, ne pouvant se dégager, on aura un bouilli plus succulent. L'ébullition dans ces cas ne devra pas se prolonger au-delà de 4 heures.

Si l'on veut avoir une bonne soupe bien nourrissante, deux heures avant la parfaite cuisson on ajoute un bol d'orge perlé, bien lavé, ou si on préfère, du vermicelle, du riz ;

il ne faut mettre ces derniers qu'une $\frac{1}{2}$ heure avant la fin de la cuisson.

La cuisson terminée et le moment de servir étant venu on retire de la marmite d'abord, la viande à l'aide de l'écumoire, on la met sur un plat non creux. On la servira avec une garniture de persil, l'entourant avec les légumes du pot-au-feu, si on ne mange pas ceux-ci avec le bouillon.

CONSOMMÉ.— On appelle consommé un bouillon riche et concentré qu'on obtient par une cuisson prolongée ; le consommé prend en gelée par le refroidissement.

Remarques.— On ne doit jamais laver les viandes sauf dans les cas suivants :

1° Quand on doit se servir de vinaigre ou de charbon de bois pour enlever des taches de décomposition.

2° Quand la viande a été trop salée pour enlever l'excès du sel.

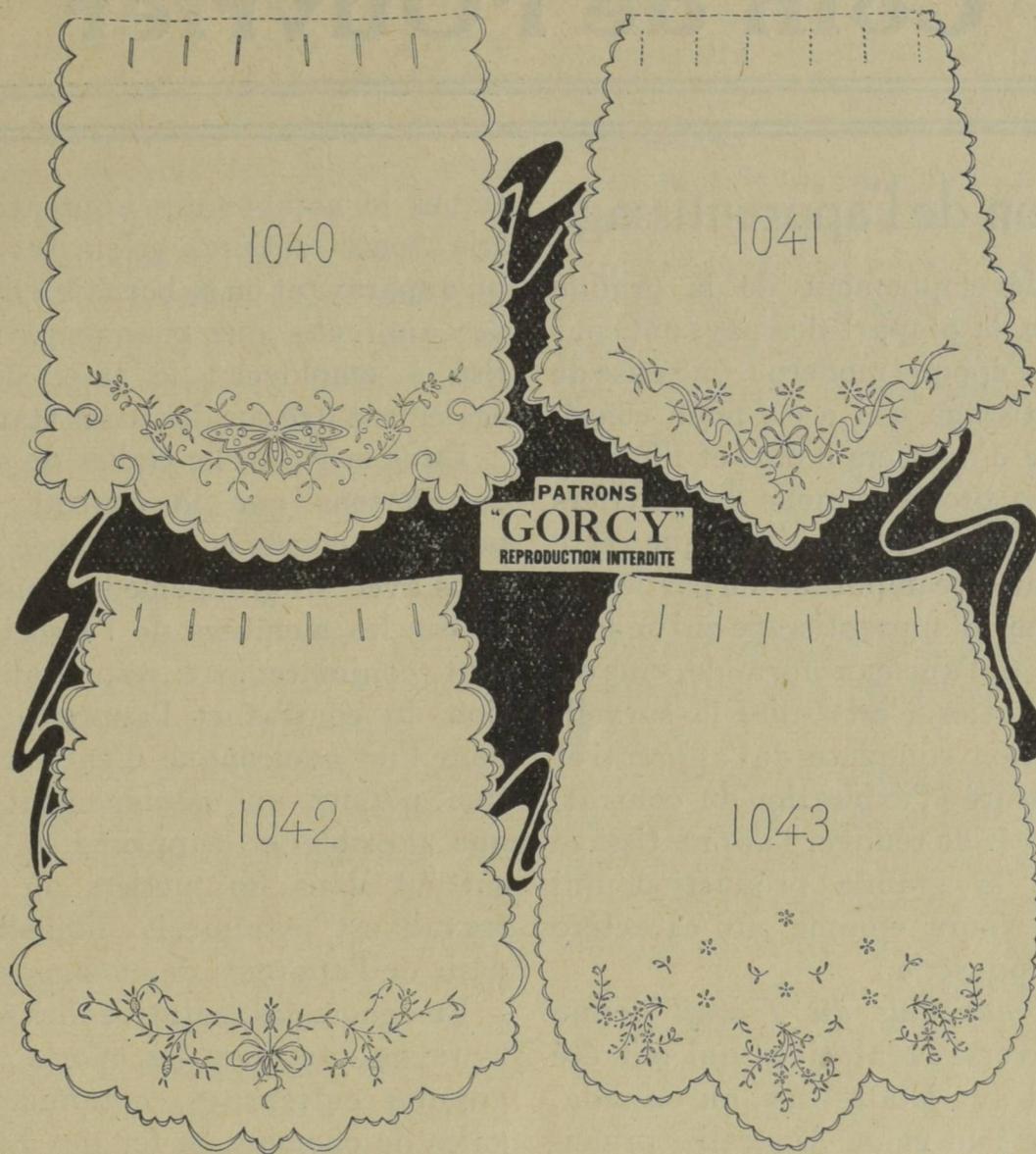
3° Avant de couper le cœur et le foie par morceaux : comme ces parties sont recouvertes d'une membrane, l'eau froide n'agit pas sur les sucs qu'elles renferment.

[*La Cuisine à l'École primaire*]



UNE VIEILLE MAISON CANADIENNE

Patrons de broderie, marque "Gorcy"



TABLIERS DE FANTAISIE POUR DAMES OU JEUNES FILLES

1040.— TABLIER : Patron pour tracer, 15 sous.— Patron décalquable au fer chaud, bleu, 25 sous. — Fil pour broder blanc, C. B. à la croix, 30 sous.— Fil de couleur, C. B. à la croix, 45 sous.— Étampé sur nansouk prêt à broder, 35 sous.

1041.— TABLIER : Patron pour tracer, 15 sous.— Patron décalquable au fer chaud, bleu, 25 sous. — Fil pour broder blanc, C. B. à la croix, 30 sous.— Fil de couleur, C. B. à la croix, 45 sous.— Étampé sur nansouk prêt à broder, 35 sous.

1042.— TABLIER : Patron pour tracer, 15 sous.— Patron décalquable au fer chaud, bleu, 25 sous. — Fil pour broder blanc, C. B. à la croix, 30 sous.— Fil de couleur, C. B., à la croix, 45 sous.— Étampé sur nansouk prêt à broder, 35 sous.

1043.— TABLIER : Patron pour tracer, 15 sous.— Patron décalquable au fer chaud, bleu, 25 sous. — Fil pour broder blanc, C. B. à la croix, 30 sous.— Fil de couleur, C. B. à la croix, 45 sous.— Étampé sur nansouk prêt à broder, 35 sous.

Nos lectrices pourront se procurer les patrons ci-dessus, soit à tracer, ou décalquables au fer chaud, ou étampé sur nansouk, en nous envoyant le prix en bons de poste ou mandat.

Toute commande doit être adressée comme suit :

SERVICE DE PATRONS DE BRODERIE

"L'APOTRE", - 103, rue Sainte-Anne, - QUEBEC

Coin de l'Ouvrier

La rénovation de l'apprentissage

AVEC le développement de la grande industrie, la plupart des pays ont connu, dans l'époque moderne, une crise de l'apprentissage qui a eu pour conséquence la pénurie d'ouvriers d'élite et l'insuffisance de formation professionnelle des ouvriers qualifiés. Certains pays ont considéré que cette situation était peut-être imputable en partie aux méthodes modernes d'apprentissage qui ne sont qu'une survivance de l'ancienne formule, sans offrir les mêmes garanties, c'est-à-dire la surveillance et la formation complète de l'apprenti et son placement assuré à l'expiration du contrat, et ils se sont efforcés de rénover l'apprentissage en l'adaptant à la grande production qui apparaît de nos jours comme un caractère fondamental de l'industrie.

La *Revue Internationale du Travail* donne un aperçu des diverses tentatives qui ont été faites dans ce but aux Etats-Unis, au Canada, dans l'Afrique du Sud et en Australie, principalement dans l'industrie du livre, les chemins de fer et le bâtiment.

C'est ainsi notamment que dans le Wisconsin, la loi fait intervenir l'État comme troisième partie au contrat d'apprentissage, pour en assurer l'exécution et protéger l'apprenti. Les contrats d'apprentissage doivent être conformes à des contrats-types, arrêtés par la loi et les règlements et des doubles de ces contrats doivent être remis à la Commission industrielle (organe officiel chargé de l'élaboration et de l'application de la réglementation relative au travail) ; cette commission se tient en contact avec les patrons et les apprentis et elle doit approuver tous les accords professionnels affectant l'apprentissage ; elle veille à l'exécution de programmes fixés pour la formation professionnelle dans les principaux métiers par des comités de patrons et d'ouvriers et elle seule peut autoriser la rupture des contrats d'apprentissage. D'autre part la loi fixe désormais d'après des enquêtes statis-

tiques le nombre des apprentis pour l'industrie toute entière, selon ses besoins, alors qu'auparavant on se bornait à limiter le nombre des apprentis que chaque patron était autorisé à employer ; le taux des salaires est également fixé sur des bases statistiques.

Dans la Nouvelle-Galles du sud on a innové en ce sens que le contrat d'apprentissage peut être conclu non pas avec un seul patron, mais avec un groupement d'employeurs. Dans ce cas les membres de l'association patronale sont conjointement responsables de l'exécution du contrat et l'apprenti peut travailler pour l'un quelconque d'entre eux ; cette solution permet un enseignement aussi complet que possible et supprime en grande partie, surtout dans les métiers où la division du travail est extrême, la difficulté créée par le désir de l'apprenti de changer d'établissement.

En dehors des tentatives des pouvoirs publics, la revue cite aussi les efforts intéressants des grandes entreprises, notamment des compagnies de chemins de fer des États-Unis et du Canada pour perfectionner et moderniser les méthodes d'apprentissage. Beaucoup ont organisé un véritable enseignement professionnel, théorique et pratique, donné le plus souvent dans les ateliers ou instituts spéciaux ; cet enseignement a lieu pendant les heures de travail et le temps qui y est consacré est payé à l'apprenti au tarif ordinaire.

Dans certains cas les patrons et les ouvriers collaborent étroitement à la solution du problème, comme dans l'industrie du bâtiment à New-York où ils ont institué un comité général à base paritaire avec des comités spéciaux pour chaque métier, chargés de régler l'apprentissage dans tous ses détails et d'assurer le placement des apprentis.

*

* *

Une nouvelle étude que vient de publier le Bureau international du Travail sur le mouvement des salaires en divers pays (Etudes et Documents Série D, N° 10) montre les

fluctuations suivies par les salaires de 1914 à 1922, en comparant leur valeur effective actuelle, d'après le niveau général des prix, à celle qu'ils présentaient avant la guerre. Voici les conclusions d'ensemble auxquelles aboutit cette étude :

D'une manière générale, les salaires réels sont plus élevés qu'avant la guerre en Suède, en Norvège, au Danemark, aux Pays-Bas et en Australie ; ils sont égaux ou de très peu supérieurs à ce qu'ils étaient en 1914 dans les pays comme la Grande-Bretagne, la France, la Belgique, l'Italie, les Etats-Unis, le Canada et l'Afrique du sud ; enfin ils sont moins élevés qu'avant la guerre dans les pays de l'Europe centrale, l'Allemagne, l'Autriche ainsi qu'en Bulgarie. Ces conclusions n'ont pas naturellement une valeur absolue ; elles peuvent comporter des exceptions suivant les industries et les professions dans chaque pays.

Dans les pays où les prix tendent à baisser, il apparaît que les salaires des ouvriers non-qualifiés ont été soumis à des réductions plus sensibles que ceux des spécialistes et ouvriers mieux payés. C'est le contraire qui s'observe dans les pays comme l'Allemagne et l'Autriche où les prix montent constamment et où la différence de salaire entre spécialistes et ouvriers non-qualifiés s'est atténuée considérablement.

On constate enfin que d'une part les salaires réels ont une tendance à baisser pendant les périodes de hausse des prix, et à s'élever pendant les périodes de baisse, ce qui s'explique par le fait que le réajustement des salaires n'a pas lieu automatiquement à chaque mouvement des prix ; il y a un temps d'arrêt inévitable. Du reste si ce temps d'arrêt est désavantageux pour l'ouvrier quand les prix montent, il lui est par contre profitable quand ils baissent. Dans le même ordre d'idées on observe qu'après la fin d'une période de hausse des prix, les salaires continuent encore à monter pendant un certain temps et qu'ils continuent de même à baisser après l'arrêt d'un mouvement de baisse du coût de la vie.

(Le Travailleur)

A une exposition de peintures.

A voir tant d'expositions de croûtes, on perd le goût du peint.

Instruisons-nous

“ Tant que tu vivras, disait Solon, travaille à t'instruire ; ne t'imagines pas que les années t'apporteront à elles seules les connaissances nécessaires.”

Solon était un Sage de l'Antiquité, un de ces hommes rares dont la pensée géniale laisse tomber des mots qui restent vrais à travers les siècles. Ce mot n'est-il pas aussi opportun à l'heure actuelle qu'à l'époque où il fut prononcé ? L'homme, de nos jours, n'a-t-il pas, plus que jamais besoin de son intelligence ? C'est pourquoi nous avons aujourd'hui, choisi ce texte pour le développer. Amis lecteurs, instruisons-nous ! Mais d'une façon intelligente et pratique.

A quoi servirait à un ingénieur d'apprendre la médecine et à un ébéniste de savoir souffler le verre ?

Quelle est la science qui sert le plus à tel homme dans telles conditions ? C'est ce que nous allons essayer de rechercher.

1° Quelle est la science qui sert le plus à l'homme ? Celle de savoir raisonner. Le raisonnement développe l'intelligence et sans intelligence toute science est inutile, sinon néfaste. Malheureusement l'acte de raisonner est celui qui demande le plus d'effort à l'esprit et c'est pour cela que c'est celui auquel nous nous livrons le moins.

Nous aurons moins de peine à apprendre par cœur une poésie qu'à essayer d'en approfondir le sens et de deviner tout ce qu'elle cherche à dire. Et cependant, peut-on comparer le fruit que l'on retirera de ces deux opérations intellectuelles : apprendre le mot à mot sans y réfléchir ou saisir les beautés et les leçons du texte ?

Donc, raisonnons. Cela nous aidera à ne pas accepter d'emblée toutes les idées que l'on nous présente, à nous dire dans un cas embarrassant où nous ne savons que penser : “ Est-ce que ce qu'on nous présente comme une nouveauté est bien réellement un facteur de progrès, où allons-nous en nous embarquant inconsidérément à la remorque de cette idée nouvelle, lâcher la proie pour l'ombre ? ” Et encore : “ Est-ce que je n'ai pas tort de m'enliser dans cette routine en me disant que j'ai toujours vu faire ainsi, au lieu d'écouter ceux qui, plus avisés ou plus instruits que moi, me conseillent de chercher à faire autrement ? ”

Voilà le rôle que doit tenir le raisonnement dans tout acte de la vie. Il nous force à développer notre intelligence et nous invite à nous instruire. Et c'est encore le raisonnement qui nous dira en quoi nous devons spécialement nous instruire puisque nous avons déjà remarqué qu'on ne pouvait pas tout savoir. Sachons d'abord nous conduire vis-à-vis de nous et vis-à-vis des autres. Pour cela, n'ignorons pas qu'aider son prochain, c'est se servir soi-même puisqu'on ne peut rien les uns sans les autres. N'ignorons pas nous plus ce que nous sommes nous-mêmes : les êtres supérieurs de la création qui ont une dignité à sauvegarder, une conscience à écouter, des droits civiques, des devoirs civiques, une profession, et au-delà de tout cela, une autre vie à préparer. Et, comme le dit Solon, ne cessons jamais, durant toute notre vie, d'en apprendre de plus en plus long sur ce qui concerne notre dignité d'homme. Voilà ce que tout homme doit apprendre.

2° Et tel homme, dans telles conditions, que doit-il savoir ? Tout spécialement ce qui se rapporte à ce qu'il fait dans sa vie. Il ne doit pas se lasser de se perfectionner dans sa profession ou dans son art. Nous n'aimons pas beaucoup, quand nous appelons un docteur, avoir affaire à un homme qui, ayant fait ses études, juge qu'il en sait assez et se livre à la pratique sans continuer à se tenir au courant de toutes les nouveautés scientifiques !

Donc, ayons le souci de notre métier et la curiosité d'apprendre tout ce qui se rattache indirectement à ce métier. Un jour ou l'autre nous serons heureux de faire usage de ces connaissances... Mais limitons notre science. Ne perdons pas de temps à livrer notre esprit à l'étude de questions que nous n'aurons pas le loisir d'approfondir. Là encore, le raisonnement interviendra pour nous guider.

J'avais d'abord écrit la *raison*, et j'ai corrigé par le *raisonnement*, car une image m'est apparue : celle de la déesse Raison érigée par les fanatiques de la révolution française et personnifiée par d'altières statues dont le sceptre rigide devait gouverner le monde. Le raisonnement et la raison, ce n'est pas tout à fait la même chose, La raison risque d'en arriver à se croire infaillible et le raisonnement nous aide à comprendre qu'elle ne saurait l'être qu'en supprimant le mystère des choses d'ici-bas. Or, qui pourrait y prétendre ?

Donc, le raisonnement nous conseille de connaître le mieux possible notre métier. Nous en retirerons un bénéfice matériel certain et un bénéfice moral non moins évident. Si nous sommes femmes, nous ajouterons à la valeur professionnelle la connaissance de ce qui constitue les privilèges de notre sexe.

Ne sommes-nous pas chargées de distribuer dans l'univers une large part de bonheur en embellissant le foyer, en élevant les enfants, en étant la jeune fille qui adoucit la vieillesse de ses parents, l'épouse qui reconforte l'homme de sa présence au retour de l'atelier, la mère qui forme le cœur, l'âme et la santé des tout-petits ? Et est-ce que ce rôle n'exige pas des connaissances multiples : tenue du ménage, notions d'hygiène, notions de sciences éducatives.

Chers lecteurs et chères lectrices, me permettez-vous de terminer cet entretien un peu austère et abstrait par une anecdote vraie, qui s'est passée dans la grande ville de Saint-Étienne et qui nous montrera comment il faut un peu tout savoir et, quand on ne sait pas, faire usage de sa faculté de raisonner. Une jeune ouvrière, assez experte en son métier, avait été fort gâtée par sa mère. Cette pauvre mère prenait pour elle toutes les peines, toutes les charges et n'avait qu'un souci, épargner tout ennui à sa fille. Celle-ci, naturellement adroite, était bonne ouvrière, mais ses heures de loisirs ne se passaient qu'en oisiveté ou en frivolité. Elle était jolie comme une gracieuse bergeronnette, mais son cerveau n'était pas plus meublé que celui de ce petit oiseau. Un jour, sa mère tomba malade. Personne pour la soigner que son incapable fille. Le docteur vient, ordonne un bouillon de poulet, (c'était au temps où les poulets coûtaient 2. fr. 50). La jeune personne avait toujours laissé à sa mère le soin du ménage. Néanmoins, en étourneau qu'elle était, elle se prépara hardiment à faire ce bouillon. Quand le docteur revint, la pauvre malade allait de mal en pis et d'une voix éteinte lui déclara que son bouillon de poulet l'avait rendue bien plus malade encore. Surpris, le docteur interrogea la jeune fille au sujet de ce bouillon et découvrit qu'elle avait fait cuire la poule toute entière sans la plumer et vous devinez quel excellent fumet se dégageait de cet extraordinaire bouillon...

[*La Voix Sociale.*] Marguerite DELASSALLE.

AU COIN DU FEU

POUR S'AMUSER

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre chacun à ceux qui enverront toutes les solutions justes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Ste-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS D'OCTOBRE

DEVINETTE

Cette devise était celle de la famille des ducs de Rohan.

PROVERBE A CHERCHER

“ Qui s'excuse s'accuse.”

MOT DÉCROISSANT

SEMER
SEME
SEM
SE
S

ENIGME

Le coq du clocher ou la girouette.

RÉBUS NO 44

Le plus important des devoirs c'est de s'appliquer à être bon.

Mot-à-mot : Le — plus — Ain — porte — an — D — devoirs — Séez — de — Sa plie Ké — A — hêtre — bon.

Ont trouvé des solutions partielles : Mlle Fernande Descarreaux, St-Augustin, Portneuf ; M. Paul-Marcel Dorval, 13, rue Gauvreau, Lévis ; Mme Hector Bernier, Montmagny ; Mlle M.-A. Lemieux, Couvent de Ste-Anne de la Pocatière ; M. Louis Filteau, Neuville.

Ont trouvé toutes les réponses : Mlle Gracia Vaillancourt, 5, rue St-Olivier, Québec ; M. Antonio Pelletier, Collège de Ste-Anne de la Pocatière ; Milles Cécile et Marie-Jeanne Leclerc, M. Charles-Ed. Leclerc, Loretteville ; M. L.-P. Leclerc, E.E.M., 70½, St-Joachim, Québec ; Mme Siméon Matte, St-Raymond ; Mlle Marie-Anna Moisan, St-Raymond ; Mlle Marie-Jeanne Plante, Couvent de St-Raymond ; Mme Antoine Genois et Mme Philémon Bergeron, St-Raymond ; Mme A. Dumas, 409, rue Kelly, Manchester ; Mme V.-J. Rochefort, 516, ave. Notre-Dame, Manchester, N. H.]

Le sort a favorisé Mme Siméon Matte et Mlle Gracia Vaillancourt.

CONCOURS N° 54

ANAGRAMME

Quel est le compositeur dont le nom forme l'anagramme : “ A ma rue ? ”

RÉBUS GRAPHIQUE

L U
LO

CHARADE

Mon premier est le premier.

Mon second n'a pas de second.

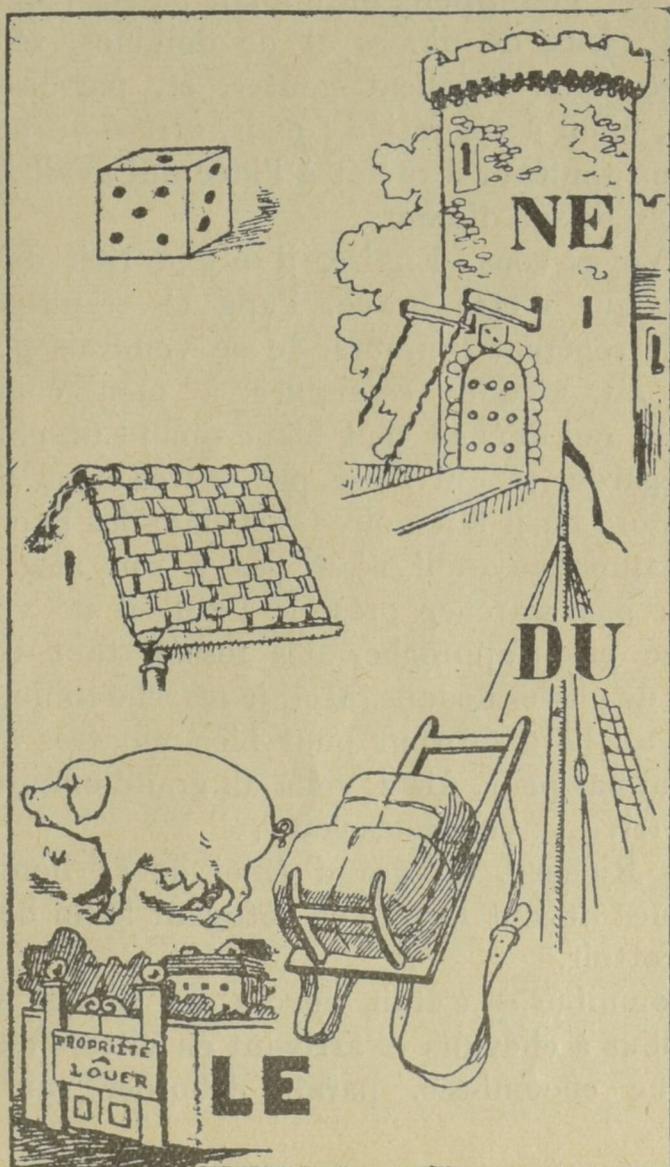
Mon tout est un mot qu'on ne voudrait jamais vous dire.

PROBLÈME

Un père ayant une terre carrée, en garde, dans un des coins, un quart pour lui-même, et il propose de laisser le reste de la terre pour ses quatre enfants de manière que chacun ait la même forme de terrain.

Comment faut-il diviser la terre ?

RÉBUS N° 45



POUR LES PETITS

Je n'ai pas peur !



JE n'ai peur de rien, moi, jamais ! C'est bon pour les filles d'avoir peur. Avoir peur ! Il n'y a rien de plus bête que ça. Et pourquoi est-ce que j'aurais peur ? Julien, mon cousin le volontaire, a dit que j'étais un fameux gaillard, et Julien s'y connaît, puisqu'il est à la caserne et qu'il fait l'exercice tous les jours !"

C'était le petit Richard, un bonhomme de sept ans à peine, qui adressait cette déclaration superbe à la jeune femme de chambre de sa mère. Elmire, retenue par sa maîtresse au moment de partir, avait trouvé le petit garçon au milieu de l'escalier, à cheval sur la rampe, et descendant avec une folle rapidité. Elle l'avait rattrapé par une aile, remis sur ses pieds, et c'était à sa question : "Vous n'avez donc pas peur de vous casser le cou ?" qu'il avait si fièrement répondu.

Une fois dans la rue, Richard marcha d'abord très posément à côté de la jeune fille, en lui racontant tous les plaisirs qui l'attendaient chez son grand-père, où il allait passer l'après-midi : jeux de dames et de dominos, récits intéressants, excellent goûter, et, par-dessus tout, babil à discrétion ; mais, arrivé au bout de son rouleau, il revint à l'idée qui avait fait le fond de son discours.

"Voyez-vous, Elmire, il n'y a rien de si beau que d'être brave. Papa et grand-père me le répètent toujours. Je ne voudrais pour rien au monde ressembler à mon cousin Raoul, qui devient tout blanc quand un chien le regarde, et qui n'ose pas entrer dans une chambre où il fait noir. C'est dans les parties de campagne qu'il n'est pas à son aise. Il n'ose pas marcher près de l'eau, il ne veut même pas s'approcher des fossés, tant il a peur de glisser dedans. Moi, je marche toujours tout au bord de tout pour bien montrer que je n'ai pas peur. Ainsi, voilà un grand omnibus qui arrive... vous allez voir..."

Et Richard, au grand émoi de sa bonne, s'élança devant Elmire en côtoyant le fin bord du trottoir.

L'omnibus, — c'était encore du temps des omnibus à chevaux — arrivant en vitesse dans la rue encombrée, paraît déborder sur le

trottoir. La jeune fille pousse un cri d'effroi ; il lui semble que les roues frôlent déjà l'enfant. Heureusement, un gardien de la paix, qui se trouve là, jette vivement Richard de côté en lui adressant une remontrance énergique. Richard, bien loin d'être ému du danger qu'il a couru, jubile ; cette remontrance lui semble valoir tous les éloges du monde.

Elmire, qui a eu grand'peur, qui est du reste étrangère à Paris, le supplie de marcher près d'elle ; mais l'enfant méprise ses appels et continue de bondir en avant. Arrivée sur le quai, la jeune fille a beau regarder de tous côtés, examiner le pont et ses abords, elle ne réussit pas à découvrir Richard. Toute tremblante et ne sachant que faire, elle s'appuie au parapet du pont, et, machinalement, elle regarde du côté de la Seine. Tout à coup, elle aperçoit Richard qui est descendu jusqu'à l'embarcadère d'un des bateaux à vapeur et qui longe, en courant, le bord de l'eau comme il longeait tout à l'heure le trottoir.

"Monsieur Richard !" crie Elmire d'une voix que l'inquiétude rend assez perçante pour qu'elle arrive aux oreilles du petit garçon. Ravi d'être vu par Elmire, à laquelle il pensait seulement raconter sa prouesse, Richard la salue d'un grand geste triomphant, mais comme il a les yeux levés, il trébuche sur un câble enroulé. Ce faux pas le met de nouveau en péril. Heureusement il est leste, le petit homme ; il se rattrape et remonte tout essoufflé en criant :

"Eh bien ! quand je vous disais que je marchais toujours tout au bord de tout ! Vous m'avez vu, maintenant !"

Elmire ne répond rien. Elle est encore suffoquée par la frayeur ; mais elle réussit à s'emparer solidement de la main de l'enfant, et elle ne la lâche plus qu'à la porte du grand-père. On vient ouvrir, et Richard court au salon embrasser joyeusement ses grands-parents et puis il va chercher les dominos, commence une partie et ne pense plus aux incidents de sa course.

Au moment où il vient de se débarrasser d'un double-six, dont la fortune adverse l'avait gratifié, la porte s'ouvre, et Julie, la vieille cuisinière, entre l'air indigné :

"Il faut que Monsieur gronde M. Richard, et de la bonne façon ! Voilà cette pauvre petite Elmire toute malade par la faute de

ce vilain garçon ! Elle m'est arrivée blanche comme un linge, et, à peine dans ma cuisine, elle se met à trembler, à pleurer, à sangloter... Impossible de savoir ce qu'elle a... A présent que j'ai pu lui faire avaler un calmant, elle est plus tranquille, et elle a pu me raconter ce qui l'a mise en cet état. D'abord M. Richard a manqué se faire écraser par un omnibus ; ensuite la pauvre enfant a vu le moment où il tombait à l'eau, le tout pour lui bien montrer qu'il n'a peur de rien. Oui, oui, vous avez beau me regarder, c'est très vilain ce que vous avez fait là ! Et un petit monsieur qui s'amuse à tourmenter exprès une pauvre fille à peine arrivée de son village, et qui n'ose pas se faire obéir, moi je dis que c'est un petit lâche... Mais Monsieur va vous dire votre fait ; moi, je m'en retourne vers cette petite, et si Madame voulait venir aussi, cela ne serait pas inutile."

Et la vieille Julie quitta le salon en grommelant encore, suivie par la grand'mère alarmée et compatissante.

Richard est un peu déconfit par cette algarade. La vieille Julie est ordinairement son amie, et perdre cette amitié, qui se manifeste par des gâteries de toutes sortes, cela ne l'arrangerait nullement. Mais il tient encore bien plus à la bonne opinion de son grand-papa, et il s'écrie, dès que la porte est fermée :

"Grand-père si tu me grondes, je ne saurai plus que penser, car c'est surtout toi qui m'a toujours dit qu'il fallait être très brave et très courageux, et que les poltrons n'étaient bons à rien.

— Et je suis tout prêt à le répéter, mon petit. Le courage est une vertu qu'il faut acquérir à tout prix, et sans laquelle un homme n'est pas vraiment un homme. Mais garde-toi bien de confondre le courage avec la témérité, comme cela vient de t'arriver, à ce qu'il me semble, d'après le récit de Julie. Voyons, raconte-moi un peu ta course de tout à l'heure.

— Oh ! Elmire n'est qu'une poule mouillée. Pour une voiture qui est encore à trois mètres de vous, elle pousse des cris, et tout de suite elle croit qu'on a le cou cassé."

Et Richard essaye de tourner en plaisanteries les inquiétudes ridiculement exagérées, selon lui, de la jeune fille.

"Mon enfant, reprend très sérieusement le vieillard, il ne s'agit pas de rire. Je sais que

bien souvent tu as causé des frayeurs terribles à ta mère et à ta grand'mère, qui sont pourtant des femmes courageuses, et qui, ni l'une ni l'autre, ne te poussent à la poltronnerie. Tu n'as absolument pas compris ce qui distingue le vrai courage du faux courage, c'est-à-dire de la forfanterie. Il peut se présenter certaines circonstances exceptionnelles dans lesquelles le téméraire qui risque sa vie sans se donner le temps de la réflexion est un héros. C'est quand le courage a pour résultat un acte de dévouement, une belle et noble action ; mais celui qui expose sa vie sans raison est un fou ou un sot. Pour prouver à Elmire que tu es un garçon "qui n'a pas peur", tu as failli te faire écraser par un omnibus. Eh bien ! à quoi et à qui cela aurait-il servi ? S'exposer inutilement à un danger pour le seul plaisir de braver ce danger, pour se faire admirer, cela est insensé, presque coupable. Regarder en face un péril et s'y soumettre parce qu'il y a un devoir à accomplir, voilà le vrai courage. As-tu compris ?"

Richard regardait son grand-père avec une figure sérieuse et un air raisonnable qui montraient qu'il saisissait parfaitement la leçon ; mais, au moment où il allait répondre catégoriquement, l'arrivée de la grand'mère interrompit l'entretien du vieillard et de l'enfant. Elle apportait deux nouvelles, la bonne grand-maman : la première concernait Elmire, qui avait retrouvé son calme et qui aurait été tout à fait tranquille, si l'idée du retour avec le terrible Richard ne lui avait inspiré encore quelques inquiétudes. La seconde, d'un ordre tout différent, frappa cependant Richard au cœur ; la crème au chocolat que Julie avait préparée pour son goûter avait brûlé pendant que la cuisinière soignait Elmire. Il ne restait plus une goutte de lait dans la maison, et il fallait renoncer à ce régal délicieux.

"Je voulais, ajouta la grand'mère, que Julie te fit quelques beignets, mais elle a déclaré que tu ne méritais rien et qu'elle ne remuerait pas le bout du doigt pour toi. De plus, elle a annoncé l'intention de vous accompagner, Elmire et toi. Ah ! tu auras du mal à regagner ses bonnes grâces !"

La vieille Julie, fidèle à sa promesse, escorta la jeune fille et l'enfant, malgré les protestations de ce dernier, qui brûlait maintenant du désir de protéger, de défendre quelqu'un.

Tenu à gauche par Julie, à droite par Elmire, le bouillant Richard ne rencontra aucune occasion de démontrer pratiquement à Elmire la différence qui existe entre le courage et la témérité, différence sur laquelle il fit presque une conférence aux deux bonnes. Le trajet lui parut d'une longueur et d'une monotonie désolantes.

Cependant une petite compensation lui était réservée. Au moment où on approchait de la maison, et où Julie allait rebrousser chemin, un chien, une espèce de vilain roquet hargneux, rencogné sous une porte, fit mine de sauter sur Elmire qui passait tout près de lui. Prompt comme l'éclair, Richard se mit devant lui et le mit en fuite. Elmire, qui avait craint pour sa robe, remercia chaleureusement Richard. La vieille Julie, à laquelle son âge rendait les revirements brusques plus difficiles, prononça pourtant au moment de quitter Richard une parole qui faisait entrevoir une réconciliation possible :

“ Allons, monsieur Richard, soyez bien raisonnable ! Ne tournez plus les sangs à cette pauvre Elmire, et il y aura peut-être quelque chose de bon pour vous la prochaine fois ! ”

(*L'Ami des Enfants.*)

POÈME

*Gracieusement dédié à ma
sœur Jeanne, qui a prononcé,
en août dernier, ses derniers
vœux chez les Sœurs de la
Présentation, à St-Hyacinthe.*

Voyez-vous là-bas, dans la brume,
Sous le ciel gris de l'horizon,
Cette maison blanche qui fume
Parmi des pâtés de maisons ?

C'est sous ce toit vêtu de mousse
Que j'ai coulé mes jours... jadis...
Souvent, la nuit, la lune rousse,
Perforant les rangs de maïs

Qui semaient l'ombre à ma fenêtre,
Se glissait lentement vers moi.
Du dehors, la chanson du hêtre
Berçait mon âme avec émoi.

J'aimais à voir les hirondelles
Reconstruire leurs nids glaiseux
Qui regorgent de cris oiseux
Sous les arches de la tourelle.

Tout un pan du hargar blanchi
Résonnait de notes joyeuses :
C'était un sol... c'était un si...
C'était une chanson berçeuse.

Et je jouais ainsi, gaîment
Dans le val rocheux, dans la plaine,
Sous le baiser chaud du froment,
Qui parfume les nuits sereines.

Lorsque, par un jour de juillet,
Le Ciel me fit un don étrange :
Une sœurlette, enfant douillet ;
Elle était belle comme un ange.

Le même toit nous abritait.
Nous mangions à la même table.
A quatre ans, son premier vocable
Était plus choisi que jamais.

Elle fut bonne enfant, aussi, noble payse.
Nés sous un ciel d'azur au dictame muet,
Nous causions tous les deux, à l'ombre du cytise,
Ou sous les bouleaux gris dont l'austère sommet

Se tordait froidement. Les soirs de lune claire
Nous suivions le ruisseau qui mène aux champs de foin,
Sur qui coulent à flots les blonds rayons lunaires,
Nous trottinions, joyeux, sur la route bien loin.

Revenant au logis rougeauds comme une flamme,
Notre bonne maman, fière de nous revoir
Nous pressait dans ses bras, sans nous dicter un blâme.
Et puis nous racontait un conte du terroir.

Ma Jeanne, je l'aimais, oui ! de toute mon âme !
Et je vivais heureux, quand je pressais sa main.
Souventes fois, assis près du feu qui se pâme,
J'ai baisé fièrement ses lèvres de carmin.

Son regard était vif, pénétrant et rapide.
J'avais rarement vu des yeux tels que ceux-là :
Brillants comme l'éclair qui transperce, lucide,
Ils sondaient tout, comme les anges d'au-delà.

Ses cheveux blonds comme un soleil au bord de l'onde
— Précieuse filasse d'or au gré des vents —
Retombaient en rouleaux sur son épaule ronde.
Un sourire mielleux animait cette enfant.

Et si le noir ennui s'emparait de mon être,
Si j'avais l'air songeur lorsqu'avait fui l'été,
Il me fallait la suivre auprès de la fenêtre,
Ou près de l'âtre clair, à la fauve clarté.

Et là, sa blanche main feuilletait en silence
Un des vieux tomes gris dormant dans le " buffet ".
Puis sa lecture bonne, imitant la cadence,
Réconfortait mon cœur autant qu'un menuet.

Mais bientôt, le bonheur, cette rose éphémère
Qui s'ouvre quelque peu pour se faner le soir,
Était fini pour moi : celle qui m'était chère,
Sœurlette que j'aimais me disait : " Au revoir ! ”

Une dernière fois ses deux mains caressantes
Sur mon front attiédi, venaient de se poser...
Et le carmin doucet de ses lèvres tremblantes
Me parlait longuement dans un dernier baiser.

Puis, elle a tout quitté, disant adieu au monde,
Dédaignant les grandeurs, les plaisirs fous, le bal,
Se riant de l'amour, de sa licence immonde,
De la vie affolée au nimbe de cristal.

Elle est nonne aujourd'hui, et sa prière leste
Monte comme un encens qui s'envole vers Dieu.
Son amour est plus pur et son chant plus céleste,
Car son cœur vit encor, mais son âme est aux cieus.

J.-Alcide JOYEL.

Séminaire de Nicolet,
20 septembre 1923.

LES LIVRES

CIEL OU ENFER. Par le R. P. EHRHARD. Un volume in-19. Broché, 6 fr. Affranchissement : 0.40.— Avignon, Aubanel frères, imprimeurs de Notre Saint-Père le Pape.

Ceux, dit l'auteur, qui ne craignent pas d'aller en enfer ne vont pas au ciel ; la raison en est que pour la majorité des hommes la crainte du châtement a plus d'efficacité que l'appât de la récompense ; voyez les lois civiles : elles punissent, elles ne récompensent pas. C'est pourquoi l'auteur dans son ouvrage parle d'abord de l'enfer ; son existence, sa nature, son éternité, les propriétés de ses peines dans l'âme et dans le corps, tout ce qu'ont dit sur ce sujet l'Écriture, la Tradition, les Pères et les définitions de l'Église est abondamment et largement développé, sans ces vues fantaisistes qu'on regrette de rencontrer parfois dans des livres qui déforment une vérité si déjà éloquente par elle-même. C'est le même souci d'exactitude qui a guidé le R. P. Ehrhard dans la description des délices qui attendent là-haut les âmes fidèles ; la nature du ciel, sa facilité essentielle qui consiste dans la vision, l'amour et la jouissance, les propriétés de la béatitude des Saints, les éléments de la béatitude accidentelle, l'admirable société du ciel, les dots des âmes prédestinées, les propriétés des corps glorieux, le lieu et l'étendue du Paradis, les conditions requises pour y entrer, tout cela forme l'objet d'autant de chapitres reposants qui sont la contrepartie des détails horribles qu'on a lus précédemment. C'est un livre que tous doivent méditer, puisque tous doivent aboutir à cet unique point : ciel ou enfer.

L'APOLOGÉTIQUE PAR LE CHRIST. Par l'abbé J.-B. BORD, Docteur en Théologie et en Philosophie, professeur de Dogme. Un fort volume in-16 Jésus. Broché, 13 fr. 50 ; relié pleine percaline, tranche jaspée, 18 fr. Affranchissement : 1 fr. 50.— Avignon, Aubanel frères, éditeurs, imprimeurs de N. S. P. le Pape.

A toute morale il faut une base dogmatique, à tout dogme il faut un législateur autorisé, et cette autorité du législateur s'établit, comme tout autre élément du devoir humain, sur la réalité historique ; et si cette réalité historique établit à son tour le caractère surnaturel de ce législateur, il est inconséquent de rejeter ce caractère tout en admettant le fait du législateur lui-même. C'est pourtant dans cette inconséquence que tombent les rationalistes, les modernistes et tous ceux qui ont voulu appliquer au fait du Christianisme les doctrines issues de l'évolutionnisme de Hegel et de l'agnosticisme de Kant, dont la première conclusion est le rejet *a priori* de tout surnaturel. C'est contre ces doctrines pernicieuses et destructives de tout critérium de certitude que l'auteur s'élève. Il ne faut pas ce faire d'illusion sur le caractère de son livre et appréhender une série de thèses arides à la portée du petit nombre. L'économie de l'ouvrage est lumineuse et les développements, tout en montrant chez l'auteur une vaste érudition et la parfaite connaissance du sujet qu'il traite, sont présentés avec une aisance, une simplicité et une facilité telles qu'ils sont des plus accessibles aux personnes qui n'ont que peu, ou même point du tout de préparation théologique. Son livre est digne de figurer à côté de ceux de Dom Grea et de Mgr Batiffol, et théologiens, simples fidèles et dissidents trouveront avantage à le lire et à l'étudier.

LA VIE CHRÉTIENNE A L'ÉCOLE DES SAINTS PÈRES. SAINT CYPRIEN, évêque de Carthage et martyr (210-258). Par l'abbé Joseph BOUTET, oblat O. S. B., Un fort volume in-8 carré. Broché, 10 fr. 50 ; relié pleine percaline, tranche jaspée, 16 fr. Affranchissement : 1.25.— Avignon, Aubanel frères, éditeurs, imprimeurs de N. S. P. le Pape.

“ L'âme d'un saint, dit l'auteur, n'appartient pas seulement à une époque ; elle déborde des limites étroites du temps où il plut à Dieu qu'elle vécût unie à un corps mortel.” Cette expression qui est exacte et vraie de tous les saints l'est encore plus lorsque le saint à est la fois évêque, docteur, martyr et témoin des premiers développements de l'Église. Le dogme qu'il expose est le reflet même des âges apostoliques, la morale qu'il développe a toutes les vigueur de la jeunesse, et ce double aspect de l'enseignement de l'Église a pour nous l'avantage de nous montrer dans ces temps reculés la même doctrine que celle qu'on nous expose aujourd'hui. C'est donc une pensée excellente à tous points de vue que celle qui a invité M. l'abbé Boutet à nous offrir tout ce qu'il y a de substantiel dans les ouvrages de saint Cyprien, qui au IIe siècle président aux destinées de l'Église de Carthage. Cyprien, Tertullien, Augustin sont les trois illustrations de cette Église d'Afrique, célèbre à tant de titres. L'auteur a choisi saint Cyprien à raison surtout de son esprit éminemment pratique, Car son but, tout en faisant ressortir la haute valeur des écrits patristiques, est avant tout de permettre aux âmes chrétiennes de puiser dans ces écrits les principes et les modèles de la vie spirituelle, sans les obliger à recourir aux sources elles-mêmes, inabornables pour beaucoup à raison du manque de temps ou de préparation suffisante. On trouvera dans ce premier tome les traités de saint Cyprien sur la grâce de Dieu, sur la vanité des idoles, sur la virginité, et les trois livres des témoignages où sont largement développés, d'après les Écritures, les principes de la vie chrétienne. Des extraits sur le Baptême, la Confirmation et le Mariage, une biographie du saint Docteur, des développements abondants sur sa doctrine et sur les circonstances qui ont provoqué l'apparition de ses divers écrits, confèrent à l'ouvrage un intérêt tout particulier. Ce volume est le premier d'une série où doit se trouver complété l'enseignement de l'évêque de Carthage, et développée la doctrine des saints Pères en tout ce qui touche aux sacrements et à la spiritualité. L'aspect facile dans lequel il se présente est un garant du succès qu'il obtiendra auprès des fidèles et du bien qu'en retireront tous ceux qui le liront et le méditeront.

SINGULIER JEU

Paul barbouille, avec du cirage, la figure de son frère, qui se laisse faire complaisamment.

La maman arrive :

“ Polisson !

— Mais, maman, nous allons jouer aux troupes noires !... ”

RUSÉE PETITE FILLE

— Dix sous par jour, combien cela fait-il à la fin de la semaine ?

— Cela fait 3 fr. 50, grand-père.

— Bien répondu, fillette. Pour ta récompense, voici les 3 fr. 50.

— Oh ! grand-père, comme je regrette de n'avoir pas dit que cela faisait 5 francs.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

Quand l'âme est droite...

PAR MAURICE RIGAUX

No 3

CHAPITRE TROISIÈME

L'AVEU

Tous les jours Julius Polybius recevait après sa sieste les visites d'affaires. Tandis que ses affranchis conduisaient eux-mêmes dans les boutiques du rez-de-chaussée la vente quotidienne des pains et des grains, il discutait, lui, dans l'*atrium* les questions financières et commerciales, les ventes en gros, les transports à l'intérieur, les importations de Sicile ou d'Afrique, et aussi les contrats ou les conflits avec les boulangers détaillants de Pompeia qui constituaient comme autant de succursales de la maison.

Il achevait, ce jour-là, d'exécuter un de ces sous-agents auxquels il confiait son blé, à charge pour eux de confectionner le pain et de prélever sur la vente un fort pourcentage à son profit.

— Non, Blandus, par tous les dieux, il m'est impossible de marcher dans ces conditions-là ! Votre chiffre de vente est absolument dérisoire !

— Je fais cependant tout ce que je puis. Mais dans ce quartier de l'amphithéâtre la concurrence est extrême. On vient même de Nuceria vendre des pains avec les légumes et les fruits.

— Je sais. Mais les édiles n'y peuvent rien. C'est à chacun à se tirer d'affaire. Moi, je ne vois qu'une chose : vous avez la dernière semaine fait seulement pour trois cents sesterces de vente. Je n'en tire donc que deux cent quarante pour moi, selon nos conventions. C'est trop peu ! Je trouverai facilement un plus adroit que vous.

— Donnez-moi le temps. J'essaierai. Mais ma femme est malade depuis deux semaines et ne peut s'occuper de la vente. Dès qu'elle ira mieux nous ferons davantage.

Polybius se leva :

— Vous comprenez bien, Blandus, que je ne puis pas entrer dans ces considérations-là. Les affaires sont les affaires, par Hercule ! Vous ne voulez pas, j'imagine, que je me ruine à vous attendre. Ma décision est prise. Je ne vous fournis plus rien.

Le détaillant sortit, les épaules basses, l'œil rancunier.

Polybius frappa dans les mains. Un esclave accourut.

— Eupor est-il là ?

— Oui, maître.

— Qu'il vienne, tout de suite !

Le principal affranchi de Dipilus, le plus au courant des affaires, était aussi président de l'association des affranchis pompéiens. Il suivit son jeune maître dans une des salles privées qui bordaient l'*atrium*.

— Eh bien, Eupor, et les élections ? Où en est la lutte dans les quartiers ?

— Paisible aux *Campanienses* et aux *Salinienses* ; plus animée au centre, au Forum et aux quartiers de *Stabiæ* et de *Nola* ; déjà très vive à la section de l'amphithéâtre.

— C'est là le gros morceau. Il faudrait l'enlever, à toute force.

— Ce sera dur. Marcellus n'a guère de chance. Pansa y cède ses voix à Sabinus. La lutte sera circonscrite entre vous et lui. Sabinus promet aux électeurs le pavage des rues excentriques et des jeux splendides à l'amphithéâtre. Les cabaretiers en sont ravis et déclarent qu'ils feront voter pour lui. Sabinus est appuyé aussi par P. Vedius Siricus, ancien duumvir quinquennal, qui est une puissance dans le quartier.

— Bien, nous aviserons. Dans les *Forenses*, entends-tu avec le marchand de vin qui loge au coin du Marché, celui qui a sculpté sur son pilier un relief de terre cuite.

— Caratius ?

— Oui : il peut nous rendre service ainsi que Lasius, le pâtissier, dans la même rue. A propos, tu peux dire que je réparerai, si je suis élu, la ruelle de Saturne et que j'empêcherai les chars d'y passer. Aux *Nolenses* les ennemis ne me manquent pas. Je viens encore d'exécuter Blandus, c'est un adversaire de plus. Veille de ce côté.

— Je dois dire qu'en circulant j'ai entendu les émissaires de Sabinus crier contre vous à raison de la hausse des blés et du pain. Il sera peut-être bon d'en réduire le prix.

— Peut-être. Je verrai mon père à ce sujet.

— J'ai encore un mot à dire. Tout à l'heure en revenant par le Forum, j'ai jugé utile de me mêler aux groupes qui circulaient dans le Marché. Après avoir écouté les conversations, je suis entré dans la salle des enchères. On allait procéder à une vente de mobilier. Je me disposais à partir quand le premier objet a été déposé sur le bloc de pierre : c'était un vase en terre de *Cumæ*. On le criait pour dix as. Dans le premier silence de la foule une voix tout d'un

coup a répondu : mille sesterces ! Parmi le tumulte qui a suivi j'ai pu, en me haussant sur les pieds, voir qui avait parlé. Et j'ai reconnu la noble fille de Verus Cecilius, qui vint naguère ici.

Polybius fit un geste de surprise.

— Tu t'es trompé ! Ce n'est pas possible !

— Je n'ai pu me tromper, maître, j'étais tout près.

— Et alors ?

— La vente a été terminée du coup, les mille sesterces constituant le montant des dettes à couvrir.

— Et tu es parti aussitôt ?

— Non pas. Je suis resté devant le Marché et j'ai vu la jeune fille s'en aller accompagnée de deux femmes et d'un portefaix qui véhiculait les objets apportés pour la vente. Elles se sont arrêtées rue de Castor et Pollux à la seconde maison à gauche.

— C'est étrange, murmura Polybius.

Il réfléchit un instant.

— Si tu peux avoir quelques renseignements, j'en serai heureux. Mais, adroitement. . .

L'affranchi s'inclina et sortit.

Polybius se rendit aussitôt dans le *tablinum* où son père travaillait.

En le voyant entrer Dipilus écarta la table à calculer dont il se servait :

— Eh bien, quoi de nouveau ?

— Pas mal de choses. D'abord j'ai définitivement renvoyé Blandus, le boulanger du *Vicus Pompeianus*. Son total de vente est depuis longtemps trop médiocre.

— Tu as bien fait.

— A propos de vente, il sera nécessaire d'abaisser pendant quelque temps notre cours du blé.

Dipilus sursauta.

— Ah ! ça non, par Jupiter !

— Je vous demande pardon, il le faut. On se plaint en ville de la hausse exagérée de ces derniers temps : si vous voulez que je sois élu il faut adoucir les affaires. Notez d'ailleurs, je vous prie, que c'est un prêt pour un rendu. Une fois édile, je serai à la source pour canaliser les profits.

— C'est vrai.

— Un mot maintenant des élections.

— Comment prévoit-on que se fera les cessions(1) ?

— Voici : je cède à Sabinus mes électeurs des *Nolenses*, et il me rétrocède les siens parmi les *Campanienses*. Marcellus et Sabinus échangent leurs voix pour le Forum et les Salines ; et Marcellus me donne ce qu'il peut espérer au quartier de *Stabiæ*. A propos vous ai-je dit que Pansa se présentait ?

— Non.

— Il n'a de chance cette fois qu'au Forum. Il ne nous gênera pas. Voici donc le tableau des prévisions d'après lequel Marcellus, moi et Sabinus nous arrivons élus tous trois parmi les deux premiers dans trois sections. Restera la quatrième !

(1) C'était un usage reçu : les candidats s'entendaient deux à deux pour se céder leurs électeurs dans les quartiers où ils n'avaient pas de chance sérieuse. Et les électeurs suivaient fidèlement la direction donnée !

D'un doigt rapide il transcrivit le tableau :

CAMPANIENSES	FORENSES	SALINIENSES
<i>Marcellus</i>	<i>Pansa</i>	<i>Polybius</i>
<i>Polybius</i>	<i>Sabinus</i>	<i>Marcellus</i>
STABIENSES	NOLENSES	CIRCENSES
<i>Sabinus</i>	<i>Marcellus</i>	?
<i>Polybius</i>	<i>Sabinus</i>	

— Aux *Circenses*, Pansa cède bien ses voix à Sabinus : mais il en aura si peu ! C'est là que se décidera l'élection. Or je préfère m'entendre avec Marcellus. Nos lecteurs réciproques voteront donc pour nous deux. Le point délicat, c'est l'influence de Sabinus qui est aidé par Siricus. . .

— Oh ! oh !

— Oui, et qui ne ménage pas les promesses. Une seule chance nous reste de l'emporter. Il nous la faut. Écoutez-moi bien. J'ai été à la Curie : les édiles ont bien voulu me donner communication des dossiers de litiges entre la Ville et les particuliers, litiges que doit juger prochainement dans la basilique l'envoyé de l'Empereur, Suedius Clemens. Eh bien, le plus grand nombre concerne le quartier de l'amphithéâtre. Or Sabinus est l'avocat de la Ville. Vous me suivez bien ?

— Oui, oui, je te vois venir. Il faudrait que Clemens donnât partout raison à la commune, de façon à rendre l'avocat odieux aux électeurs.

Le visage du jeune homme s'empourpra subitement.

— Mais non, par Jupiter, vous n'y entendez rien !

Habitué aux violences de son fils, Dipilus ne répondit que par un grognement indécis.

— Vous n'y entendez rien du tout ! Il faut que nous nous assurions la bienveillance de Clemens. Alors je traiterai avec les électeurs en cause : donnant donnant, votez pour moi et je vous assure un jugement selon vos intérêts. Mieux vaut s'attacher les gens que se borner à les détacher de son adversaire. Si nous y parvenons je répons du succès.

— Alors ?

— Alors voilà : quand bien même après coup Clemens ne devrait pas sanctionner toutes mes promesses, il suffirait, pour l'effet, qu'il fût notre hôte ici.

— Le moyen ? Je ne l'ai jamais vu, moi, ce tribun !

Polybius haussa les épaules.

— Vous avez déjà oublié ce que m'a offert l'autre jour le chevalier Verus Cecilius. Il connaît, lui, Suedius Clemens. Il met son crédit à notre disposition. Écrivez-lui d'obtenir du tribun qu'il prenne logis sous notre toit. Je me charge du reste.

— Par le culte de Vénus, tu as là une idée de génie. J'écrirai à Cecilius ce soir même. D'autant que je lui dois une réponse. Tiens, lis !

Il prit sur un meuble des tablettes décachetées et les tendit à son fils. Elles portaient, tracées d'une main nette et rapide, les lignes suivantes :

M. Verus Cecilius à C. Julius Dipilus, salut.

L'intérêt de nos affaires m'oblige de retourner à Rome pour quelques semaines. J'y préparerai très efficacement l'assemblée générale qui constituera notre Société des Mines d'Arménie. Il ne me plaît pas de laisser ma fille seule à Herculanéum, et par ailleurs il serait utile à nos combinaisons de la rapprocher de votre cher fils. Un de nos amis me parle d'une de ses parentes, veuve de P. Tullius Fuscus, qui demeure dans votre cité et qui accepterait, croit-il, de recevoir ma chère Vera, en mon absence. Dites-moi, je vous prie, ce que vous en pensez.

La physionomie du jeune homme s'éclaira.

— Très bien, répondit-il. Dites au chevalier que c'est d'avance chose faite. Au foyer de Lucia Mamia, Vera sera comme chez elle. Et ce n'est pas si loin de nous.

— Entendu.

— N'oubliez pas Clemens.

— Sois tranquille, me prends-tu donc pour un imbécile ?

Sur cette réplique épaisse, ils se quittèrent.

En se réveillant la jeune fille avait retrouvé sa souffrance. Un sommeil relatif avait pu calmer ses traits : la plaie de son âme restait à vif. Seule, la conviction où elle s'était arrêtée, la veille, qu'à persévérer dans la voie de la bienfaisance réparatrice elle apaiserait à la fois les regrets de sa conscience et l'angoisse de sa piété filiale avait mis un peu de baume sur la blessure du cœur. Et c'est d'une voix posée qu'après le déjeuner elle avait prié le chevalier de lui permettre de retourner à Pompeia.

— Encore ! s'était-il écrié. Tu n'es guère prudente, ma chère enfant.

Puis il avait souri, et d'une voix malicieuse :

— Dois-je croire que c'est encore le Forum triangulaire qui t'attire ?

D'un ton léger, sans répondre, elle avait ajouté :

— Ce n'est pas tout. J'ai besoin d'argent.

— Par Plutus, déjà bourse vide ?

— Père, c'est une fantaisie de cinq mille sesterces. Ne me refuse pas, je t'en prie.

— Mais pourquoi ? . . .

— Ça, c'est mon secret.

Il l'avait fixée un instant, puis sans rien dire, était allé à son coffre-fort. Pendant qu'il comptait les pièces d'or, elle avait aperçu au milieu du bureau, le cachet paternel, une aigle-marine bleuâtre gravée en intaille. En se faisant violence pour rester calme elle l'avait pris en mains comme pour l'admirer : il n'y avait pas de doute possible, c'était bien l'aigle et le serpent dressés l'un contre l'autre, l'absolutisme impérial et la souplesse des financiers.

Avec la scrupuleuse exactitude propre à tout Romain, le chevalier avait transcrit aussitôt la somme sur son Grand Livre. Puis, se relevant, il s'était laissé embrasser par sa fille et lui avait dit :

— J'ai trop confiance en toi, mon enfant, pour pénétrer tes secrets de jeune fille. Mais à mon tour je te demanderai quelque chose.

— Quoi donc, père ?

— Une conversation sérieuse, ce soir, en tête à tête.

— Comme tu voudras. Je serai de retour du reste avant le souper.

C'est à ce court dialogue qu'elle pensait en revenant avec les deux Galates dans leur logis de la rue de Castor et Pollux. C'était la première fois que son père fixait ainsi un entretien : quel devait donc en être l'objet ! Avec peine elle réagissait contre cette mainmise du pressentiment sur l'âme, cette prescience vague qui fait hausser les épaules et pourtant serre le cœur. Sur le chemin de Pompeia, sur le Marché en attendant la vente, maintenant encore elle s'examinait et s'interrogeait pour être bien sûre qu'elle était libre, libre de réparer les négligences, les imprudences paternelles, et de s'en retourner ensuite le front haut. Et tout en s'affirmant la pleine maîtrise de ses actes, elle avait au fond d'elle-même l'intuition d'une négation claire, impitoyable, décret fatal d'un pouvoir qui l'ayant saisie commençait à la broyer, et qui se riait de sa liberté, comme si, connaissant d'avance ce qu'elle en devait faire, il avait déjà formé son plan et réglé la bataille.

Au fond, si ardemment désireuse qu'elle fût de réduire la part de responsabilité du chevalier dans les affaires de Galatie, elle avait peur de voir crouler son fragile raisonnement, et de se trouver en face de réalités irréfutables. Si du moins c'en était bien fini avec le passé !

La ruelle d'Eumachia tombait à angle droit dans la rue de Castor et Pollux. A droite, quelques boutiques dont les enseignes surmontaient le nom du tenancier peint en rouge ; à gauche, au coin, un réduit sans apparence, puis une blanchisserie, puis une maison dont le premier étage faisait saillie et devant laquelle les Galates s'arrêtèrent.

— C'est ici, dit Paula, que nous logeons. Notre boutique de parfumerie n'est pas loin, près de l'auberge de l'Éléphant. Nous occupons les trois chambres de l'étage. Si vous voulez monter avec nous, nous pourrons causer dans l'atelier de mon fils. Pendant ce temps le portefaix remettra le mobilier dans le corridor.

Elles entrèrent dans le vestibule. A gauche, un escalier de bois aboutissait à un corridor éclairé par quatre fenêtres. L'une faisait face à l'escalier, les autres aux portes des trois chambres, une à gauche, deux à droite. La Galate frappa à la dernière. Une voix mâle répondit. Elle sourit et s'effaça pour laisser passer la jeune fille.

Le réduit, fort simple, n'avait qu'une fenêtre assez large, qui donnait sur la terrasse de la maison. C'était la seule chambre éclairée : dans les autres la moindre ouverture eût permis aux regards indiscrets l'accès de l'*atrium* du propriétaire auquel elles étaient adossées. Cæsius le Galate y avait placé son matériel de graveur : un tour à pédales, quelques outils de fer, quelques coupes de terre cuite.

Il se leva. Son visage était laid, semé de taches rousses : mais les yeux laissaient transparaître l'intelligence.

Sans que fût nécessaire un mot d'explication, il s'inclina devant la Romaine.]

— Je vous remercie, dit-il, au nom de ma mère et au mien pour le bienfait reçu : croyez bien que nous ne l'oublierons pas et que notre dévouement vous appartient.

Vera rougit légèrement : cette action de grâces, jointe aux autres, la choquait. Elle payait une dette et n'avait pas droit à la reconnaissance. Elle se hâta d'y couper court.

— Ce n'est rien vraiment, vous me confondez.

Elle ajouta, pour se donner une contenance :

— C'est donc ici que vous travaillez ?

— Oui. Je taille et grave des camées et des intailles.

Sur la table quelques pierres étaient éparses. Vera se pencha curieusement. Le jeune artiste lui montra une agate translucide où le dessin n'était qu'ébauché :

— Voici ce que nous appelons l'*hæmachates*, l'agate à taches de sang. Elle sera montée en agrafe de manteau et représentera le profil de Vespasien. Ce cristal de roche vient de la Lusitanie : c'est un archer au repos, en relief.

Vera prit la pierre : le dessin était ferme, le modelage exact, l'attitude d'un naturel parfait.

— C'est bien, dit-elle simplement. C'est un long travail, n'est-ce pas ?

— Oui, ces pierres sont dures et l'on doit manier l'outil avec précaution. Ce cristal m'a pris deux mois. C'est encore peu. J'ai ici une sardonix à trois teintes que j'ai mis cinq mois à creuser et à polir. Car je n'ai pas d'aide et je dois tout faire moi-même.

Il prit le bijou dans une des boîtes : c'était une femme jouant de la lyre. Le visage, le cou et les bras nus, d'un blanc laiteux ; les cheveux et la lyre, brun doré ; les vêtements, gris cendré. Si petite que fût l'œuvre, il s'en dégagait une inconstestable harmonie.

— La difficulté de ce travail consiste à ménager les teintes, à prévoir l'usage qu'on en fera, à ne donner aucun coup à faux.

Elle écoutait distraitement. Elle n'était pas venue pour parler d'art ; mais comment exprimer ce qu'elle voulait leur dire ? . . .

Il ouvrit une autre boîte.

— Aucune de ces gemmes n'est gravée : elles attendent leur tour. Cette améthyste servira sans doute pour un portrait ; ce caillou vert pâle est ce que nous appelons le *callaïs* : il vient du Caucase. Pour les cachets, la cornaline est préférable, elle n'enlève pas la cire. Celle-ci sera montée sur bague. J'en ai rapporté plusieurs d'Arménie.

Vera tressaillit. Elle se souvenait du récit de Paula.

— C'est vrai. Votre mère m'a raconté vos malheurs. Ainsi vous avez connu la vie des mines ?

La question était à peine sortie de ses lèvres qu'elle eût voulu la retirer. A quoi bon leur faire détailler ces choses ? Elle eut l'idée de se lever brusquement, de briser l'entretien, de partir : mais sa délicatesse naturelle et la lassitude morale qui semblait l'enchaîner la retinrent. C'était la veille qu'il eût fallu se résoudre : du moment qu'elle avait accepté la coupe amère, n'était-elle pas condamnée à la boire ?

Le visage du graveur s'était brusquement voilé. Un instant il resta immobile, les pierres précieuses dans les mains.

— Oui, dit-il enfin, ce sont de mauvais jours que vous évoquez là. Je me demande parfois si je ne dors pas, si cette vie de famille, cette vie libre que je mène n'est pas un rêve, et si je ne vais pas me réveiller dans la promiscuité des esclaves, pour le supplice des condamnés.

— Je vous en prie, murmura la jeune fille, j'ai eu tort de rappeler ce passé. Ne me répondez pas.

Il déposa les gemmes sur la table.

— Non, nous ne pouvons avoir de secrets pour vous. Et puis, si jeune que vous soyez, il est bon que vous sachiez jusqu'où peut aller l'injustice des hommes. Ma mère vous a dit comment l'on m'avait vendu pour avoir paiement de nos dettes. Acheté par les racoleurs des mines, j'ai été dirigé aussitôt sur la grande Arménie, au delà du Taurus, au pied des contreforts que ferment les Pyles Caucasiennes.

Une pensée odieuse la saisit brusquement.

— A qui appartenait ces mines, le savez-vous ?

— Non. Jamais il ne nous a été possible de le deviner. Je sais seulement que le propriétaire de l'exploitation était à Rome, et qu'il avait délégué sur place un directeur appelé Pancratius.

Sitôt arrivé, on m'a rasé à demi la tête, on m'a mis les fers aux pieds et le jour même je me suis courbé sur ma tâche, sous le fouet des gardiens. J'ai débuté par tourner les roues à godets qui puisaient l'eau dans les puits ; lorsqu'on a vu que j'étais vigoureux, on m'a fait descendre dans la mine.

Combien de temps y restions-nous, je ne l'ai jamais su. Ployés dans les galeries, respirant un air abominable, à la faible lueur des lampes à huile on frappait du pic et du marteau, on remplissait les paniers de cuir, sans répit, sans arrêt jusqu'à ce que la corne du chef de chantier nous rappelât en haut. Brisés par ce long supplice, il fallait remonter, en s'aidant des entailles creusées dans les parois, les deux cents ou trois cents pieds qui nous séparaient du sol. J'en ai vu qui dès les premières entailles retombaient au fond : nul ne s'en occupait, on les remontait seulement lorsqu'ils avaient expiré pour que leur cadavre n'empoisonnât pas l'atmosphère. . .

Vera restait immobile. Toutes les phrases lui entraient par les yeux et par les oreilles, comme autant de traits accusateurs issus d'un impitoyable réquisitoire. Elle aurait voulu détourner son regard, échapper à cette souffrance morale, crier grâce. Les paroles se figeaient sur ses lèvres et l'angoisse de son âme passait dans la fixité de son attitude.

Ah ! si son père avait prévu pareilles conséquences de ses ordres, et que lever ainsi l'impôt c'était condamner les insolubles au travail meurtrier, comme il eût changé de méthode ! Elle ne pouvait lui imputer ces crimes qu'il avait ignorés, et pourtant il lui semblait que devant les victimes elle se courbait et qu'elle était chargée de leur mort.

— Avant de prendre le repos nécessaire, les femmes nous servaient notre nourriture. Car il y avait des femmes, et des enfants. Je les vois encore broyant le

minerais dans des mortiers de pierre avec des pilons de fer, tandis que les hommes attelés aux meules réduisaient les débris en poussière. Ils étaient là des centaines, travaillant hiver comme été, sous le soleil, ou la nuit à la clarté des torches. Oh ! ces nuits d'hiver, sous le ciel chargé d'étoiles, tandis que la bise caucasienne déchirait les corps et que ces ombres agrandies faisaient sur le sol, sur le flanc des montagnes, des gestes cyclopéens. Je les ai vus, je les vois, je sens encore l'atroce colère qui me dévorait. Pauvres enfants, dont les corps s'amincissaient journellement sous l'effort, dont la pudeur mourait la première au contact de ces nudités. Car plus malheureux que les bêtes nous n'avions rien pour nous couvrir, et jamais d'eau pour nous laver.

Il se croisa les bras. Sa voix était devenue grave.

— J'ai vu là tant de misères, pires encore que la mienne, j'ai entendu là le récit désespéré de tant de crimes commis par les spéculateurs, j'ai vu mourir lentement tant de victimes innocentes, coupables seulement d'être les faibles en face des forts, que sur ce monde inique, infâme, j'ai jeté la malédiction ! Que de fois je les ai entendus, ces hommes de toutes races, vieilliss avant l'âge, ces femmes qui ne savaient plus pleurer, ces enfants qui commençaient de vivre, appeler la mort de leurs désirs et de leurs plaintes !

Il ferma les yeux.

— Je me souviens d'une fuite en masse : ils voulaient gagner la côte, en descendant l'Isis sur des radeaux, Ah ! l'instinct de vivre et la soif de punir les rendaient forts, pour une heure. Ils se ruèrent sur les gardiens, les assommèrent à coups de pics et de pilons, et se brisant mutuellement leurs fers, s'emparèrent des provisions.

Hélas ! ce fut un triomphe de courte durée. Prévenu aussitôt, le poste de garde accourut. Contre ces cavaliers cuirassés, armés d'arcs et de lances, que pouvaient les pauvres gens ? Ils furent égorgés jusqu'au dernier. On nous obligea, sous le fouet, à les traîner jusqu'aux ravins, à les pousser dans l'abîme. Il y en avait qui respiraient encore.

Dans la chambre les deux Galates pleuraient silencieusement. Vera leva la main comme pour demander à parler. Il ne vit pas le geste et poursuivit :

— Cette année-là m'a paru longue, plus que dix ans de liberté. Et pourtant je m'étais attaché à mes compagnons d'infortune. Je les avais aimés, je les avais consolés, je les avais pacifiés, je leur avais procuré le Bien.

Il disait ces mots d'une voix mystérieuse, où vibraient l'élan d'un esprit supérieur. Son visage disgracieux s'embellissait d'une flamme intense, et son regard très clair semblait chercher dans un autre monde les âmes qu'il avait aimées.

— Quand il me fallut les quitter, si terrible que fût là ma vie, j'hésitais. Oui, croyez-moi, je suis sincère : j'eus un moment d'hésitation. Le gardien qui m'annonçait ma délivrance ne pouvait en croire ses yeux. Mon âme à toutes ces âmes était rivée par une chaîne plus étroite que celle qui mesurait mes pas. A cette foule pitoyable où rien ne révélait l'humaine dignité je me mêlai une dernière fois. Ils pleuraient,

ces misérables, le deuil prochain de mon absence. Ah ! dans ce dernier adieu j'ai fait serment de ne pas les oublier : leur image vient à moi souvent, quand je travaille, quand je repose. Je leur envoie alors le meilleur de mon âme, et je supplie pour eux la Divinité.

Vera était devenue très pâle. L'émotion avait courbé son front et noyé ses yeux de larmes, larmes d'humiliation, larmes de pitié, qu'elle n'avait pas encore connues. Cæsius vit qu'elle pleurait.

— Moi aussi, dit-il, j'ai pleuré. Et mes pleurs d'homme n'ont pas tari quand j'ai revu ma mère et ma sœur, seules, sans que j'eusse pu fermer les yeux de nos morts. Ah ! que ceux-là sont coupables qui pouvaient empêcher de pareils crimes, et comme ces cadavres doivent peser lourdement sur leur conscience et sur leur foyer !

Il cessa de parler. Vera fit un effort surhumain pour dominer son trouble. Elle voulait quitter ce seuil maîtresse de son secret. Elle se leva et d'un geste fiévreux tira de son sein la somme que lui avait remise le chevalier :

— Vous avez beaucoup souffert, dit-elle, à mots pressés, il me serait bon de vous faire plaisir, de vous épargner toute difficulté. Acceptez cet or que je vous offre de grand cœur. C'est une première. . .

Elle s'arrêta tout d'un coup. Le mot de "réparation" qui lui venait aux lèvres était celui-là que son amour filial et son orgueil lui défendaient de prononcer.

Paula Galla et sa fille s'étaient levées, stupéfaites, tandis que le jeune homme la fixait de ses prunelles douces comme s'il pénétrait son âme et sa souffrance.

Ses yeux de nouveau s'emplirent de larmes, mais elle ne chancela pas. Elle sentit qu'on lui prenait les mains. A travers ses pleurs elle vit près de son visage le visage rayonnant de Paula.

— Merci, oh ! merci, disait la Galate, comme vous êtes bonne, bonne !

Alors elle sentit qu'elle perdait pied. C'en était trop. Ce merci la brûlait comme un fer rouge. Il se fit en elle une révolution. Toute raide contre la porte, elle écarta brusquement cette femme que son père avait désolée, et d'une voix étranglée elle leur jeta à tous trois l'aveu que sa conscience impérieusement commandait :

— Non, laissez-moi, je n'ai pas droit à vos mercis. Je suis sa fille, sa fille, entendez-vous. . .

Et comme ils la regardaient sans comprendre,

— . . . la fille de Verus Cecilius.

Un cri de surprise lui répondit. Elle ferma les paupières, croyant qu'ils allaient se jeter sur elle pour la maudire. . .

Un long silence se fit. . .

Puis une voix d'homme s'éleva qui disait cette phrase étrange : " Seigneur, pardonnez-nous comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés."

Elle rouvrit les yeux : devant elle ils se tenaient tous les trois, debout, et Paula Galla tendait les bras.

Alors, sans réfléchir, d'un instinctif élan d'oiseau blessé, elle tomba en sanglotant, dans ces bras ouverts qui pardonnaient.

(A suivre)